







10336

Palist - LVI.28 (1-3)

MÉMOIRES
DE
MELVIL.
TOME PREMIER.

REVOLUTIONS

DE

REVOLUTIONS

TOUR PREMIER.

598970

MEMOIRES

D E

MELVIL

TRADUITS DE L'ANGLOIS

Avec des Additions considérables.

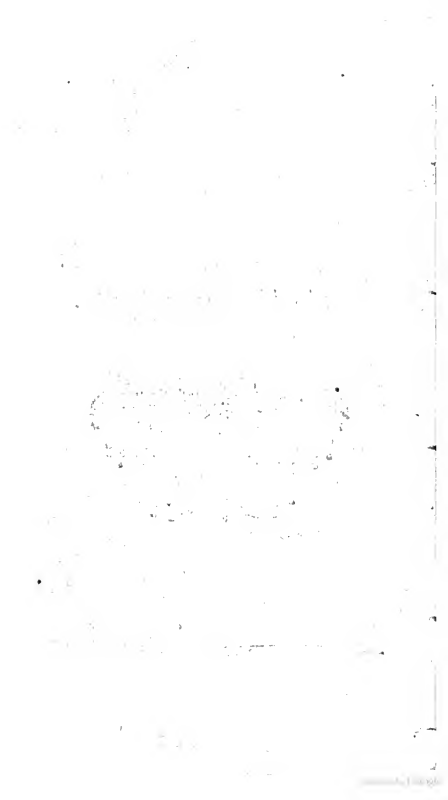
TOME PREMIER.



A EDIMBOURG,

Chez *BARROWS & YOUNG.*

M. DCC. XLV.



AVERTISSEMENT.

LES Memoires que l'on donne au public ne doivent pas lui être inconnus. Ils ont paru en françois il y a près de 50 ans. Mais le stile de cette traduction est fort suranné & d'ailleurs elle est si rare , qu'elle ne se trouve presque plus que dans les grandes Bibliothèques , & dans les cabinets de quelques Sçavans. Un grand Magistrat a desiré que l'on donnât à ces Mémoires une nouvelle forme & m'a fait l'honneur de me charger de ce travail. J'ai donc refondu entierement

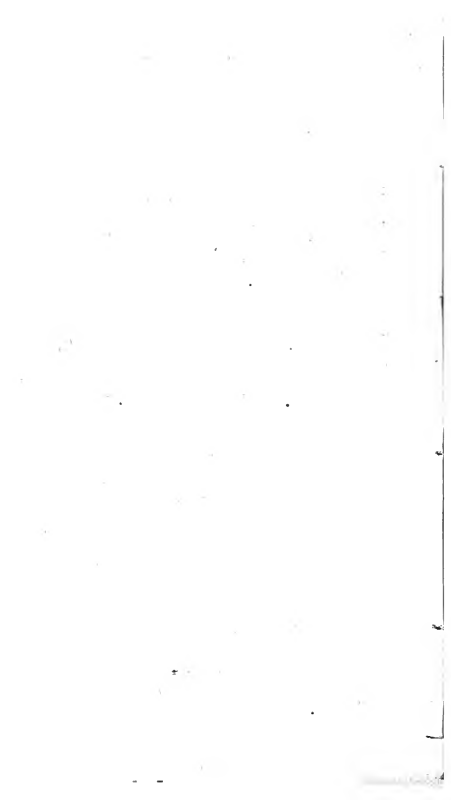
Tome I.

A

cette traduction , je me suis appliqué à la rendre conforme à l'original Anglois , dont le traducteur s'étoit quelquefois écarté , & je l'ai augmentée d'un volume qui a une liaison naturelle avec ces Mémoires. C'est un recueil des lettres de Marie Stuart , les unes originales , les autres traduites de l'Anglois & du latin. J'ajouterai aux éclaircissemens que l'Editeur Anglois nous a donnés au sujet de ces Mémoires , le jugement que M. l'Abbé de M. en porte dans l'Histoire de Marie Stuart.

» Melvil étoit le contemporain , le Ministre , & l'ami

» de la Reine d'Ecosse 3
» Ses Mémoires sont le plus
» précieux monument histo-
» rique de son règne ils
» sont écrits avec cette sim-
» plicité & cette candeur qui
» font le caractère de l'honête
» homme , & qui inspirent la
» confiance . . . Ils suivoit sans
» passion le parti de l'erreur
» où le malheur de sa naissan-
» ce l'avoit engagé ; & il ne
» montre ni fiel , ni partia-
» lité contre les Catholiques.





PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR ANGLAIS.

COMME il n'est guères de connoissance plus utile , ni même plus nécessaire que l'Histoire , il n'est rien aussi , dans ce genre d'Ouvrages , de préférable aux Mémoires ; ils dévoilent les intrigues les plus mystérieuses du Cabinet , ils renferment non-seulement les Négociations les plus importantes , mais les Instructions & les Lettres les plus secrètes. Les faits y sont rapportés sans artifice & sans déguisement. On y expose les ressorts cachés qui donnent le branle à toute la machine , & qui opèrent ces grandes revolutions qui arrivent sur le Théâtre du monde. Ce sont comme autant de change-

A iij

mens inopinés , qui nous frappent & qui nous étonnent.

Tels sont les Mémoires dont je fais part au Public. Ils contiennent l'Histoire de plusieurs années , & les négociations d'un Ministre éclairé , qui s'est exercé , par une longue expérience au maniement des affaires les plus épineuses , dans la conjoncture peut-être la plus critique , dont l'Histoire fasse mention. En effet après avoir parcouru tous les Ecrivains de ces tems-là , je n'ai trouvé nulle part tant de recherche , tant de choix , tant d'exactitude dans les faits , tant de fidélité dans l'Histoire. D'ailleurs ces Mémoires sont remplis de sages préceptes & de réflexions semées comme au hasard , dont les Princes & leurs Ministres peuvent tirer un grand fruit. Ils y trouveront de belles leçons de fermeté & de prudence , & ils apprendront à éviter les écueils , où se sont brisés ceux qui les ont précédés dans la même carrière. Je ne pouvois donc priver le Public d'un si riche trésor , qui lui appartient en quelque sorte , par l'utilité qui en peut résulter pour le bien commun. D'ailleurs je ne pouvois me dispenser de

m'acquitter en particulier de ce que je dois à la mémoire de l'Auteur, de qui j'ai l'honneur de descendre.

Trois choses sont essentielles à une Histoire, pour la rendre digne de l'attention & de la curiosité des personnes judicieuses. 1^o. Il faut que le sujet en soit vrai & important. Des enfans ou des femmes peuvent s'amuser à la lecture des Romans & des autres Livres fabuleux. Leur attention se reveille au recit des guerres des Pygmées, & des contes de cette nature. Mais les personnes sensées cherchent des faits solides, des exemples réels, capables d'affermir leur prudence, d'éclairer leur esprit, & de former leur cœur. 2^o. Il faut que l'Historien ait été témoin des faits qu'il rapporte. 3^o. Il faut que la probité guide sa plume & qu'il ne perde jamais de vûe cette regle inviolable de l'Histoire, *ne rien dire qui soit faux, oser dire tout ce qui est vrai : NE quid falsi audeat dicere, ne quid veri non audeat.* Toutes ces qualités se trouvent heureusement rassemblées dans ces Mémoires. Le sujet en est grand, & de la dernière importance, on y traite des actions & des disgraces des plus grands

personnages , des projets & des intrigues des plus habiles Ministres , des artifices , des ressorts secrets qui ont fait échouer ou réussir les plus hautes entreprises. Or personne ne pouvoit être mieux instruit que l'Auteur , qui a eu une grande part aux événemens qu'il rapporte. *Quorum pars magna fui.* Toutes ces affaires étoient directement de sa compétence , & lui passaient , pour ainsi dire , sous les yeux & par les mains. Il étoit trop avant dans le ministère pour qu'elles pussent échapper à sa connoissance. Agènt des principales négociations , sur-tout de celles d'Ecosse , il étoit témoin oculaire des événemens. Ensorte qu'il est en droit d'exiger des Lecteurs la confiance qu'on accorde si rarement aux Ecrivains ordinaires , malgré leurs protestations & leurs promesses. Enfin il doit avoir le pas sur tous les Historiens de son tems , qui n'étoient que simples spectateurs des choses qu'ils rapportent , ou qui ont seulement écrit ce qu'ils ont entendu.

Jacque Melvil sortoit d'une des premières familles d'Ecosse. Il étoit le troisième des fils de Milord Kaeth : à l'âge

P R E F A C E. ix

de quatorze ans la Reine regente * le fit Page (*a*) de Marie Stuart, épouse du Dauphin de France.

Ensuite, du consentement de cette Princesse, il passa au service du Duc de Montmorency, Connétable de France, & premier Ministre d'Henry II. Le Connétable charmé des heureuses dispositions qu'il découvrit dans ce jeune homme, n'oublia rien pour l'attacher à sa personne, & le retint neuf ans auprès de lui. Quand il eût acquis de l'âge & de l'expérience, le Roy de France lui fit une pension. Poussé par l'envie de voyager, il quitta la France, après avoir obtenu l'agrément du Connétable, & de Catherine de Medicis, alors Regente. Il passa en Allemagne, & il se rendit à la Cour de l'Electeur Palatin. Ce Prince l'employa dans plusieurs Négociations, & après l'avoir retenu pendant trois ans à son service, il lui permit de continuer ses voyages. Melvil

* Marie de Lorraine Régente d'Ecosse.

(*a*) Melvil ne fut jamais Page de Marie Stuart. Il est vrai que Montluc, au retour de son ambassade d'Ecosse, le mena en France, & le présenta à cette Princesse. Mais il n'entra point à son service. Sa Religion en fut sans doute la cause.

parcourut les principales Villes de l'Italie, & repassant par la Suisse, il revint à la Cour de l'Electeur. Il y reçut une Lettre de Marie Stuart qui le rappelloit en Ecosse, où elle étoit retournée après la mort de François II. son mari.

Catherine de Medicis qui gouvernoit la France, le sollicita en même tems de s'attacher à son service, & lui offrit des emplois & des pensions. Elle songeoit alors à conclure une Ligue avec les Princes Protestans de l'Empire, & elle connoissoit le crédit que Melvil avoit auprès d'eux. Si ce Ministre n'eût songé qu'à sa fortune particuliere, il eût accepté sans balancer, les offres de la Régente; mais sacrifiant l'interêt à la probité, il les refusa, ne croyant pas que son devoir lui permît de s'attacher à une Princesse Etrangere, dans le tems que sa propre Reine l'appelloit à son service. Marie Stuart, à son arrivée, le fit Gentilhomme de sa Chambre, lui donna une place dans son Conseil, & l'employa dans plusieurs Négociations importantes, jusqu'au tems où ses propres Sujets l'emprisonnerent à Lockleven. Il s'acquitta

de tous ces emplois avec une fidelité à toute épreuve ; & si la Reine eût suivi les sages conseils qu'il lui donna , elle se seroit épargné tous les malheurs, où son imprudence & sa mauvaise conduite la plongèrent. Les quatre Régens qui gouvernerent successivement l'Ecosse , pendant la captivité de la Reine , traiterent Melvil avec honneur , & lui confierent les plus importantes Commissions. Durant la détention de Marie Stuart, il demeura toujours attaché au Parti du Roy. Lorsque Jacques VI commença de regner par lui-même, la Reine qui étoit Prisonniere en Angleterre, lui recommanda particulièrement Melvil , comme le plus fidele & le plus habile Ministre qu'il pût employer. Aussi le Roy lui donna une place dans son Conseil Privé, & dans le Conseil des Finances. il scut se maintenir dans ces emplois, & sa faveur dura jusqu'au tems où Jacques VI alla prendre possession de la Couronne d'Angleterre.

Ce Prince n'oublia rien pour l'attirer dans ses nouveaux Etats, & il n'épargna ni les offres ni les promesses. Mais comme Melvil étoit dans un âge

avancé, il supplia le Roy de lui permettre de passer le reste de ses jours dans la retraite. Cependant une affaire particuliere l'appella en Angleterre, peu de tems après le couronnement du Prince : il salua le Roy qui lui fit un accueil très-favorable, & il s'arrêta quelque tems à Londres; mais les caresses du Prince, & tout ce que la Cour peut avoir d'attraits pour un vieux Courtisan, ne furent pas capables de le détourner de sa premiere résolution : ainsi il retourna dans sa retraite, où comme dans un Port tranquille il repassa les événemens de sa vie, & les diverses révolutions qui l'avoient agitée. Il les mit par écrit, moins pour l'usage du Public, que pour l'instruction de ses enfans. C'est dans cette vûe qu'il composa ces Memoires. Je ne sçauois dire précisément jusqu'où il les a conduits. Il y a lieu de croire qu'ils comprenoient tout ce qui étoit arrivé de son tems en Ecosse, jusqu'à la mort d'Elisabeth, & jusqu'au Couronnement de Jacques I. mais le Manuscrit qui nous reste ne s'étend pas tout-à-fait si loin. Je me ferois un scrupule d'y rien ajouter sous mon nom.

P R E F A C E. xiiij

pour le faire passer à l'abri du sien ; j'espère que le Lecteur, content de ce que je lui offre , ne me sçaura point mauvais gré de ma retenue ; c'est cette considération qui m'a empêché de toucher au Manuscrit de l'Auteur, & de suppléer, ce qui s'est peut-être perdu par l'injure des tems,

La maniere toute extraordinaire dont ces Mémoires me sont tombés dans les mains après tant d'années , ne m'a pas peu encouragé à publier ce que j'en ai dû recouvrer. J'ai crû appercevoir une direction particulière de la Providence, qui les a sauvés comme par miracle. Ils ont trouvé un azile assuré dans le Château d'Edimbourg , où les titres mêmes & les Chartres du Royaume n'ont pû être en sûreté. Mais je n'ai dû découvrir comment ils y avoient été portés , ni comment , au milieu de tant de dangers & de désordres , ayant passé par tant de mains , ils ont pû se conserver si long - tems , surtout n'étant confiés à la garde , ni à la vigilance de personne. Ce que je sçai , c'est qu'ils en ont été tirés par M. Robert Trail , Ministre d'une des premières Eglises de la Ville , dans le tems

qu'il étoit Prisonnier au Château. Tran qui connoissoit la main , & encore plus la capacité de l'Auteur , regarda cette découverte comme une faveur signalée de la fortune , qui lui offroit ce précieux dépôt. Il le remit entre les mains de Jacques Melvil , ou Hal-Hil , petit fils de l'Auteur. C'est par cette voye que ces Mémoires sont passés jusqu'à moi. Je les ai lus , & j'ai crû devoir en faire part au Public , pour son instruction ; j'ai crû aussi devoir publier la Lettre , que l'Auteur adresse à son Fils , en forme d'Epître dédicatoire. Elle fera connoître la pénétration , la capacité , la droiture & la franchise de l'Auteur , son attachement constant & invariable à son devoir , son éloignement pour le vice , & en particulier pour l'art dangereux de flatter ; art que possèdent dans un si haut degré les Ministres des Rois , & dont ils se servent si adroitement pour séduire & pour corrompre les meilleurs Princes.

L'AUTEUR

D E

CES MEMOIRES

A SON FILS.

COMME je vous crois disposé à remplir un jour mon attente, & à pratiquer les leçons que je vous ai données dans votre tendre enfance, je me rends à vos empressements, non cher fils, & dans la vûe de vous instruire, je vais écrire pour vous les diverses aventures de ma vie, durant mes voyages, dans les différentes Cours de Europe. Le recit que je vous en ai fait de vive voix a piqué votre curiosité, & pour mieux en conserver le souvenir, vous avez souhaité de les voir sur le papier. Je ne puis vous refuser un tel secours. Je vous raconterai avec la même sincérité mes succès & mes disgrâces. J'espère que vous profiterez de celles-ci, & que vous aimerez mieux

vous instruire par mes fautes que par votre propre expérience. C'est un maître qui coute souvent bien cher. Or, qui peut mieux montrer le droit chemin, que celui qui y a souvent marché ? Pour moi je me suis toujours bien trouvé de ne point acheter la prudence à mes propres dépens. J'ai toujours fait mon profit des fautes que j'ai sçû remarquer, & l'expérience m'a appris que c'est une négligence fort blâmable & fort dangereuse d'en agir autrement, On s'en repent toujours, mais souvent trop tard.

Mon dessein est de rédiger par écrit d'anciens Mémoires dont j'ai conservé les fragmens, qui concernent les négociations où j'ai été employé, & dans lesquels j'ai écrit les différentes choses que j'ai observées dans mes voyages. J'ai choisi ce qui m'a paru de plus instructif, & ce qui pouvoit vous diriger plus sûrement dans l'administration des affaires, & dans le service des Princes. Je puis dire sans parler de moi trop avantageusement, que bien loin de briguer les emplois, j'ai toujours tâché, quoique inutilement, de les éviter. Ils m'ont été offerts, & j'ai été forcé de les prendre.

prendre. Si j'ai réussi quelquefois, & si quelque chose m'a fait préférer à mes Concurrents, c'est que j'ai servi mes Maîtres avec exactitude & avec fidélité; c'est par-là que j'ai mérité la confiance & la faveur de plusieurs grands personages, tels que l'Electeur Palatin, & le Connétable de Montmorency, qui gouverna la France sous Henri II. C'est par-là que j'ai toujours maintenu mon crédit auprès d'eux. J'avoue que cette préférence m'a souvent attiré des envieux; mais j'ai fait tous mes efforts pour les calmer, & loin de leur faire sentir ma supériorité, j'ai dissimulé leurs injures, & jamais je ne suis sorti des bornes de la modestie dans ma plus grande prospérité; c'est ainsi que j'ai tâché de prévenir les dangereux effets de leur jalousie. Quand j'ai servi de jeunes Princes, qui n'avoient aucune expérience, j'ai mérité leur confiance par mes assiduités & par mon zele. Mais souvent j'ai été supplanté par de dangereux rivaux, plus habiles que moi dans l'art de flatter & de tromper les Princes. Il est vrai qu'ils se supplantoient ensuite les uns les autres au détriment du Royaume. Ainsi les bonnes quali-

tés du Prince qu'on tenoit en servitude , devenoient inutiles, & l'on avoit même le malheureux secret de les corrompre. Ses Ministres plus occupés de leurs intérêts que du bien public lui faisoient épouser leurs passions aveugles. Ils l'obsédoient continuellement, & ils écartoient de sa personne ceux qui auroient pû faire parvenir la vérité jusqu'à lui. Il n'y avoit plus d'espérance de donner une meilleure forme au gouvernement. Toutes les avenues du Trône étoient fermées aux gens de bien. Leur zele n'étoit d'aucune ressource pour le Prince ni pour la Patrie : telle fut l'origine des malheurs & des tristes révolutions que je vais raconter. On verra dans ces Mémoires plusieurs scènes tragiques : des Princes devenus la victime de leurs flatteurs, leurs Etats désolés, & leurs plus zelés Ministres enveloppés dans la même ruine. Mais les auteurs de ces violences periront eux-mêmes, & verront échouer leurs vastes projets. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce terrible exemple n'a fait aucune impression sur ceux qui les ont suivis dans la même carrière, & la chute des premiers n'a pas rendu ces derniers plus sages, ils

ont marché fierement sur les traces de leurs prédécesseurs , & par une témérité aveugle ils sont tombés dans les mêmes pièges & dans les mêmes malheurs.

Pour moi , bien que j'eusse appris par ma propre expérience , & par celle des autres que la fidélité est souvent mal récompensée , je ne me suis jamais écarté de mon devoir ; & sans m'effrayer du peril , j'ai toujours tenu ferme contre la brigue des favoris & des flatteurs. Je ne sçais si je n'ai pas quelquefois passé les justes bornes , & si mon zele ne m'a pas emporté. Mais sans m'arrêter à de vains égards , j'ai suivi les maximes severes de l'honneur , & souvent pour prix de mon zele , j'ai été disgracié. Je me suis sans doute un peu trop reposé sur mes services. C'est une faute que bien d'honnêtes gens ont faite devant moi. J'ai eu lieu de me repentir de ma crédulité , & j'ai pû me récrier avec M. de B... qui s'est vû disgracié comme moi. *Eh ! Pourquoi nous piquerions-nous de surpasser les autres hommes en probité : tandis que les Princes pour qui nous nous sacrifions , ne prêtent l'oreille qu'aux discours flatteurs , s'offensent de la vérité , & se préviennent*

sans raison contre leurs plus zélés Ministres. J'ai appris, par une trop malheureuse expérience que pour maintenir son crédit, il faut user avec eux non de sincérité mais de souplesse, régler ses démarches & son langage, non, sur les principes austères du devoir, mais sur les maximes honteuses de l'intérêt. Ce personnage est difficile à soutenir, & demande un esprit bien souple. Ma politique a toujours été d'être vertueux. Je sçais que la probité passe aujourd'hui pour une chimère, & pour une vertu de *pédant*, peu utile, & souvent nuisible à la fortune; mais je n'ai pû me résoudre à m'avancer par d'autres voyes. En cela je n'ai fait que suivre mon penchant. Ainsi lorsque Marie Stuart & Jacques VI son fils m'appellerent au ministère; comme j'étois à portée & même en droit de donner des avis, j'ai toujours parlé fort librement, & j'ai poussé cette liberté fort loin, contre la maxime de Seneque, qui dit, que pour plaire aux Princes, il faut leur rendre beaucoup de services, & leur parler peu. Platon s'accorde là-dessus avec Seneque. En effet la faveur des Rois ne s'acquiert & ne se conserve que par bien

des peines. Ainsi un Courtisan ne peut être trop réservé. Il ne faut qu'un geste, qu'une parole, qu'une action inconsidérée pour le perdre. On peut quelquefois leur rappeler le souvenir de ses services; mais il faut le faire avec beaucoup de ménagement, ne point marquer trop de confiance, & surtout ne rien exiger avec empire: ce seroit se rendre importun, & peut-être odieux. Il faut aussi se garder de censurer leur conduite, de faire des remontrances inutiles & déplacées, & de hazarder des avis sans preuve & sans fondement. Les Princes ne sçavent d'ordinaire que ce qu'il plaît à leurs favoris de faire transpirer jusqu'à eux. Ceux-ci de leur côté habiles dans l'art de seindre, se plient à tous leurs goûts, s'amusent de tous leurs plaisirs; non avec cet air emprunté que donne la complaisance, & qui decele l'ennui, mais d'un air de bonne foi qui fait croire au Prince qu'on partage véritablement ses plaisirs. Attentifs à ménager la délicatesse infinie des Rois, ces habiles Courtisans se gardent bien de faire paroître la moindre impatience, & de laisser échapper la moindre plainte; ils enferment leur chagrin dans eux-mé-

mes, & ils le dévorent en secret.

Il s'en faut bien que j'aye toujours observé ces maximes raffinées de la politique. Occupé uniquement des intérêts de mon Prince, j'oubliois le soin de ma fortune. Si j'avois voulu faire ma cour aux Guises, j'aurois irrité la Reine (a) contre les rebelles d'Ecosse, qui au mépris de son autorité avoient embrassé le nouvel évangile. Je lui aurois insinué que si elle consentoit à l'établissement de la Religion Protestante, cette tolérance seroit regardée comme une véritable foiblesse, & comme l'aveu tacite de son impuissance; qu'en sacrifiant Rizzo aux ressentiments de sa noblesse, elle se dégraderoit elle-même, sous prétexte d'apaiser les troubles de son Royaume; qu'elle n'auroit plus la liberté de se choisir elle-même ses Ministres, & que sur le moindre soupçon les mécontents exigeroient d'elle qu'elle les renvoyât. Ces conseils eussent été fort agréables à la Reine, & Rizzo les eut bien payés. Mais je me crus obligé de représenter à cette Princesse, que ses sujets n'ayant

(a) Marie Stuart nièce du Duc de Guise & du Cardinal de Lorraine.

embrassé la Religion Protestante que par principe de conscience, il ne falloit pas leur faire soupçonner qu'on songeât à l'abolir, que le crédit de Rizzo leur faisoit ombrage, & pouvoit les porter à la révolte; qu'ils n'ignoroient pas qu'il étoit leur ennemi déclaré, & qu'ils avoient lieu de craindre qu'il ne se servît de son crédit pour établir la Religion Catholique sur les débris de la leur; que ce seroit éterniser les troubles & les divisions; que les Grands le regarderoient toujours d'un œil jaloux, & ne pourroient s'accoutumer à se voir préférer un homme qui n'avoit ni plus de zele, ni plus de capacité qu'eux. Que la Reine en se livrant à ses conseils montroit assez par cette préférence injurieuse qu'elle comptoit bien plus sur la fidélité de cet étranger, que sur l'attachement de ses sujets.

Si je n'avois encore préféré aux intérêts de ma fortune le bien de la Reine & de l'Etat, séduit par les offres de Bohwel, j'aurois souscrit avec tous ses latteurs à son mariage; mais j'aimai mieux encourir sa haine & son ressentiment, que de garder un lâche silence. Je remontrai à la Reine que les Auteurs

d'un tel conseil trahissoient sa confiance, par des vûes particulieres d'intérêt; qu'elle ne pouvoit, sans se couvrir d'infamie, épouser un homme qui passoit pour l'assassin de son mari: que ce seroit fortifier les soupçons qui s'étoient déjà repandus contre elle, au sujet de cet infâme assassinat. C'est aussi inutilement que Randolph & Killegrew Ambassadeurs d'Angleterre, m'ont sollicité de garder le silence sur leurs intrigues, & sur leurs pratiques pernicieuses. Le zele pour le bien public m'a empêché de dissimuler. J'eus encore une belle occasion de faire fortune, dans le tems de la faveur du Comte d'Aran. Je n'avois qu'à persuader au Roy de suivre ses conseils violens; mais je les trouvai trop contraires à ses intérêts, & je me crus obligé de lui remontrer que les pernicieuses insinuations de ce Ministre le précipiteroient tôt ou tard dans un abîme de malheurs; qu'en se livrant au Duc de Lenox & au Comte d'Aran, l'un Catholique Romain, l'autre Athée, il inspireroit à ses Sujets une défiance, qui pourroit produire de forts méchans effets. Je me suis toujours expliqué avec la même liberté,

&c

& j'étois bien sûr que le Roy ne la des-
approuvoit pas. Il est vrai que ma
franchise m'a attiré une foule d'enne-
mis ; mais je ne me suis point écarté
pour cela des mêmes principes , & j'ai
mieux aimé hasarder quelquefois une
vérité fâcheuse , que de souffrir par une
fâcheuse connivence que mon Maître
s'embarquât dans une fausse démarche.
J'avouë qu'en flattant les Princes on
réussit mieux à la Cour pour un tems ,
mais ces mêmes Princes reconnoissent
dans la suite , que les maximes austeres
de l'honneur , sont préférables aux basses
insinuations de la flatterie , qui les sé-
duisent d'abord. Je veux vous appren-
dre , mon cher Fils , non-seulement ce
qui se fait , mais ce qui se doit faire.
Il faut un grand discernement & une
grande prudence , pour sçavoir pren-
dre un juste milieu , entre une hardiesse
rustique , & une timidité rampante.
On peut sans encourir l'indignation du
Prince lui faire de sages remontrances
& combattre son opinion , & même ses
goûts , pourvû que ces avis soient as-
saisonnés de beaucoup de circonspec-
tion. C'est à quoi l'on doit s'étudier
orsqu'on est appelé au Ministère ; que

si la neccessité nous contraint de plier sous la volonté du Souverain , alors il faut s'accommoder au tems , & se ménager pour une meilleure occasion. Mais il ne faut jamais se porter à rien d'injuste , ni rien souffrir qui puisse intéresser le salut ou l'honneur du Prince ; car alors il faudroit l'avertir avec tous les ménagemens que la prudence exige. Dans ces grandes occasions il n'est point permis de se taire ; & quand il arriveroit que le Prince dédaignât vos avis , soyez sûr que si les événemens les justifient un jour , il n'en fera alors que plus de cas de votre personne. Enfin quand vos intentions seront droites & pures , Dieu les bénira , & si vous lui obéissez vous serez heureux dans cette vie & dans l'autre. Je vous recommande à ses soins & à sa bonté , comme un pere qui vous aime tendrement,





MEMOIRES

DE

MELVIL.

LIVRE I.

HENRY VIII pour se venger du Pape , qui s'étoit opposé à son divorce , résolut de favoriser les disciples de Luther , qui s'étoient rendus en foule dans ses Etats , pour y prêcher la nouvelle réforme. Les choses s'aigriront de part & d'autre , & l'animosité de Henri alla si loin , qu'il se fit proclamer Chef de l'Eglise Anglicane , & qu'il défendit sous les peines les plus sévères qu'on reconnût à l'avenir l'autorité du Pape dans son Royaume , & qu'on lui payât le denier de Saint Pierre.

C ij

Ensuite ayant obtenu de ses Evêques , ce que le Saint Pere lui avoit refusé , il épousa Anne de Bollen , & par-là il acheva de se perdre dans l'esprit du Pape , de l'Empereur , & des autres Princes Catholiques.

Henri jugeant qu'une démarche de cet éclat lui attireroit bien des ennemis , songea d'abord à se fortifier dans ses propres Etats , & à mettre ordre à ses affaires domestiques. Il crût que le plus sûr moyen d'affermir au dedans son autorité , étoit d'entretenir une étroite amitié avec le Roi d'Ecosse son neveu. Henri n'ayant point d'héritiers mâles (a) & ne voulant point reconnoître la Princesse Marie pour sa fille , entreprit de réunir ces deux Royaumes sous un même chef & sous une même religion , afin d'en bannir pour jamais la discorde. Il envoya des Ambassadeurs en Ecosse , pour proposer une entrevûe à Jacque , alléguant que les grandes affaires se terminoient beaucoup mieux dans ces pour-parlers , que par la voye ordinaire des Congrès. L'entrevûe devoit se faire à York , où Henri promettoit de se rendre.

(a) Voyez la Note de la page 18.

Jacque proposa la chose dans son Conseil & ayant pris l'avis de ses Nobles, il fit dire aux Ambassadeurs d'Angleterre qu'il se rendroit à York en même tems que Henri. Les Ambassadeurs s'en retournerent fort satisfaits, & Henri ne le fut pas moins, lorsqu'il scût le succès de cette négociation. L'on fit en Angleterre de grands préparatifs pour la réception de Jacque V.

Les Evêques d'Ecosse, qui étoient pour la plupart dans les intérêts du Pape, ne furent pas peu allarmés du projet de cette entrevue, & quand ils apprirent que le Roi l'avoit acceptée, leurs allarmes se changerent en une véritable frayeur. Ils craignirent que leur Roi ne se laissât séduire dans cette conférence, & que trompé par les artifices de son oncle, il n'entreprît à son exemple d'abolir la Religion Romaine en Ecosse. Ils firent tous leurs efforts pour rompre ce coup; ils agirent auprès des favoris du Prince, & par les offres qu'ils leur firent, ils les engagèrent à détourner le Roi du voyage d'Angleterre.

On inspira des défiances à Jacque V sur le lieu de la Conférence. On lui fit entendre que Jacque I dans une pa-

reille entrevûe , avoit été retenu en Angleterre ; que le Roi de France ancien allié de l'Ecosse , en prendroit de l'ombrage : que l'Empereur , avec qui l'on n'étoit déjà pas trop bien , s'en offenserait & que dans la conjoncture présente on ne pouvoit trop le ménager. On allegua l'interdit que le Pape avoit jetté sur l'Angleterre , l'excommunication qu'il avoit fulminée contre Henri , le danger que l'hérésie n'achevât de se répandre en Ecosse , où elle avoit déjà fait quelques progrès : qu'au lieu de songer à une entrevûe avec un Prince schismatique , il falloit arrêter le mal dans ses commencemens , & étouffer l'hérésie naissante ; que le Prince pourroit par cette voye grossir son épargne , & qu'il lui seroit aisé de s'enrichir des dépouilles des hérétiques.

Le Roi goûta fort cette dernière raison. Il demanda une liste des hérétiques , qu'on lui donna sur le champ , & il l'a mit dans sa poche bien résolu de ne pas épargner ceux qui auroient le malheur de s'y trouver.

La Grange Trésorier de l'épargne étoit alors fort bien dans l'esprit du Roi , qui connoissoit sa fidélité & sa prudence.

Ce Prince qui ignoroit qu'il favorisât la nouvelle réforme, lui fit confidence de la résolution qu'il avoit prise de faire une severe recherche des Hérétiques. Il lui montra la liste des Nobles qu'on lui conseilloit de proscrire, & il n'oublia pas de lui dire, que ce seroit un moyen de faire entrer beaucoup d'argent dans ses coffres. La Grange ne pût s'empêcher de sourire à ce propos, & le Roi lui en demanda la raison.

Sire, lui répondit la Grange, Je vous la dirai volontiers, pourvû que votre Majesté me permette de parler librement. Alors le Roi tirant son épée, lui dit d'un ton menaçant qu'il le tue-roit, s'il osoit parler contre ses intérêts. Ensuite la remettant dans le fourreau il lui ordonna de s'expliquer.

La Grange lui représenta d'abord les troubles dont sa minorité avoit été agitée, les divisions qui étoient survenues premièrement entre la Reine sa mere & les Grands du Royaume, ensuite entre les membres du Parlement; l'état déplorable où ce Prince s'étoit trouvé réduit alors, passant pour ainsi dire de main en main, tantôt arrêté prisonnier; tantôt assiégué, tantôt forcé par les Ha-

miltons de faire la guerre au Comte de Lenox, & à ses meilleurs amis ; il lui fit remarquer que dans ces différentes révolutions les Evêques d'Ecosse s'étoient toujours signalés, & s'étoient engagés indifféremment dans tous les partis, selon que l'ambition ou l'intérêt les déterminoient : que loin de se réunir pour pacifier les troubles du Royaume, ils n'avoient jamais pû s'accorder entr'eux : que leurs démêlés avoient duré jusqu'à l'arrivée du Duc d'Albani, que le Roi de France avoit envoyé en Ecosse pour rétablir le calme & la tranquillité dans le Royaume ; que loin de seconder les vûes pacifiques de ce Prince on avoit suscité beaucoup d'affaires à son Ministre ; que la guerre s'étant allumée entre la France & l'Angleterre, le Général François ayant voulu faire une diversion contre les Anglois, on avoit laissé avancer ses troupes jusque sur la frontiere ; que là on l'avoit arrêté, & que le Conseil lui avoit défendu de passer outre ; que le prétexte dont on s'étoit servi pour l'empêcher de continuer sa marche, étoit que le Roi d'Ecosse étant encore jeune, & étant neveu d'Henri VIII rien ne for-

goit les Ecoſſois de rompre avec l'An-
 gleterre, & de riſquer le ſalut du Prin-
 ce & de l'Etat, en conſidération de la
 France; que ſon prédéceſſeur pour avoir
 pris part aux démêlés des deux Cou-
 rones, avoit perdu la vie, & avoit vû
 ravager ſes états. « Quand le Duc d'Al-
 » bani eut quitté l'Ecoſſe, continua la
 » Grange, votre Majeſté, à l'âge de
 » 13 ans, prit elle-même en main les
 » rênes du Royaume. Mais vous ne
 » pûtes contenir ces eſprits remuans,
 » & ils vous tinrent deux ans dans une
 » eſpece de captivité. Ce n'eſt que de-
 » puis peu que vous êtes libre, & votre
 » autorité n'eſt pas encore auſſi affermie
 » qu'elle le devroit être: quoique vous
 » ayez beaucoup fait en fort peu de
 » tems: car vous avez pourvû par de
 » bons reglemens à la ſûreté du haut
 » pays, des iſles & des frontieres. Mais
 » votre perſonne ne ſeroit pas en ſûre-
 » té, ſi les Nobles venoient à décou-
 » vrir, que ſous prétexte de défendre
 » la Religion, on vous eût inſpiré le
 » deſſein d'attenter à leurs biens & à
 » leur vie. Ces conſeils doivent vous
 » paroître d'autant plus ſuſpects, que
 » ceux qui en ſont les auteurs ſe met-

„ tent peu en peine d'exposer vos Etats
„ & votre personne, pourvû que leurs
„ interêts soient à couvert. Je parle des
„ Evêques , qui craignent que vous
„ n'entrepreniez de réformer l'Eglise ,
„ à l'exemple des Rois d'Angleterre &
„ de Dannemark , & de plusieurs Prin-
„ ces de l'Empire. C'est dans cette vûe
„ qu'ils traversent votre intelligence
„ avec l'Angleterre ; ils craignent ,
„ qu'affermi sur votre Trône , vous ne
„ songiez à les réformer. Souvenez-
„ vous que Saint David , un de vos
„ prédécesseurs , aliena une partie de
„ ses domaines , pour en fonder des
„ Evêchés & des Abbayes. C'est ce qui
„ rend votre Majesté si pauvre , & vos
„ Prelats si insolens. Ajoûtez à cela qu'ils
„ sont si dévoués au Pape , dès qu'ils
„ ont obtenu leurs bulles , que leur
„ fidélité doit vous être suspecte , sur-
„ tout dès qu'il s'agit des interêts de la
„ Cour de Rome. Venise la plus sage
„ République de l'Europe , ne souffre
„ point d'Ecclésiastiques dans son Se-
„ nat , fussent-ils nés dans la Capitale ,
„ elle sçait que tout membre du Clergé
„ tient au Pape par les liens les plus
„ forts, „

o

La Grange s'étendit ensuite sur les abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise d'Ecosse, & sur les débauches publiques & scandaleuses des Evêques.

„ Si vous voulez affermir votre autorité,
 „ continua-t'il, & grossir votre épar-
 „ gne, vous en avez un moyen facile
 „ & efficace. Emparez-vous de tous les
 „ bénéfices vacans à la mort de cha-
 „ que Titulaire, vous les réunirez in-
 „ sensiblement à votre Domaine. „

Ensuite il représenta au Roi, que s'il manquoit à la parole qu'il avoit donnée à Henry, il s'attireroit infailliblement une guerre sur les bras. Que le Roi d'Angleterre, Prince fier & courageux s'en offenseroit ; que son ressentiment seroit d'autant plus vif, que ses procédés avoient été plus francs & plus sinceres ; car les conjonctures où il avoit proposé cette entrevûe sembloient répondre de sa bonne foi. En effet dans l'embarras où il se trouvoit, se voyant accablé d'ennemis & n'ayant qu'une fille, dont l'embonpoint faisoit craindre qu'elle n'eût jamais d'enfans, le meilleur parti qu'il pût prendre étoit de se lier étroitement avec le Roi d'Ecosse, son plus proche parent, & le

Prince le plus capable de gouverner après lui les deux Royaumes.

La Grange ajouta que si Jacqué I avoit été retenu par les Anglois, contre le droit des gens, ç'avoit été dans des conjonctures fort différentes; que d'ailleurs il n'étoit ni le neveu, ni l'héritier présomptif du Roi d'Augleterre: qu'ainsi il n'avoit rien à craindre de ce côté là, au lieu qu'en retractant la parole donnée à Henri VIII on s'exposoit à des perils inévitables: qu'il falloit y penser plus d'une fois, que Jacque IV s'étoit mal trouvé d'avoir déclaré la guerre aux Anglois, & que les playes de l'Ecosse n'étoient pas encore fermées.

Le Roi gouta fort ces avis, & résolut de les suivre. Les Evêques du Royaume entrèrent dans ce moment, & se présentèrent avec confiance devant le Prince. Le Roi les reçut d'un visage sévere, & leur reprocha leur avarice & leur cruauté. „ Dans quelle vûe, „ leur dit-il, pensez-vous que mes pré- „ decesseurs ont donné à l'Eglise tant „ de terres & tant de richesses. Etoit-ce „ pour entretenir des chiens & des „ faucons, & pour fournir au luxe &

„ aux débauches de tant d'hypocrites
 „ & de faineans. Henry VIII vous fait
 „ brûler, le Roi de Dannemark vous
 „ fait trancher la tête, & moi je vous
 „ percerai le cœur avec mon épée. „
 En disant ces paroles il la tira effectivement, ce qui épouvanta si fort les Evêques, qu'ils prirent la fuite. Personne ne douta alors que le Roi ne fût résolu de s'aboucher avec le Roi d'Angleterre, comme son honneur & ses intérêts le lui conseilloient.

Les Evêques voyant leurs espérances trompées, & tremblant pour eux-mêmes, bien loin d'être en état de nuire à leurs ennemis, songerent aux moyens de ramener l'esprit du Prince. Ils résolurent de lui offrir un subside annuel de 50 mille écus, en cas que Henri VIII lui déclarât la guerre, pour avoir manqué à l'entrevue d'York. Ils crurent que ces offres feroient d'autant plus d'impression sur l'esprit du Prince, qu'il avoit alors peu d'argent dans ses coffres. (On sçait que les Rois d'Ecosse peuvent mettre une armée sur pied à peu de frais, leurs sujets étant obligés de marcher au premier ordre.) Mais pour parvenir plus sûrement à leur

but, ils songerent à préparer l'esprit du Prince, & avant que de le séduire par leurs offres, ils résolurent de corrompre les favoris. Ils leur prodiguerent les largesses, & ils promirent en particulier à Sinclar de lui faire obtenir le commandement de l'armée, supposé que Henri VIII déclarât la guerre à l'Ecosse. Mais ils publioient tout haut que ce Prince avoit trop d'affaires sur les bras, pour qu'il songeât à se brouiller avec nous.

Les favoris entrèrent facilement dans ces vûes; on tendit de toutes parts des pieges à la crédulité du Prince. On surprit même sa pudeur, & pour rendre la séduction plus forte, on joignit les charmes de l'amour aux artifices de la politique. Ces infâmes suborneurs n'eurent pas honte de prostituer au Prince de jeunes filles & même des femmes mariées. Mais la présence de la Grange étoit un obstacle à leurs desseins & tant qu'il feroit à la Cour, ils ne pouvoient raisonnablement espérer de voir réussir leurs lâches complots. C'étoit un homme fier & courageux, toujours prêt à repousser la moindre insulte, & il n'y avoit point de sûreté à le contredire.

Ses ennemis conjurerent sa perte, & chercherent l'occasion de ruiner son crédit. Le Roi ayant marié un des fils de la Grange à l'héritière de la maison de Kelley, lui donna en propre la baronie de ce nom dont la Grange alla prendre possession. Pendant son absence Olivier Sinclair & les gens de sa cabale, ayant mis en œuvre leurs artifices ordinaires, entreprirent de le perdre dans l'esprit du Roi. Ils l'accusèrent d'abord d'être Luthérien, & de porter toujours un nouveau testament Anglois dans sa poche. Ensuite ils le peignirent comme un homme d'une orgueil insupportable, & d'une avarice fardide. Ils lui firent un crime d'avoir sollicité pour son fils la riche Baronie de Kelley, en quoi, disoient-ils, il avoit montré autant de présomption que d'avidité. Ces discours firent d'abord assez peu d'impression sur l'esprit du Roi. Ce Prince répondit qu'il connoissoit la probité de la Grange, & qu'il étoit si content de ses services, que si la Baronie étoit encore à donner, il lui en feroit présent sur le champ. Alors le Prieur de Pittenween fit tomber adroitement la conversation sur Mademoiselle de Kelley;

il vanta son esprit & ses charmes. Mais il ajouta que la Grange étoit résolu de ne la point faire venir à la Cour, & qu'il répondoit sur sa tête que si le Roi lui ordonnoit de l'amener, la Grange défobéiroit. Ce discours piqua le Roi, qui écrivit sur le champ au Trésorier, pour le prier de faire partir Mademoiselle de Kelley, & de la confier au Prieur de Pittenween, qu'il lui envoyoit. Le Prieur ayant rendu la lettre au Trésorier, celui-ci, qui connoissoit les mœurs de l'Abbé, & qui sçavoit d'ailleurs que c'étoit son ennemi mortel, lui dit sans détour qu'il se garderoit bien de confier sa fille à l'homme le plus débauché qu'il y eut en Ecosse. Un refus peut quelquefois tenir lieu d'un bienfait. Le Prieur tirant habilement parti de la défobéissance de la Grange, aigrit tellement l'esprit du Roi, qu'il lui arracha un ordre pour faire arrêter le Trésorier. Les Evêques brûlans de se venger, attendirent impatiemment son retour, & ne se firent pas prier cette fois pour obéir.

La Grange qui se défioit des artifices de ses ennemis, se rendit en diligence à la Cour, & il trompa si bien leur vigilance,

vigilance , que malgré l'ordre donné
 il se trouva au souper du Roi. Voyant
 qu'il étoit reçu froidement & que le
 Prince ne lui parloit point , « Sire , lui
 „ dit-il , vous m'honoriez de vos bon-
 „ nes grâces , quand je suis parti par
 „ vos ordres. Pour quel crime suis-je
 „ aujourd'hui disgracié. Vous m'a-
 „ vez défobéi , lui dit le Roi , vous
 „ avez refusé de faire partir Made-
 „ moiselle de Kelléy , & vous avez
 „ traité outrageusement le Prieur de
 „ Pittenween, qui vous portoit mes or-
 „ dres. On en a imposé à votre Majesté ,
 „ repliqua la Grange , & je défie qu'on
 „ soutienne en ma présence ces impos-
 „ tures. Il est vrai , ajouta-t'il , que j'ai vou-
 „ lu amener moi-même Mademoiselle
 „ de Kelley , & que je ne m'en suis nul-
 „ lement reposé sur le Prieur de Pit-
 „ tenween , l'homme le plus dangereux
 „ que je connoisse pour un tel message.
 „ Mais est-elle ici , repartit le Prince
 „ Oui Sire , répondit le Trésorier : ce
 „ qui satisfait si fort le Roi , qu'il dit à
 „ la Grange en soupirant. Hélas ! Ils
 „ vous ont chargé de tant de crimes
 „ qu'ils m'ont arraché un ordre pour
 „ vous faire arrêter. Mais je le révoque

„ dans ce moment. Sire, lui dit la Grange, ma vie & ma liberté m'inquiètent peu. Mais une chose m'embarasse, c'est ce que penseront vos Sujets de la facilité avec laquelle vous vous laissez prévenir. „

La Grange apprit à son retour qu'on avoit détourné le Roi du voyage d'York & que Henri pour se venger de cet affront étoit sur le point d'envoyer une armée en Ecosse, avec ordre d'y mettre tout à feu & à sang.

Cependant les Evêques d'Ecosse, voyant que ces préparatifs commençoient à allarmer le Roi, mirent tout en œuvre pour le rassurer ; ils lui répondirent du succès de cette guerre ; ils publièrent hautement qu'elle seroit plus onéreuse pour l'Angleterre que pour l'Ecosse, que Henri avoit trop d'ennemis sur les bras pour pouvoir tourner contre nous toutes ses forces, & qu'il seroit bien-tôt réduit à nous demander la paix. Ils firent toucher au Roi le subside qu'ils s'étoient engagés de payer, & ils lui promirent de plus grandes sommes, si ces secours n'étoient pas suffisans. Le Roi d'Ecosse, malgré ses repugnances, fut donc obligé de

mettre une armée sur pied, pour défendre ses Etats, & ses sujets furent forcés de s'enrôler pour une guerre qui se faisoit aussi contre leur gré. Mais quand la nouvelle se répandit que Sinclair avoit le commandement de l'armée, & qu'il avoit été élevé sur les épaules des soldats, selon l'usage du pays, tous les Nobles se souleverent. Indignés de servir sous des enseignes d'un vil Pensionnaire du Clergé, ils refuserent de combattre, & ils aimerent mieux se laisser traîner en prison. L'armée fut mise en déroute & taillée en pièces. Le Roi fut consterné de cette nouvelle, & le peuple se plaignit hautement de la foiblesse du Prince, qui par une lâche condescendance avoit mis le Royaume à deux doigts de sa perte. Ces murmures trop bien fondés, étant parvenus aux oreilles du Roi, il s'emporta contre les auteurs de cette guerre funeste, & les menaça de les faire repentir de leurs conseils.

Mais ces menaces ne firent que hâter la perte de ce malheureux Prince. Ces Seigneurs qui avoient encourus sa disgrâce, chercherent à en prévenir les effets, & pour s'assurer de l'impunité

ils l'empoisonèrent. Le Cardinal Beaton, qui assista à sa mort, lui fit faire un testament, dont il dicta lui-même tous les articles, & qui fut cassé bien-tôt après.

Henri VIII malgré l'affront qu'il avoit reçu de Jacques V ne laissa pas de le regretter. C'étoit moins par vengeance, qu'il lui avoit fait la guerre, que pour lui faire sentir sa supériorité, & le besoin qu'il avoit de son assistance. Il étoit bien sûr que les Etats d'Ecosse se lasseroient bien-tôt de cette Guerre, & consentiroient à la fin à conclure une Ligue offensive & défensive avec l'Angleterre. L'amitié qu'il portoit à Jacques VI, & la haute estime qu'il avoit de sa personne, lui faisoient desirer avec empressement cette alliance. Outre que le Roy d'Ecosse étoit son plus proche parent, (a) il étoit persuadé qu'il ne pouvoit se choisir un plus digne héritier, & que personne n'étoit plus ca-

(a) Melvil se trompe ici nécessairement. Outre la Princesse Marie, fille de Catherine d'Arragon, sa première femme, Henri avoit une autre fille nommée Elisabeth, & un fils nommé Edouard, qui lui succéderent, & qu'il ne songea jamais sérieusement à exclure du Trône.

pable de porter ces deux Couronnes , qu'il avoit résolu de réunir sur sa tête , suivant son premier plan. Henri que son grand âge & ses infirmités avertissoient d'une mort prochaine, vouloit que Jacque V eût sous lui la Direction des affaires , & qu'il gouvernât les deux Royaumes en qualité de son Lieutenant , en attendant que par sa mort il en devînt le seul maître ; il croyoit qu'en vertu de ces arrangemens, la France n'auroit plus l'occasion de troubler les deux Empires , ni le Pape celle de s'enrichir aux dépens de l'Ecosse , par la voye des Bulles & des dispenses. Il avoit conçu une haine violente contre ce Pontife , qui l'avoit tant de fois trompé , après les plus belles promesses , & qui n'avoit allegué d'autre prétexte de sa perfidie , que cette excuse frivole , qu'il n'osoit se brouiller avec un Prince aussi puissant que Charlequint.

Henri ayant perdu l'esperance de s'allier avec l'Ecosse , engagea plusieurs Seigneurs d'Angleterre à échanger avantageusement leurs Terres & leurs Maisons , contre des Abbayes & des Monasteres beaucoup plus ri-

ches. Il prévoyoit que si l'on entreprenoit jamais de restituer ces biens à l'Eglise, ces Seigneurs intéressés à s'en conserver la possession, s'y opposeroient avec chaleur, & que les dissensions qui naîtroient à ce sujet mettroient le Royaume en combustion.

Ensuite il résolut de se venger du Cardinal Beaton, qui avoit toujours traversé ses desseins; il en conféra avec George Douglas, & avec le Comte d'Angus, qui ayant été bannis de l'Ecosse, sous le Regne de Jacque V s'étoient retirés en Angleterre, où ils vivoient depuis plusieurs années. Comme ils étoient tous deux Protestans, il les trouva disposés à servir son ressentiment. Ces deux Seigneurs étant retournés en Ecosse, formèrent le plan d'une conjuration, (a) dans laquelle ils n'eurent pas de peine à faire entrer Normand Lesly, le jeune la Grange, Parckhill & plusieurs autres que le Cardinal avoit persécutés pour la Religion. Le supplice de George Wise-heart,

(a) Douglas & Dangu ne furent point les auteurs de cette Conspiration, ils n'en furent que les complices. Voyez la Vie de Marie Stuart, Tom. 1. p. 56.

zélé Prédicateur, que Beaton fit brûler vif à S. André, acheva de les irriter contre le Prélat, qu'ils regardoient non-seulement comme le Persécuteur de leur Religion, mais comme leur ennemi personnel. Le Cardinal fut poignardé dans son Palais de S. André, & une mort violente & prématurée, fut le terme fatal de ses intrigues, & de ses vastes projets. Il avoit trempé dans la mort d'un grand Prince, qui étoit naturellement juste, & qui ne s'en rapportoit qu'à lui-même lorsqu'il falloit punir ou récompenser. Lorsqu'on s'étoit signalé par quelque action éclatante ou qu'on lui avoit rendu quelque important service, on devoit se tenir assuré de la récompense; mais si quelqu'un avoit fait une mauvaise action, le Prince montoit à cheval, se transportoit sur les lieux, avant qu'on pût être averti de son arrivée, & après avoir examiné la chose par lui-même, il faisoit faire une prompte & rigoureuse Justice. Jacques V par cette sage conduite se fit également craindre & aimer de ses Sujets. Ce Prince avoit de la bravoure & de l'intrépidité, il étoit bien fait de sa personne, quoique sa taille

ne fût pas des plus hautes ; mais il eut le malheur dans sa jeunesse , d'avoir autour de lui des Courtisans corrompus & vicieux , qui le plongerent dans la mollesse & dans la débauche la plus outrée. Ses Sujets furent étrangement scandalisés de sa conduite , & elle attira sur sa tête les châtimens du Ciel. Dans moins de douze heures il perdit deux fils uniques qu'il avoit , & il ne laissa en mourant qu'une fille , nommée Marie (a) qui vint au monde lorsqu'il alloit en sortir.

Henri VIII n'avoit qu'un fils nommé Edouard. Ce Prince suivant l'ancien plan de sa politique , & de concert avec son Parlement & avec les Etats d'Ecosse, résolut de ne faire qu'un même Empire des deux Royaumes, en mariant son Fils avec l'Héritière de Jacques V. Le traité du Mariage fut conclu en Angleterre , & ratifié par les Ecoſſois , qui le rompirent presque aussi-tôt , pour faire passer en France la jeune Reine. Cette rupture occasionna une guerre sanglante , qui dura plusieurs

(a) Marie Stuart née le 7 de Decembre de l'année 1542. huit jours avant la mort de Jacques V.

années.

années. La Paix se fit entre la France & l'Angleterre, & il fut stipulé dans le Traité, qu'Edouard épouseroit Elisabeth de France, Fille aînée de Henri II, & que la Reine d'Ecosse seroit mariée au Dauphin. -

Hamilton avoit obtenu la Régence du Royaume, par le crédit de la Grange, de Balneus, & de quelques autres Seigneurs Lutheriens, qu'il avoit trompés par son hypocrisie; mais ses étroites liaisons avec l'Abbé Paslei, son frere naturel, décelèrent bien-tôt ses véritables sentimens, & il devint le plus cruel Persécuteur de la Réforme. ce fut à la persuasion de Paslei qu'il rompit le Mariage projeté entre le Prince Edouart & notre Reine.

Marie Stuart qu'on avoit destinée au Dauphin, trouva les esprits fort partagés en France au sujet de ce Mariage, le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine, ses oncles maternels en pressoient l'accomplissement avec chaleur; mais le Connétable de Montmorency le traversoit hautement, & soutenoit qu'il falloit se contenter de la marier avec quelque grand Seigneur du Royaume, & la renvoyer dans ses

Etats avec son époux : alleguant que les Royaumes se gouvernent mal par des Lieutenans , & qu'à moins que les Peuples ne soient contenus par la présence de leurs Souverains, ils se portent facilement à la revolte ; qu'il est malaisé ensuite de les faire rentrer dans le devoir , & qu'il en coute beaucoup de Soldats & d'argent : qu'enfin ce Mariage bien loin d'être avantageux à la France , pouvoit lui causer de grands préjudices. Mais les Guises qui vouloient voir leur nièce sur le Trône , exageroient les avantages de cette alliance. Ils publioient qu'on tireroit de grandes ressources de l'Ecosse ; & que ce Royaume étoit assez riche pour fournir à la construction des Forteresses , & à l'entretien des garnisons ; leur crédit prévalut , & le Dauphin épousa leur Nièce.

Montluc , Evêque de Valence , après avoir demeuré quelque tems à la Cour d'Ecosse , en qualité d'Ambassadeur : partit alors pour la France. La Reine-Mere m'ordonna de le suivre , & le pria de me présenter à sa fille , & de me faire entrer parmi ses Pages. L'Evêque , suivant ses instructions , prit

sa route par l'Irlande, pour écouter les Propositions d'O-neel, d'O-doneel, d'O-docart & de Callok. Ces quatre Seigneurs avoient promis de secouer le joug de l'Angleterre & de se soumettre à la France, pourvu qu'on leur envoyât deux mille hommes de pied; & deux cens chevaux, avec quatre pieces d'artillerie, & que le Pape accordât à O-neel l'investiture de l'Irlande. Nous nous embarquâmes au mois de Janvier, & nous fûmes jettés par la tempête sur les côtes de Sand-Isle, vis-à-vis de Kintire, où le mauvais tems nous retint pendant dix-sept jours. Ensuite nous mîmes à la voile; mais la mer étoit encore si grosse, que nous fûmes en danger de faire naufrage; nous abordâmes avec beaucoup de peine à Loghfeul, après avoir perdu toutes nos ancres. Avant que de mettre pied à terre, nous envoyâmes aux quatre Seigneurs Irlandois George Paris, un de leurs Agens, à la Cour d'Ecosse, qui nous avoit suivi en Irlande. Paris avertit d'abord le gendre d'O-docart, qui vint au-devant de nous, & qui nous pria de passer la nuit dans sa maison. Le lendemain O-docart

arriva lui-même, & nous força d'aller
loger chez lui. Sa maison ressembloit à
une prison obscure, nous y fîmes fort
mauvaise chere, & l'on ne nous servit
que des harangs & du biscuit. Nous
vîmes chez lui deux jeunes Anglois,
qui s'étoient réfugiés en Irlande
pour éviter la persécution; ils re-
marquerent que l'Evêque faisoit sa
cour à la fille d'O-docart, & qu'elle
évitait sa rencontre. Les Anglois &
cette jeune fille, qui commençoient à
se familiariser avec Montluc entrèrent
dans sa chambre, & trouverent sur
la fenêtre une boîte, qu'on avoit mise
à l'air pour la faire sécher. Car la tem-
pête avoit mouillé toutes nos hardes.
L'odeur qui sortoit de la boîte, ayant
excité leur friandise, ils l'ouvrirent, &
la vuiderent en un moment. Elle ren-
fermoit un beaume précieux, que So-
liman avoit donné à Montluc, lors-
qu'il étoit Ambassadeur à la Porte.
L'Evêque ayant decouvert le larcin,
entra dans une si furieuse colere, que
les Anglois & la jeune fille s'enfui-
rent tout effrayés; nous accouru-
mes au bruit, & nous fûmes témoins
de cette scene qui nous réjouit fort.

La fille d'O-docart, qui avoit pris plus de goût pour moi que pour l'Evêque, vint me trouver un jour avec un Prêtre, & m'offrit sa main, m'assurant qu'elle étoit déterminée à me suivre partout. Je la remerciai de ses offres. Je lui dis que j'étois encore trop jeune, que j'étois né sans biens, & que j'étois engagé au service de France. Montluc eut des conférences secrètes avec O-neel, avec le Patriarche d'Irlande, & avec les gens de leur cabale. Le Patriarche se nommoit Wachop, il étoit Ecoissois d'extraction, & quoiqu'il fût aveugle, il avoit fait plusieurs fois le voyage de Rome. Il rendit de grands honneurs à Montluc, & il l'invita à aller voir le Purgatoire de Saint Patrice. C'est un gouffre qui ressemble à une mine de charbon, & que les exhalaisons continuelles qui en sortent peuvent facilement enflammer.

Quand nous eûmes pris congé d'O-docart, nous allâmes rendre visite à l'Evêque de Roi. Sa maison étoit à quelque distance d'une petite riviere qui se décharge dans la mer, à Loghfeul. Nous y attendîmes pendant trois semaines un vaisseau que Machonel &

d'Angus devoient nous envoyer de Kintire, & qui devoit nous conduire à Dumbarton. Quand le vaisseau fût prêt, nous nous transportâmes dans une maison que Machonel avoit dans cette Province sur le bord de la mer. Ce fut là que nous nous embarquâmes : nous mouillâmes la première nuit à Jura, & le second jour nous abordâmes à Bute. Nous perdîmes en chemin notre gouvernail, & nous eûmes beaucoup de peine à gagner Kintire. Machonel nous y reçut fort civilement ; il témoigna à Montluc qu'il étoit fort charmé de le voir, qu'il avoit de grandes obligations à sa famille, & qu'étant prisonnier à Dumbarton, dans le tems que mon pere y commandoit, il en avoit reçu toutes sortes de bons traitemens. Cette recommandation augmenta l'estime & la considération que l'Evêque avoit pour moi. Ayant mouillé à Dumbarton, nous nous rendîmes par terre à Sterlin, où Montluc prit congé de la Reine. (a) Nous n'y séjournâmes que huit jours, & nous reprîmes la route de Dumbarton. Nous trouvâmes dans le

[a] Marie de Lorraine, depuis Regente d'Ecosse.

Port deux vaisseaux françois qui avoient apporté la paye des troupes auxiliaires ; nous fîmes le trajet sur ces Navires qui avoient ordre de nous ramener , & après avoir croisé l'Isle de Man, & la côte méridionale de l'Irlande , nous abordâmes le huitième jour au Conquêt. Nous eûmes beaucoup de peine à échapper à la poursuite de deux vaisseaux anglois , & nous pensâmes faire naufrage dans le trajet. Un jour le péril fut si grand , que les Matelots nous dirent qu'il n'y avoit plus d'espérance.

Montluc partit en diligence pour Paris, & comme il ne me crût pas assez fort pour supporter les fatigues de la poste , il me recommanda à deux Gentils-hommes Ecoffois , dont il connoissoit la famille : il les pria de prendre soin de moi pendant le voyage , de ne me laisser manquer de rien , & de se charger de toute la dépense dont il leur tiendrait compte à leur arrivée. Nous fîmes la route à cheval , avec un Parisien , un Breton , & un Espagnol , ce qui fortifia notre caravanne. A notre premier gîte , on nous donna une chambre où il y avoit trois lits. Le premier fut occupé par les deux françois , l'au-

tre par les deux Ecoffois , le troisiéme par l'Espagnol & moi. Les Ecoffois qui étoient chargés de payer ma dépense , me croyant endormi , firent entre eux le complot de gagner leur voyage sur ma dépense. Les françois qui étoient dans l'autre lit , se promirent de leur côté de nous rançonner , & dès le lendemain , ils essayèrent de faire tomber toute la dépense sur nous. J'en avertis l'Espagnol , & nous nous tîmes sur nos gardes : je laissai payer les Ecoffois , mais j'écrivois jour par jour la dépense. Nos François apostèrent un jour deux hommes dans un bois , par lequel nous devions passer. Lorsque nous y fûmes arrivés , ils mirent tous quatre l'épée à la main , & se préparèrent à fondre sur nous ; mais quand ils virent que nous nous préparions à les bien recevoir , & que nous faisions bonne contenance , ils voulurent tourner la chose en plaisanterie , disant qu'ils avoient voulu éprouver si nous étions gens de résolution. Mais ils nous quittèrent à la premiere Hôtellerie. Pour nos deux Ecoffois qui avoient ferré la mule pendant toute la route , ils ne furent pas même remboursés de leurs avances.

Peu de tems après mon arrivée , l'Evêque de Valence fut nommé à l'Ambassade de Rome. Avant son départ , il donna des ordres pour mon entretien & pour mon éducation. je ne sçai pour quoi il ne me fit pas entrer chez la Reine, (a) comme la Regente d'Ecosse l'en avoit chargé ; mais il m'assura en partant que je lui serois toujours cher , & qu'il avoit même dessein de me faire son héritier. Il est bon de rapporter ici le sujet de son Ambassade. Paul III avoit échangé quelques Terres de l'Eglise contre Parme & Plaisance , deux Villes qui avoient été démembrées du Duché de Milan, & qu'il avoit données en apage à Louis Farnese son fils. Octave , l'aîné des enfans de Farnese , épousa une fille naturelle de Charles-quin.

Après que Louis eut été enlevé par une mort tragique , & digne de sa vie , Jules II successeur de Paul III voulut retirer des mains d'Octave , Parme & Plaisance , comme un bien injustement aliéné de son Domaine. Octave trop foible pour lutter seul contre le Pape ,

[a] Si l'Editeur Anglois avoit remarqué ce que dit Melvil , il n'auroit pas avancé qu'il fut reçu parmi les Pages de la Reine

résolut de se jeter dans les bras de la France, & de mettre Parme & Plaïfance sous la protection de Henri II. Car depuis que Charle-quinç s'étoit emparé du Milanès, il étoit plus suspect à Octave qu'aucune Puissance de l'Italie. Dans cette vûë Octave députa le Duc de Castro en France. Henri II qui ne cherchoit qu'à prendre pied en Italie, reçut favorablement l'Envoyé, & pour mieux cimenter l'alliance qu'il conclut avec Octave, il lui fit épouser en secondes nôces sa fille naturelle. Mais l'Empereur qui connoissoit l'ambition de Henri, & qui n'ignoroit pas ses prétentions sur le Milanès & sur le Royaume de Naples, n'oublia rien pour traverser son établissement en Italie. Ainsi lorsqu'il vit que Parme & Plaïfance avoient reçu garnison françoise, il se ligua avec le Pape contre Henri. Le Roi de France occupé en Italie, chercha à faire la paix avec l'Angleterre, & il l'obtint à des conditions qui passèrent ses espérances. Le Duc de Northumberland, un des principaux Agens de cette paix, trahit en cette occasion sa Patrie. Plein des vastes projets que son ambition méditoit, & qui

éclatèrent quelques années après, il songeoit dès-lors à se ménager l'appui de la France. On fit donc consentir Edouard au mariage de la Reine d'Ecosse avec le Dauphin, & on lui promit de lui faire épouser Elizabeth, fille aînée de Henri II. La paix fut conclue à ces conditions, & l'Ecosse fut comprise dans le Traité.

Ce fut dans ces circonstances que l'Evêque de Valence fut envoyé à Rome pour tâcher d'engager le Pape à rompre avec l'Empereur. Mais il entreprit inutilement de le détacher de cette alliance; les ouvertures qu'il lui fit au sujet d'O-Neel & des autres rebelles d'Irlande n'eurent pas plus d'effet. Henri II ne gardant plus aucun ménagement avec le Pape, publia une Déclaration, par laquelle il défendoit à tous ses sujets de se pourvoir en Cour de Rome, pour les Bulles des Bénéfices, & pour les dispenses. Cette démarche jointe aux liaisons étroites que le Roi de France commença à prendre avec l'Angleterre, fit craindre au Pape, que le dépit ne le portât à se séparer entièrement de la Communion de Rome, à l'exemple de Henri VIII. Ses

allarmes se renouvelèrent lorsque le bruit se répandit qu'il traitoit avec les Princes Protestans de l'Empire, & qu'il se préparoit à marcher à leur secours avec une puissante armée.

Une grande partie de l'Allemagne avoit secoué le joug du Pape, & avoit embrassé la Religion de Martin Luther. Ce chef de la nouvelle reforme, après avoir éprouvé de grandes contradictions, trouva le moyen de former un puissant parti. Frédéric Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse, & plusieurs autres Princes de l'Empire se rangèrent parmi ses disciples, & devinrent les plus zélés défenseurs.

Charle-quintr couvrant ses desseins ambitieux du voile sacré de la Religion, résolut de profiter de ces désordres pour asservir l'Allemagne. Il conclut avec le Pape une ligue contre les Princes Protestans de l'Empire, & pour l'intéresser plus puissamment dans cette querelle, il abandonna le Duc Octave son gendre aux ressentimens du Saint Pere. La fortune se déclara d'abord en sa faveur. Il remporta une victoire signalée sur les Protestans, il fit prisonnier Jean Frédéric, Duc de Saxe; rien ne s'op-

posa au cours victorieux de ses armes; il conquist des Provinces entieres, il asservit les Villes libres, leur ôta leurs privileges, les força de recevoir garnison, leur prit cinq cens pièces d'artillerie, & en exigea pour seize cens mille écus de contributions.

Mais il avoit quelques inquiétudes du côté de la Hesse. Le Landgrave, Prince brave & entreprenant ne s'étoit point trouvé à la bataille, il avoit une bonne armée, & il pouvoit traîner la guerre en longueur. Charle-Quint engagea le Duc Maurice, gendre du Landgrave à l'attirer à sa Cour. Ce Prince s'y rendit sur la foi d'un sauf conduit: mais par une insigne perfidie, l'Empereur le retint prisonnier,

Maurice cousin de l'Electeur de Saxe avoit obtenu l'investiture de ses Etats, & Charle-Quint lui avoit conféré la dignité d'Electeur. Ces bienfaits l'attachèrent d'abord aveuglément au parti de l'Empereur, & lui fermèrent les yeux sur ce qu'il devoit à ses amis, à ses proches, & même à sa Patrie. Mais les reproches que lui fit le Landgrave le réveillèrent de cette indigne léthargie, & l'engagerent à sol-

liciter fortement la liberté de son Beau-pere. Mais ses instances furent toujours inutiles. L'Empereur soutint qu'il n'avoit point manqué de parole au Landgrave ; il fit lire à Maurice le fauf-conduit , qui étoit conçu en des termes fort ambigus. L'équivoque rouloit sur le mot *Einig* , qui étoit si mal écrit qu'on pouvoit lire *Eurig*. En supposant qu'il y avoit *Einig* , le fauf-conduit portoit que le Landgrave ne seroit *nullement* emprisonné ; mais en lisant *Eurig* il pouvoit signifier qu'il ne seroit pas emprisonné éternellement. Sur cette mauvaise équivoque le Landgrave fut deux ans dans les fers , malgré les instances & les prieres du Duc Maurice. Les Espagnols l'observoient de si près que souvent au milieu de la nuit , ils lui présentoient devant les yeux une lumière , pour voir s'il dormoit. Le Prince perdant patience leur cracha plusieurs fois au visage , & s'emporta en invectives contre Maurice.

Ce Duc qui ne s'endormoit pas députa secrettement à Henri II un homme de confiance. L'Envoyé , après avoir exposé au Roi les mauvais traitemens qu'on faisoit au Landgrave ,

contre le droit des gens, l'avertit de la part du Duc Maurice, que l'Empereur, oubliant les serments qu'il avoit faits à son élection, vouloit faire de l'Empire une seule Monarchie ; que couvrant ses démarches du voile spécieux de la Religion, il avoit scû mettre le Pape dans ses intérêts, & que si l'on n'opposoit une digue à ses vastes projets, on avoit tout à craindre de son ambition. Il supplia le Roi au nom de son Maître de tirer ses Alliés de l'oppression, & de prévenir les desseins dangereux d'un Rival qui cherchoit à s'élever sur leurs ruines, & qui pourroit un jour faire la loi à la France. Ces remontrances, jointes à des vûes particulieres d'intérêt, agirent puissamment sur l'esprit de Henri. Il marcha en Allemagne avec une nombreuse Armée, & sous prétexte de faire diversion en faveur de ses Alliés, il s'empara de Mets, de Toul & de Verdun ; trois Villes importantes, & trois Evêchés considérables de l'Empire.

Le Duc Maurice qui commandoit l'Armée Imperiale, assiegeoit alors Magdebourg. Pour mieux donner le change à l'Empereur, il affectoit un grand

zele pour son service , & une déférence aveugle pour ses volontés.

Le Duc d'Albe témoigna un jour à Charle-quin , dans son Conseil Privé, que le siège de Magdebourg lui paroif-
soit traîner un peu en longueur, & que la fidélité de Maurice lui étoit suspecte. Mais le Cardinal de Grandwel , Evê-
que d'Arras, rassura ce Prince , & lui dit que *ces têtes d'yvrognes toujours offus-
quées des vapeurs du vin , n'étoient pas
capables de former , ni de conduire une
intrigue déliée.* Que d'ailleurs on s'étoit
assuré de ses Secrétaires , qui n'auroient
pas manqué d'avertir l'Empereur de ce
qui se tramoit. Cependant pour son-
der le Duc Maurice , on lui ordonna
de se rendre promptement à la Cour.
Mais Maurice étoit pour le moins aussi
rusé que les Espagnols. Quoiqu'il sçût
qu'on avoit corrompu les Secrétai-
res , il ne leur témoigna aucune dé-
fiance ; il affecta même de les consul-
ter sur toutes ses entreprises , & il ne
se déterminoit en apparence que sur
leurs avis. Lorsqu'il reçut ordre de se
rendre auprès de l'Empereur , il prit
sur le champ la poste , & pour mieux
tromper ses ennemis , il mena avec lui
le

le Secrétaire qui le trahissoit. Mais quand il fut à quelques journées de Magdebourg, il s'arrêta; & il écrivit à l'Empereur que la fatigue & les incommodités du voyage l'avoient tellement affoibli, qu'elles ne lui permettoient pas de faire une grande diligence.

Cependant Maurice avoit laissé des ordres secrets à ses Lieutenans & son Armée qui le suivoit, avançoit à grandes journées. Il sçut si bien cacher sa marche & ses desseins à l'Empereur, que ce Prince pensa être surpris, & qu'il fut obligé de quitter son souper, pour se sauver à Inspruck à la clarté d'un flambeau. Il sortit bientôt après de l'Allemagne, & n'y revint jamais.

Maurice étant parvenu au point où il desiroit, résolut de terminer une guerre, qui pouvoit tourner au préjudice de l'Empire. Il déclara au Roi de France, qu'ayant forcé l'Empereur à prendre la fuite, il croyoit en avoir assez fait pour leurs communs intérêts, & il le conjura, au nom des services qu'il lui avoit rendus, de retirer ses troupes qui étoient alors campées aux environs de Ratisbonne. Maurice parcourut en vainqueur toute l'Allemagne, & ren

dit aux Villes libres leurs Priviléges & leurs franchises. L'Empereur qu'on auroit forcé tôt ou tard à relâcher le Duc de Saxe & le Landgrave de Hesse, les remit en liberté, comme de son propre mouvement. Il s'accommoda même secrètement avec Maurice, & il reconnut que tout ce que ce Duc avoit fait étoit pour le bien de l'Empire. Maurice peu satisfait de ce que le Roi de France vouloit garder ses conquêtes, joignit ses forces à celles de Charle-
quint.

L'Armée Imperiale se présenta devant Mets, qu'elle ne put prendre. Ce qui doit servir de leçon aux Princes, & leur apprendre à ne point appeller à leur secours un trop puissant voisin. J'étois alors fort jeune, & le Lecteur trouvera peut-être étrange que je m'étende si fort sur des affaires dont je n'ai pû être le Témoin. Mais dans le tems que j'ai été employé à la Cour de l'Electeur Palatin, j'ai eu l'occasion de m'instruire de toutes ces particularités; & je les tiens pour la plûpart de la bouche même de l'Electeur. Ainsi peu de gens peuvent en parler avec autant de con-
noissance que moi.

Sur ces entrefaites, l'Evêque de Valence revint à Paris. Il résolut de se faire initier dans les Sciences Occultes, & il prit pour maître un certain Cavatius, qui s'étoit acquis la réputation de Devin. Cavatius lui parla plusieurs fois, de deux esprits familiers, qu'un Berger avoit à sa disposition, & qu'un Prêtre lui avoit legués en mourant. Lorsque Henri II revint d'Allemagne, l'Evêque lui présenta Cavatius, qui soutint devant le Roi, ce qu'il avoit dit de vive voix à Montluc. Si Votre Majesté, lui dit-il, me commande de lui faire voir ces esprits, je les ferai paroître sous telle forme qu'Elle voudra; ou si Elle ne veut pas les voir Elle-même, je les montrerai à qui il lui plaira d'ordonner. Mais le Roi qui prit la chose sur un autre ton commanda qu'on arrêtât Cavatius, & fit faire le procès au Berger qui fut brûlé vif.

L'Evêque eut encore commerce avec un autre Devin, nommé Taggot, qui s'étoit particulièrement appliqué à la Chiromancie. Taggot me dit un jour que les regles de son art lui avoient appris, qu'il mourroit avant de parvenir à l'âge de vingt-huit ans. Il m'ajouta

que dans la persuasion où il étoit que Genève étoit le centre de la véritable Religion, il vouloit y passer saintement le reste de ses jours.

Il s'y retira en effet, & j'ai appris depuis qu'il y mourut dans le tems qu'il avoit prédit.

Dans ce tems l'Evêque de Valence étoit dans la résolution de me présenter à la Reine; mais une aventure qui m'arriva me fit songer à un autre établissement. Un Officier de la Garde Ecoissoise, nommé Tircan Cokbourn, homme intrigant, nouvellement revenu d'Ecosse, vint me trouver & me dit qu'il avoit des choses importantes à révéler au Connétable. Comme il avoit beaucoup de peine à s'expliquer en François, il me pria de lui servir de truchement. Le Connétable qui conféroit ce jour-là avec quelques Ministres Etrangers, promit de nous entendre, lorsque ces Ambassadeurs se seroient retirés. Jusque-là Cokbourn m'avoit fait un profond mystère de ce qu'il avoit à dire au Connétable. Ce Seigneur nous donna audience dans son Cabinet, en présence d'un de ses Secrétaires. Cokbourn déclara que pen-

dant le séjour qu'il avoit fait en Ecosse , l'Archevêque de S. André , frère naturel du Régent , dont il gouvernoit l'esprit , étoit tombé dans une maladie dangereuse , qui l'avoit réduit à l'extrémité : que la Reine mere s'étoit prévalu de cette conjoncture , pour forcer Hamilton à lui céder la Régence. Je rendis mot pour mot ce discours au Connétable , & je demandai à l'Ecossois s'il avoit quelque'autre chose à dire. Cokbourn ajouta que l'Evêque ayant été guéri par Cardan célèbre magicien d'Italie , (a) entra dans une furieuse colere contre Hamilton , & le traita d'homme stupide , d'avoir cédé un bien qui lui appartenoit , & qu'il devoit conserver aux dépens de sa vie : vû que de l'administration du Royaume à la Royauté il n'y avoit qu'un pas à faire. Lorsqu'il fallut rendre ces dernieres

(a) J'ajouterai ici une particularité qui n'est point dans ces Mémoires , & qui mérite d'être rapportée. Cardan étoit un homme d'un grand sçavoir , & dont les connoissances s'étendoient , dit-on , jusque sur l'avenir. On prétend que l'Archevêque l'ayant interrogé sur sa destinée , Cardan lui prit la main , & après l'avoir examinée , lui prédit qu'il seroit pendu. Ce qui arriva en effet.

paroles au Connétable, j'hésitai & je rougis. Ce Seigneur s'en apperçut, & il ne fit que m'en presser davantage de parler. Mais je le priai de m'en dispenser, l'assurant que la chose ne méritoit pas de lui être rapportée. Quand l'audience fut finie il voulut sçavoir mon nom, & il ordonna à son Secrétaire de le mettre par écrit. Ensuite il demanda à l'Ecoffois si j'étois son parent. Celui-ci répondit en mauvais François que j'étois son neveu. Le Connétable ayant voulu sçavoir si la chose étoit vraie, je lui dis qu'il n'en étoit rien. Il me demanda qui m'avoit amené en France : je lui répondis que j'y étois venu avec l'Evêque de Valence, & que je devois entrer au premier jour chez la Reine.

» Voulez-vous vous attacher à moi ,
» me dit-il , si l'Evêque de Valence y
» consent ? » Je répondis que je me
tiendrois fort honoré d'entrer au service
du plus grand homme de l'Europe ,
mais que je craignois que M. de Mont-
luc n'eût pris des engagemens , qui ne
lui permissent pas de disposer de moi.

» Il ne s'agit pas de M. de Montluc , re-
» prit le Connétable , il s'agit de sça-
» voir si vous voulez que je fasse votre

» fortune. » Je le remerciai de ses bon-
 tés , & je m'engageai à le servir , pour-
 vû que j'eusse l'agrément de l'Evêque
 de Valence. Le Connétable en parla
 à M. de Montluc , qui y donna les
 mains. L'Evêque m'en fit part dès le
 même soir , m'assurant que je ne pou-
 vois m'attacher à un meilleur Maître.
 J'entrai donc au service du Duc de
 Montmorenci , au commencement de
 l'année 1553. Si j'insere quelquefois
 dans ces Mémoires des choses qui me
 regardent personnellement , c'est uni-
 quement pour publier les bienfaits de
 la Providence , envers les enfans des
 Justes ; suivant ces paroles de David.
 » J'ai été jeune , & je suis devenu vieux ;
 » mais je n'ai pas encore vû que Dieu
 » ait abandonné le Juste ou ses enfans.
 En effet , c'est Dieu qui avoit inspiré
 à la Régente de prendre à son service
 deux de mes freres , & de m'envoyer
 en France , auprès de sa fille. C'est lui
 encore qui inspira l'Evêque de Valence
 & le Connétable , dont l'un m'aima
 comme son fils , & l'autre n'oublia rien
 pour m'attacher à son service.

Le Connétable se trouva à la tête
 d'une puissante armée l'an 1553. Il la

conduisit en Picardie , & marcha du côté d'Amiens. Les Troupes de la Reine de Hongrie , (a) étoient entrées dans cette Province , & y avoient fait plusieurs ravages , tandis que l'armée de France , sous prétexte de secourir les Princes Protestans de l'Empire , faisoit des conquêtes en Allemagne. Cette Princesse avoit prévu que cette diversion obligeroit le Roi de France à rappeler son armée , & que le fort de la guerre tomberoit sur la Picardie. En effet Henri ayant fait marcher de ce côté là toutes ses forces . & ses Généraux s'étant emparés de quelques places de Flandres , l'Empereur y conduisit aussi une armée formidable. Il brûla quelques villages , il prit Terouane & Sedan , & il eût poussé plus loin ses conquêtes , si le Connétable n'en eut arrêté le cours , en lui opposant toute son armée. Montmorency , s'étant avancé à sept lieues du camp ennemi , apprit par ses espions , que la cavalerie impériale se disposoit d'attaquer nos retranchemens la nuit suivante. Mais il résolut de faire tomber dans le piège , ceux

(a) Cette Princesse étoit sœur de Charles Quint.

qui

qui cherchoient à le surprendre. Ayant marché contre eux toute la nuit , & les ayant attaqués le premier il remporta une victoire complète , & d'autant plus facile , que les ennemis ne s'attendoient point à cette brusque attaque , & croyoient qu'ils n'auroient à faire qu'à des gens endormis. Le Duc d'Arfchot , chef de l'entreprise , fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres , & les Imperiaux perdirent beaucoup de monde. Henri pour recueillir le fruit de cette victoire se rendit lui-même à l'Armée. L'Empereur se retira vers Valenciennes , & se retrancha sur une coline , qui dominoit la Ville. Le Roi ayant marché de ce côté-là lui présenta bataille , & son Armée fut un jour entier rangée dans la plaine. Mais il essaya envain de l'attirer au combat. Il le fit insulter jusque dans ses retranchemens , & la Cavalerie Imperiale étant sortie pour repousser ces escarmouches , fut rompue & culbutée. Toute l'Artillerie ennemie fit une décharge sur nous, mais sans succès. L'Empereur craignant que la fortune qui l'avoit si bien servi dans sa jeunesse , ne l'abandonnât sur ses vieux jours , ne

voulut point tenter les risques d'une bataille. Le Roi n'ayant pû l'attirer au combat décampa la nuit suivante, & se retira à S. Quentin. Le Connétable qui étoit dans son année climatérique, y fut attaqué d'une dangereuse maladie, & se fit porter à Chantilly. Les deux Armées ayant pris leurs quartiers d'hiver, l'Empereur partit pour Bruxelles, & le Roi de France prit la route de Paris.

Durant l'hiver les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'assemblerent entre Calais & Ardres. Le Pape leur offrit sa médiation, & le Cardinal Polus se rendit de sa part au lieu de la conférence. Mais il n'y eut pas moyen d'accorder ces deux Puissances, & les Ministres se séparèrent sans avoir rien conclu. Henri se mit en campagne au commencement du Printems, & fut cette fois plus diligent que l'Empereur, qui l'avoit prévenu l'année précédente. Il prit Mariembourg, place forte & agréablement située. Ensuite il s'empara de Bovines & de Dinan. Cette dernière place, bâtie sur un roc, fut défendue avec vigueur par un Officier Espagnol : mais ce Capitaine s'étant

imprudemment avancé pour parler avec nous , fut fait prisonnier , ce qui obligea la garnison à capituler. La plupart des soldats qui avoient défendu cette place , portoient des marques de leur valeur. Notre canon avoit fait tant de ravage dans la Ville , qu'ils avoient été presque tous blessés de l'éclat des poutres & des murailles : & ceux que notre Artillerie avoit épargnés , s'étoient blessés eux-mêmes , en faisant pleuvoir sur nous une grêle de feux d'artifices. Notre Infanterie fut repoussée à ce siège jusqu'à treize fois.

Il y arriva une chose qui mérite d'être rapportée. Dans un assaut qui se donna un Enseigne monta seul à la brèche , & y fut tué. Un autre saisit sur le champ le drapeau , & eut le même sort. Un troisième & un quatrième prirent la place , & roulèrent de même au pied du rocher avec leur Enseigne. Il y en eut jusqu'à onze qui se succédèrent , & qui sacrifièrent généreusement leur vie. Personne ne les soutint & ceux qui devoient seconder leur valeur , les abandonnerent lâchement.

Le Connétable qui employa en vain

dans cette occasion les prieres & les menaces ne laissa pas cette lâcheté impunie. Le Régiment fut cassé & les Capitaines furent dégradés. Un Ecossois nommé Archibald Maubray se signala aussi dans cet assaut. Il monta jusqu'au haut du rempart, y combattit pendant quelque tems , & se retira sans être blessé. Mais cette action d'éclat ne lui valut aucune récompense : tant il est vrai que les hommes sçavent mieux punir que récompenser.

Le Roi poussa ses conquêtes jusques bien avant dans les Pays-Bas , pillant & saccageant le pays, & exigeant par tout de grosses contributions. Mais aux approches des Troupes Impériales notre armée battit en retraite. Charles-Quint détacha cinq mille cavaliers pour nous harceler dans notre marche. Ils nous attaquèrent à diverses reprises , au passage d'une petite riviere , qui coule aux environs de Cambrai . Mais le Connétable se comporta dans cette occasion avec sa vigueur & sa prudence ordinaire. Il soutint le choc avec une partie de son infanterie , & quelques escadrons de chevaux-légers , & il fit face à l'en-

némi jusqu'à ce que le gros de l'armée eut passé.

La cavalerie ennemie cessa alors de nous poursuivre, croyant que notre armée prenoit le parti de se retirer, & qu'elle n'oseroit plus tenir la campagne. Mais le Roi ne s'éloignoit point de la frontière, & avoit dessein de surprendre Renty. C'étoit une place considérable, que le Connétable se faisoit fort d'emporter en huit jours. Mais sa prudence fut trompée cette fois. Charles Quint accourut avec toute son armée pour secourir cette place. Le Connétable instruit de sa marche, & du lieu où il devoit camper, laissa l'infanterie au siège, & marcha contre lui avec toute sa cavalerie. L'Empereur qui étoit posté sur une colline qui dominoit notre camp, envoya au devant de nous une partie de sa cavalerie pour nous harceler. Norman Lesley, Seigneur Ecoissois, fit dans cette occasion des prodiges de valeur. Il étoit armé de pied en cap, & il montoit un superbe cheval. Son habillement étoit si remarquable, que les Princes & le Connétable purent aisément le distinguer. Il

monta sur la colline avec trente cavaliers, & il en attaqua soixante de l'armée ennemie; la plupart de ses gens l'abandonnerent dès le premier choc, & il n'en resta que sept auprès de lui. Il désarçonna d'abord cinq des ennemis avec sa lance, ensuite il se jeta l'épée à la main au fort de la mêlée, où il fut accablé d'une grêle de coups. Enfin voyant approcher une compagnie de Lanciers, il piqua des deux, & il tomba aux pieds du Connétable presque mourant. On le porta à la tente du Roi, qui le fit panser par ses propres Chirurgiens. Le Duc d'Enguien & le Prince de Condé rendirent compte au Roi des belles actions qu'ils lui avoit vû faire, & publierent que Lesley avoit égalé ce jour-là les plus grands hommes. Il mourut quinze jours après de ses blessures, & il emporta les regrets de toute l'armée. Mais personne ne lui donna des larmes plus sinceres que M. de la Grange.

L'Empereur alla camper à deux lieuës de Renty, vis-à-vis de nos lignes. Il affecta de ne point retrancher le côté qui les regardoient. Les deux

armées étoient séparées par une plaine, commandée par une colline, au pied de laquelle étoit un bois. L'Empereur s'empara de ce poste que nous ne pûmes garder. Ce voisinage nous incommoda fort; nous fûmes obligés de passer toute la nuit sous les armes, ce qui nous affoiblit pour le lendemain. Dès la pointe du jour, après avoir fait la prière, nous nous rangeâmes en bataille, sous la colline que les Imperiaux avoient occupée. Le Roi commandoit l'armée en personne, mais il voulut que le Connétable fût toujours à ses côtés, & l'assistât de ses Conseils. L'avant-garde étoit sous les ordres du Duc de Guise, & le Maréchal de S. André conduisoit l'arrière-garde. Nos enfans perdus commencèrent l'attaque au pied de la colline. Mais les Espagnols retranchés avantageusement dans le bois, dont ils s'étoient emparés, les repoussèrent sans peine, & les mirent en défordre. L'Empereur qui examinoit tout du haut de la colline, résolut de profiter de ce premier avantage, & fit avancer de ce côté là la meilleure partie de son avant-garde, avec sept piéces d'artillerie. Mille Lansque-

niers portant de longues piques, & couverts d'une cotte d'armes étoient retranchés dans le bois, & faisoient un feu continuel sur nous. Le Comte de Schwarzbouurg combattoit au pied de la colline avec toute sa cavalerie; les chevaux legers de l'armée Imperiale étoient à sa droite. Notre infanterie & nos Chevaux Legers furent d'abord fort mal menés par l'avant-garde ennemie, & perdirent beaucoup de terrain. Les ennemis s'avancerent jusqu'au quartier de M. de Tavannes & de M. de Lorges. Mais ces deux Officiers firent si bonne contenance à la tête de leur Régiment, que les Imperiaux firent alte, & leur impétuosité se rallentit. Le Duc de Guise qui commandoit dans ce poste, n'osant prendre sur lui d'engager le combat, étoit d'avis d'aller trouver le Roi, pour lui demander la permission de charger. Mais M. de Lorges, Capitaine fort expérimenté, dit qu'il n'étoit plus tems de délibérer, & que si l'on n'arrêtoit les progrès de l'ennemi, les Imperiaux arriveroient au quartier du Roi, aussitôt que le Duc de Guise. On se détermina donc à charger, & on le

fit avec beaucoup de vigueur. La Cavalerie Impériale qui avoit consumé toute sa poudre , & qui ne fut pas soutenue fut mise en déroute. Notre Cavalerie la poursuivit , tomba sur l'Infanterie Allemande , & fit un grand carnage des troupes Espagnoles. Leur perte eut été encore plus grande , si le bois ne leur eût servi d'asile. Nous prîmes leur artillerie , & nous fîmes quelques prisonniers , que nous amenâmes au camp. Nous nous attribuâmes tout l'honneur de cette journée , nous restâmes maîtres du champ de bataille , & nous nous approchâmes de fort près de l'armée de l'Empereur. Ce Prince de son côté fit si bonne contenance , qu'il ne paroïssoit point qu'il eût eu du dessous. Il se retrancha seulement dans son camp , qu'il fortifia pendant la nuit. Pour nous , nous demeurâmes sous les armes & nous étions dès la pointe du jour en ordre de bataille. L'Empereur qui attendoit de jour en jour un renfort de douze mille hommes ne voulut pas sortir de son camp , & nous n'osâmes l'attaquer dans ses lignes : sur la fin du jour il fit faire une décharge de toute son artillerie qui renversa une partie de nos tentes. Nous

y répondîmes par un feu général, & & jamais il ne s'en fit un plus grand. Cependant nous décampâmes dès la nuit suivante assez secrètement, & nous prîmes la route de Mont-Royal. Nous fîmes passer cette rencontre pour une victoire complète, nous publiâmes que nous étions assez dédommagés de la perte de Renty, par le gain d'une bataille, & que d'ailleurs la saison étant trop avancée, notre Cavalerie avoit besoin de rafraîchissement. L'Empereur de son côté content de nous avoir fait lever le siège de Renty, ferma les yeux sur notre retraite, & ne nous inquiéta pas dans notre marche.

Charles-Quint se voyant dans un âge avancé, & se sentant incommodé de la goûte & de la gravelle, résolut de quitter le monde, & de passer dans la retraite le reste de ses jours. Si la chose eût été en son pouvoir il eut réuni sur la tête de son fils la Couronne Impériale & toutes celles d'Espagne. Mais les Princes de l'Empire jaloux de conserver leur liberté, & se souvenant des inquiétudes que leur avoit causées Charles-Quint, ne voulurent jamais

consentir à cette réunion. En effet si la fortune eût secondé l'ambition de ce Prince , il n'eût fait de toute l'Allemagne qu'une seule & vaste Monarchie. Ils élurent pourtant son frere Ferdinand, qu'ils regardèrent comme un Prince beaucoup moins redoutable que Philippe , soit parce que ses Etats étant sur la frontiere de Turquie , ses intérêts étoient liés avec ceux de l'Empire , soit parce qu'étant forcé d'avoir recours aux Princes d'Allemagne pour ses propres besoins, il étoit de sa politique de les ménager , & de ne les point trop fouler.

Charle résigna donc à son fils tous les Royaumes d'Espagne , tous les Etats d'Italie , & les pays-Bas : & pour lui transmettre une succession plus paisible , il fit avec la France une trêve de cinq ans , qui fut jurée de part & d'autre. Mais elle fut bientôt rompue par les intrigues de Paul IV. On sçait que la coutume de certains Papes , est d'aliéner les domaines de l'Eglise , pour les donner à leurs neveux & à leurs parens ; & que celle de leurs successeurs est de retirer ces mêmes biens des mains

des usurpateurs, sous prétexte de restituer à l'Eglise ses domaines, mais souvent pour en faire un aussi mauvais usage. Paul IV voulut enlever à un Seigneur de la Maison de Colonne, quelques Terres anciennement démembrées du patrimoine de Saint Pierre. Mais Colonne qui étoit appuyé de l'Espagne, ne voulut point consentir à les restituer. Le Pape irrité de ses refus, implora l'assistance de Henri II, & députa en France le Cardinal Caraffe son neveu, celui-ci fit porter devant lui une épée, qui tenoit un chapeau suspendu; voulant faire entendre que l'épée étoit l'heureux présage de la victoire, & le chapeau le symbole du triomphe. Le Cardinal exhorta le Roi, comme fils aîné de l'Eglise, à envoyer une armée en Italie, pour aider le Pape à recouvrer les terres aliénées de son domaine, & injustement usurpées par les Colonnes. Comme la trêve qu'on venoit de conclure avec l'Espagne, & que le Roi avoit juré d'observer, pouvoit causer à ce Prince de justes scrupules, il le releva de son serment, en vertu du pouvoir, que son Maître, comme Vicaire de S.

Pierre, avoit, disoit-il, de lier & de délier. Caraffe ajouta adroitement, que Henri pourroit tirer un grand avantage de cette expédition; qu'elle le mettroit à portée de conquérir le Royaume de Naples, & que le Pape s'engageoit à l'assister dans cette guerre, pourvu que le Roi l'aidât à recouvrer les domaines usurpés par les Colonnes.

Quand le Roi proposa dans son Conseil le projet de cette expédition, le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine l'appuyèrent avec beaucoup de chaleur. Le premier croyoit que le moindre fruit qu'il pût en recueillir, seroit d'être fait Viceroy de Naples, & l'autre se flattoit que le crédit de son frere, joint aux services qu'il avoit rendus au Saint Siege l'éleveroit un jour à la Papauté. Le Connétable combattit inutilement leur avis, & la guerre d'Italie fut résolue. Les Guises firent entendre au Roi qu'il ne devoit point s'arrêter aux Conseils timides de ce vieillard: qu'étant dans la vigueur de son âge, il devoit se gouverner par d'autres principes, & qu'il seroit honteux de laisser échapper une si belle occa-

sion de conquerir un Royaume. On envoya donc une armée en Italie , & le duc de Guise en obtint le commandement. En même tems les troupes de France firent une irruption sur la frontiere de Picardie, & mirent à feu & à sang toutes les terres qui étoient de la dépendance de l'Espagne. Les ennemis étoient si peu sur leurs gardes , qu'un détachement de nos Chevaux-Legers entra un Dimanche dans une Eglise , dans le tems que le Prêtre étoit à l'Autel.

Le Roi d'Espagne résolut de tirer vengeance de cette infraction , & n'en embrassa le parti des Colonnes qu'avec plus de chaleur. Il fit de grands préparatifs pour envoyer une armée en Picardie au commencement du printemps.

Le Duc de Guise fut à peine entré en Italie , que le Pape se prévalut de la conjoncture pour s'accommoder avec Colonne. Ce Seigneur qui craignit de tout perdre , avant que le secours d'Espagne arrivât , consentit à ceder au Pape une partie des Terres qu'il redemandoit , afin de pouvoir garder l'autre avec plus de sûreté. Ce Traité fut

conclu à l'insçu du Duc de Guise, qui en fut d'autant plus consterné, qu'il voyoit par-là toutes ses espérances renversées. Le Pape au lieu de lui parler de la conquête de Naples lui proposa une croisade contre les Infidèles : alleguant que tous les Princes Chrétiens devoient se réunir pour cette sainte expédition. C'est ainsi que ce Pape s'acquitta de ses promesses, & tout le fruit que le Duc de Guise recueillit de cette entreprise, fut d'obtenir une audience du Saint Pere, & d'avoir l'honneur de lui baiser les pieds. Le Roi de France fut très-irrité des procédés du Pape, & il fut permis pendant quelque tems d'en dire tout le mal qu'on vouloit. Cependant Paul IV fit sa paix avec l'Espagne, par la médiation du Cardinal Caraffe, qui peu de tems auparavant avoit été le boute-feu de cette guerre.

L'armée du Duc de Guise se voyant abandonnée du Pape, reprit la route de France. Elle fut harcelée dans sa retraite par l'armée Espagnole, & la peste & la famine en consumèrent la meilleure partie. Cependant le Roi d'Espagne

étoit entré en Picardie avec une armée de..... hommes. Henri II y envoya le Connétable avec seize mille hommes. Le Duc de Montmorency, la veille de son départ, chassant avec le Roi aux environs de Reims, rencontra dans la forêt un homme qui le joignit gravement, & qui le conjura au nom de Dieu de lui donner un moment d'audience. Le Connétable s'étant arrêté pour l'entendre, écoute, lui dit l'inconnu ; *ce que Dieu te dit par ma bouche. Puisque tu ne veux pas le connoître, il te méconnoitra aussi, & ta gloire sera mise en poussière.* Le Connétable offensé du discours de ce visionnaire, lui appliqua un coup de fouet sur le visage, & le menaça de le faire pendre. L'inconnu lui dit que sa vie étoit entre ses mains, mais qu'il étoit fort content d'avoir obéi aux ordres du Ciel. Le Duc de Nevers s'apercevant que le Connétable étoit un peu ému, s'approcha de lui pour lui demander la cause de son trouble. Le Connétable la lui ayant apprise, le Duc menaça à son tour l'inconnu. Comme ces deux Seigneurs s'avançoient pour rejoindre le Roi, je m'approchai

m'approchai de lui, & je lui demandai ce qui l'avoit porté à dire des choses si étranges; il me répondit que l'esprit de Dieu les lui avoit inspirées, & ne lui avoit point donné de relâche jusqu'à ce qu'il eût obéi.

Cependant le Duc de Savoye généralissime de l'armée Espagnole ayant mis le siège devant Saint Quentin, le Connétable y envoya l'Amiral de Châtillon son neveu pour le défendre. Pour lui il campa à la Fère, à cinq lieux de Saint Quentin, & comme cette place étoit dépourvue d'hommes & de munitions, il essaya d'y jeter un renfort, & d'y faire entrer un convoi, sous la conduite d'Andelot, frère de l'Amiral. Mais les Espagnols firent si bonne garde, que l'entreprise échoua. Deux jours après le Connétable marcha au secours de la place avec toute l'armée, & dix-huit pièces d'artillerie. D'Andelot au moyen des pontons que le Connétable avoit fait préparer, fit entrer dans la place 300 hommes, par un étang qui s'étendoit au couchant jusqu'aux remparts de la Ville; mais les Espagnols y donnerent depuis si bon ordre, que rien ne pût

entrer de ce côté-là. Le Connétable content d'avoir secouru Saint Quentin, & craignant d'avoir sur les bras toute l'armée Espagnole, qui étoit beaucoup plus forte que la nôtre, se retira en bon ordre, & reprit le chemin de la Fere. Son dessein étoit de côtoyer l'armée ennemie, & d'aller assiéger Calais. Mais il y avoit à peine quatre heures que nous étions en marche, que nous vîmes arriver la cavalerie Espagnole qui nous suivoit. Le Connétable fit faire alte; mais ayant reconnu que cette cavalerie n'étoit là que pour nous arrêter, & pour donner le tems à l'infanterie d'arriver, il résolut de continuer sa marche, & de gagner un défilé qui étoit appuyé d'un bois & d'un Village. Le Maréchal de Saint André, quoique grand homme de guerre, ouvrit alors un fort mauvais avis, qui fut malheureusement suivi: ce fut de faire défiler à cheval une partie des valets de l'armée, pour qu'on n'en fût point incommodé dans le combat. Ces valets fort contens de cet ordre, qui favorisoit leur lâcheté, ne se firent pas prier pour l'exécuter, & piquèrent des deux pour

gagner une colline , d'où ils pourroient voir le combat , sans en partager les risques. Les ennemis voyant un si grand nombre d'hommes à cheval courir avec précipitation vers la colline, prirent cette retraite pour une fuite de toute l'armée , & commencerent à nous charger. Le Connétable s'étant apperçû de son mouvement , poussa son cheval sur une éminence où il prétendoit ranger son armée , & d'où il voulut auparavant observer l'ordre de bataille de l'ennemi , afin de regler son plan sur les observations ; mais les nôtres croyant qu'il battoit en retraite, prirent l'alarme ; & la terreur se répandit si universellement dans l'armée , que les soldats se mirent à fuir , sans écouter ni les cris ni les menaces du Connétable , qui descendit de la colline , pour tâcher de les rallier. Un de ses Ecuyers lui amena alors un cheval Turc fort vigoureux , & l'exhorta à fuir comme les autres. Le Connétable reçut fort mal ce conseil , & dit à l'Ecuyer qu'il n'avoit point appris à se mêler parmi les fuyards : en même-tems criant à haute voix *que tous les bons serviteurs du Roi le suivissent* , il se jetta l'épée à

la main au plus fort de la mêlée, n'étant suivi que de trente personnes. Son Ecuyer cria aux ennemis que c'étoit le Connétable, & qu'ils épargnassent sa personne. Mais avant qu'il pût être reconnu, il fut dangereusement blessé, & un moment après il fut pris prisonnier. Pour moi je reçus ce jour là une grande blessure à la tête, & m'étant fait jour au milieu des ennemis, j'arrivai à la Fère. J'y trouvai M. Killegrew, Gentilhomme Anglois, mon ami intime, qui tint mon cheval, tandis qu'on pansoit ma blessure. Le Gouverneur qui craignoit avec raison que les ennemis ne vinssent l'assiéger, fit sortir de la Ville tous les habitans, & ne retint que la garnison. La perte de cette bataille entraîna la prise de Saint Quentin, & de plusieurs autres Places. Tant de mauvais succès forcerent le Roi à accepter la paix à des conditions fort désavantageuses. Elle se conclut à Cambrai, où j'étois alors. Le Connétable, quoique prisonnier, en négocia tous les articles. On lui avoit adjoint les Cardinaux de Lorraine & de Châtillon, le Maréchal de Saint André, l'Evêque d'Orléans,

& l'Aubépine, Secrétaire d'Etat. Les Plenipotentiaires pour l'Espagne furent le Duc d'Albe, le Prince d'Orange, & le Cardinal de Grandwel. Guillaume Evêque d'Ely, & le Docteur Wotton y assisterent au nom de Marie Reine d'Angleterre. Le Connétable qui s'en-
nuoyoit de sa prison désiroit fort la paix, & brûloit d'impatience de retourner à la Cour, pour y reprendre son ancien ascendant sur l'esprit du Roi. Sa captivité lui étoit d'autant plus sensible, que pendant son absence tout le Gouvernement de l'Etat rouloit sur les Guises. Ceux-ci par un motif tout semblable, souhaitoient la continuation de la guerre. L'Espagne qui étoit en état de donner la loi, profita adroitement de ce partage de volontés & d'intérêts. Ce Traité fut également désavantageux à la France & à l'Angleterre. Henri II qui avoit un penchant naturel pour le Connétable, se détermina à suivre ses conseils.

La Reine d'Angleterre sollicita vivement la restitution de Calais, dans la persuasion où elle étoit que le Roy d'Espagne ne concluroit point avec la France, avant qu'on l'eût satisfaite sur

cet article ; mais ses espérances furent trompées , & ses Plenipotentiaires s'apperçurent bien-tôt que la France & l'Espagne étoient peu en peine de ses intérêts. Ils furent donc obligés de se contenter d'une espèce de palliatif , qui fut de l'invention du Cardinal de Lorraine, Ce fut que la France seroit tenuë de rendre Calais au bout de huit ans , ou de payer cinq cens mille écus à l'Angleterre , & que pour la garantie de cet article , le Roy de France livreroit trois ôtages d'une qualité distinguée , qui resteroient en Angleterre , jusqu'à l'entier accomplissement du Traité. Les Plenipotentiaires Anglois qui sentoient bien que cet article ne seroit jamais observé , ne laisserent pas de faire bonne contenance , & firent , comme l'on dit , bonne mine à mauvais jeu. Pour l'Espagne elle obtint par ce Traité tout ce qu'elle avoit demandé. Le Connétable fut relâché , & le Cardinal de Lorraine , qui ne put s'opposer à son élargissement , prit le parti d'imiter les Ministres d'Angleterre , & dissimula sagement son chagrin ; mais il fut consolé en partie de cette espèce

de disgrâce, par un article que les deux Rois insérèrent dans leur Traité. Ce fut qu'ils oublieroient tous leurs démêlés particuliers, & qu'ils s'uniroient avec toutes les Puissances Catholiques pour exterminer les Protestans. Mais le nombre de ces derniers s'étoit tellement accru, qu'il y avoit lieu de douter que le Pape, l'Empereur, l'Espagne, la France, & l'Ecosse, réunis ensemble fussent en état de leur faire la Loy. Il y eût aussi dans le Traité d'Angleterre une clause, dont le Cardinal ne dût pas être fâché : c'étoit touchant la restitution de Calais. Il prévit sans doute que cet article occasionneroit tôt ou tard une rupture, & qu'à la faveur de cette guerre, il pourroit placer sa nièce sur le Trône d'Angleterre, en faisant déclarer Elisabeth bâtarde. Pour ce qui regarde les otages, promis à cette Reine, il étoit bien résolu d'en choisir trois, qu'on n'eût pas lieu de regretter. Quand tous les articles de cette paix furent dressés, le Cardinal de Lorraine eut ordre de prêter le serment au nom du Roy de France, & de recevoir ce-

lui du Roy d'Espagne. D'Ardoi Agent du Dauphin & de la Dauphine , jura la Paix en leur nom , & leur donna les titres suivans : *François & Marie Roy & Reine d'Ecosse , d'Angleterre , & d'Irlande , Dauphin & Dauphine de Viennois*. Le Duc d'Albe & le Cardinal de Grandwel sourirent dans cette occasion , & se dirent à l'oreille ; *Voici qui nous suscitera bien - tôt de nouvelles affaires*. Le Cardinal de Lorraine fit renouveler la vaisselle de la Reine d'Ecosse , & y fit graver en plein les Armes d'Angleterre.

Nicolas Trochmorton Ambassadeur d'Elisabeth , s'en plaignit hautement dans le Conseil du Roy ; mais on se mit peu en peine de le satisfaire , & l'on se contenta de le payer de quelques excuses fort mauvaises. On allegua , pour justifier cette démarche , que la Coutume d'Allemagne , permet aux freres & aux plus proches parens des Princes , de porter les Armes du Chef de leur Maison.

Le Maréchal de Montmorency, fils aîné du Connétable, fut envoyé en Angleterre pour y jurer la Paix , & pour
la

la faire jurer à Elisabeth. M. le Connétable proposa au Roy de m'envoyer en Ecosse, pour recevoir le serment des Etats ; mais M. de Béthencour, Maître d'Hôtel de la Reine, me fut préféré ; à la recommandation du Cardinal de Lorraine. En effet, comme il y avoit dans le Traité un article, concernant l'extirpation des Hérétiques, on compta plus sur son zèle que sur le mien. Il eut ordre de tenir ferme sur cet article, & d'exhorter la Régente à travailler sans délai à les exterminer, avant que leur nombre & leurs forces augmentassent. Béthencour fut chargé de lui représenter que le Roy de France n'avoit que trop éprouvé que l'indulgence est dans ces occasions un moyen peu efficace : que les voyes de rigueur étoient beaucoup plus sûres, & qu'il falloit y avoir recours, sans épargner personne : que le tems étoit plus favorable que jamais, vû la Ligue projetée entre tous les Princes Catholiques, & la supériorité de leurs forces,

J'ai dit que la Douairiere d'Ecosse, conseillée par quelques Prélats factieux, avoit rompu le Traité de Mariage con-

clu avec l'Angleterre, & avoit fait passer sa fille en France. L'Archevêque de S. André, qui sentoît que la Couronne pourroit tomber sur sa famille, supposé que la jeune Reine mourût sans laisser d'héritiers, forma une puissante brigue pour empêcher que le Royaume ne tombât sous la domination des François. Comme il gouvernoit absolument son frere, qui avoit alors la principale autorité dans le Royaume, il ne lui fut pas difficile d'engager dans cette cabale les principaux membres du Clergé. La Reine pour prévenir les entreprises de ce Prélat, fut obligée de s'appuyer du secours des Protestans. Elle prit des liaisons étroites avec les Chels de ce parti, & pour se les rendre plus favorables elle ferma les yeux sur leurs Assemblées. Cette connivence augmenta tellement leurs forces & leur nombre, que ce parti devint en fort peu de tems très-formidable. La Reine pour balancer le crédit de la faction Catholique, rappella tous les Hérétiques qui avoient été bannis, & leur accorda une amnistie générale, dans laquelle

les meurtriers mêmes du Cardinal Be-ton furent compris. J'ai dit encore que l'Archevêque de S. André tomba dans une maladie dangereuse, qui lui fit perdre connoissance & qui le réduisit à l'extrémité : que la Reine saisit cette occasion de s'emparer de la Régence, & qu'elle en vint d'autant plus aisément à bout, que la faction Protestante étoit toute dans ses intérêts, & ne pouvoit que gagner à ce changement. En effet, le Régent d'Ecosse se laissoit entierement gouverner par son frere, qui ne cherchoit qu'à renverser la Religion Protestante. Hamilton fut donc obligé de résigner la Régence entre les mains de la Reine. Les Protestans qui avoient contribué à son élévation en profitèrent pour leur propre agrandissement, & leur faction devint si puissante, qu'il étoit aisé de juger, qu'on n'abbatroit pas facilement ce parti.

Mais les ordres qu'apporta Béthencour, pour la Régente, pour d'Oisel, Général des troupes Françoises, & pour tous les autres Ministres, étoient si précis qu'il fallut absolument y dé-

ferer. La Régente fit donc publier une Déclaration, par laquelle elle enjoignoit à tous ses Sujets de quelque condition qu'ils fussent, de faire profession de la Religion Catholique, d'aller tous les jours à la Messe, de se confesser en particulier à un Prêtre, en un mot d'en pratiquer tous les autres exercices. La Reine pour appaiser les Chefs du parti Protestant, leur fit voir les ordres qu'elle avoit reçûs de la Cour de France, & leur communiqua les instructions que Béthencour avoit apportées, leur témoignant que c'étoit contre son gré qu'elle changeoit à leur égard; mais que ces ordres étoient si précis, qu'il y auroit du danger à déobéir. Les Nobles voyant que la chose devenoit sérieuse, & que d'Oisel se préparoit à sévir contre eux, quitterent la Cour, & délibérèrent sur les moyens de prévenir cette persécution : ils députèrent à la Reine le Comte d'Argyle, & Jacques Stuart, Prieur de S. André. Ces Seigneurs lui remontrèrent au nom de leur parti, qu'on ne pouvoit sans injustice les inquiéter sur leur Religion; que la Reine elle-même en avoit permis, ou

du moins toléré l'exercice; que par cette indulgence elle avoit tellement augmenté le nombre des Protestans, qu'elle ne devoit pas se flatter qu'elle pût aisément leur faire la Loi, & que pour eux ils étoient déterminés à sacrifier mille fois leur vie, plutôt que de changer de Religion.

La Régente sans s'arrêter à ces remontrances, poussa sa pointe, & les Protestans voyant qu'on ne gardoit plus avec eux de mesures, résolurent de leur côté de ne rien ménager. Ils se réunirent sous le nom de *Congrégation*, ils brisèrent les images, & ils renversèrent les Eglises & les Monasteres. La Régente informa la Cour de France de ces fâcheuses nouvelles : elle se plaignit surtout du Prieur de S. André, & elle écrivit à ses freres & à sa fille, qu'elle avoit de justes raisons de craindre qu'étant fils naturel de Jacques V, il ne cherchât à se prévaloir de ses troubles, pour usurper la Couronne d'Ecosse. Ces Lettres furent lûes dans le Conseil de Henry II, & il y en eût qui opinèrent qu'il falloit envoyer au plus vite une armée dans ce Royaume, pour

soumettre les Rebelles; mais le Connétable n'approuva pas ces conseils violens, & ouvrit un avis plus pacifique: ce fut de m'envoyer en Ecosse pour examiner les choses de plus près. Le Roy me chargea lui-même de cette Commission, & le Connétable en qualité de premier Ministre, me donna en sa présence les instructions suivantes, & me parla en ces termes :

„ Le Roy mon Maître a appris,
„ par la bouche du Cardinal de Lor-
„ raine, qu'un fils naturel de Jacque V,
„ nommé Jacque Stuart, veut usurper
„ le Royaume d'Ecosse sur votre Rei-
„ ne, qui a épousé l'héritier présomp-
„ tif de cette Couronne. Le Roy sçait
„ que je me suis autrefois opposé à ce
„ Mariage, & que j'ai prévu une par-
„ tie des inconveniens qui en sont ar-
„ rivés. On verra bientôt combien
„ mes craintes étoient fondées. J'ai
„ souffert trop tranquillement que Mrs
„ de Guise entrassent si avant dans les
„ affaires d'Ecosse. Sçachant qu'ils
„ étoient freres de la Régente, leurs in-
„ tentions devoient m'être suspectes, &
„ je devois montrer plus de vigueur.

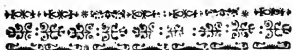
„ Aujourd'hui: que leurs conseils vic-
 „ lens nous mettent en danger de per-
 „ dre l'Ecosse, il est plus tems que ja-
 „ mais que je me mêle des affaires de
 „ ce Royaume, dont je suis un peu
 „ plus au fait qu'eux. Le Roy est dans
 „ la résolution de risquer sa Cou-
 „ ronne, plutôt que de laisser dépouil-
 „ ler votre Reine de celle que Dieu
 „ lui a donnée, & s'il faut pour la
 „ maintenir dans ses Etats envoyer
 „ une armée en Ecosse, il est prêt de
 „ la soudoyer; mais n'ayant fait que
 „ trop long-tems la guerre à d'anciens
 „ ennemis, & venant de faire la paix
 „ avec eux, par des considérations
 „ très-fortes, il n'est pas d'humeur à
 „ rompre sans nécessité avec d'anciens
 „ Alliés; surtout ayant lieu d'imputer
 „ leur révolte moins à leur mauvaise
 „ volonté, qu'aux rigueurs qu'on a
 „ exercées mal-à-propos à leur égard.
 „ J'ai appris de bonne part que M.
 „ d'Oisel est un homme fier & pas-
 „ sionné, ce n'est pas ainsi qu'on gou-
 „ verne un Royaume éloigné. Je sçai
 „ aussi que la Régente n'a pas toujours
 „ gardé exactement ses promesses. Mon

» Maître n'est pas assez prévenu contre
» les Ecoffois , pour croire qu'une Na-
» tion, de tout tems amie de la nôtre ,
» se soit déterminée , sans de fortes rai-
» sons , à rompre des nœuds si anciens ,
» & à secouer le joug de sa légitime
» Souveraine. Il n'ignore pas non plus
» tous les inconveniens d'une guerre ,
» qui se fait dans un Pays éloigné ,
» où l'on ne peut aborder qu'avec
» une Flotte. Il sçait que les dépenses
» nécessaires pour une telle expedition
» montent très-haut , que les vents con-
» traaires, peuvent la rendre inutile , &
» qu'il faut souvent ravitailler jusqu'à
» trois fois une Flotte , avant que de
» pouvoir lever l'ancre. On sçait d'ail-
» leurs que vos Mers sont fort ora-
» geuses ; le Marquis d'Elbeuf l'a bien
» éprouvé , ayant été repoussé par la
» tempête jusque sur les Côtes de la
» Norvege , ce qui a rendu inutile
» tout cet Armement. Mais je suppose
» que nos troupes arrivent heureuse-
» ment en Ecoffe ; de combien de re-
» cruës & de rafraîchissemens n'ont-el-
» les pas besoin ? que d'obstacles pour
» les faire subsister ? n'est-ce pas ce

„ que M. de Lorges a éprouvé , lors-
„ qu'il commandoit en Ecosse. J'ai
„ pris soin de vous dès votre plus ten-
„ dre jeunesse ; je sçavois que vous
„ étiez d'une naissance distinguée. J'ai
„ instruit le Roy de votre bonne con-
„ duite , je l'ai engagé à vous prendre
„ sous sa protection, & je ne doute pas
„ qu'il ne vous recompense bien , si
„ vous vous acquittez avec exactitude
„ de la Commission dont il vous char-
„ ge. Elle est beaucoup plus importante
„ que celle de M. de Bethencour ; car
„ le Roy fera la paix ou la guerre selon
„ le rapport que vous lui ferez. Faites
„ croire à tout le monde que vous n'a-
„ vez d'autre but dans ce voyage que
„ de revoir vos parens & vos amis ;
„ surtout n'en laissez point entrevoir
„ le motif à la Reine ni à d'Oisel.
„ Mettez-vous dans l'esprit que vous
„ n'avez à présent d'autre Maître que le
„ Roy. Tâchez premierement de péné-
„ trer la conduite du Prieur de S.
„ André , & informez-vous au juste si
„ c'est pour usurper la Couronne qu'il
„ c'est engagé dans la révolte , ou si
„ c'est seulement pour défendre sa Re-
„ ligion & la liberté du Pays. Secon-

» dement, faites enforte de découvrir.
 » les motifs qui ont porté la Régén-
 » te à manquer de parole aux Ecoſ-
 » ſois ; en quoi, & par les conſeils de
 » qui elles les a trompés. Sçachez en-
 » fin ſi la Nation demande un autre
 » Commandant que d'Oïſel. Si la
 » Religion eſt le ſeul principe de leur
 » revolte, il faudra abandonner au Ciel
 » le ſoin de leur conſcience ; nous
 » n'avons déjà que trop de peine à
 » gouverner celle de nos François.
 » Pourvû que les Ecoſſois ſoient do-
 » ciles dans le reſte, le Roy conſent
 » à leur pardonner, & à les regar-
 » der comme des Sujets fideles. Si
 » on leur a manqué de parole ; ce
 » n'eſt ni la faute du Roy, ni la
 » mienne ; & ſ'ils veulent un autre
 » Commandant que d'Oïſel, le Roy
 » fera enforte de les contenter.

Quand le Connétable eut achevé
 de parler, le Roi me dit, en me paſ-
 ſant la main ſur l'épaule : » Faites tout
 » ce que mon Couſin vous ordonne, &
 » comptez que je vous récompenserai.
 Je pris congé du Roi, après lui avoir
 baiſé la main, & je me diſpoſai à partir
 pour l'Ecoſſe.



LIVRE II.

JE passai par l'Angleterre pour me rendre en Ecosse. Je trouvai la Régente à Falcklant. Son Armée & celle des Confédérés avoient été tout ce jour-là en présence, dans la plaine de Couper-Moor. Cette Princesse m'entretint d'abord des Rebelles, & se plaignit amèrement de leur conduite. Tandis qu'elle parloit, Hamilton & d'Oïsel revinrent de Couper-Moor sans avoir combattu. La Reine en parut fort mécontente, & leur reprocha d'avoir laissé échapper l'occasion de remporter une victoire.

Cependant je me mis à observer si Jacque Stuart aspirait à la Royauté, comme on le publioit en France. Je m'adressai pour cela à Henri Balneus, son meilleur ami. Je l'avois vû en France, lorsqu'il y fut exilé, je lui avois même rendu quelques services, & il m'aimoit comme son fils. Je le son-

dai par rapport au Bâtard , & je le priaï de m'ouvrir son cœur , & celui de son ami. Balneaus me conseilla de l'aller trouver moi-même , & de lui parler avec franchise , m'assurant qu'il en useroit de même avec moi. Il me répondit aussi de sa discrétion , & il voulut m'introduire lui-même chez le Prieur. Je m'ouvris sans façon à Stuart du sujet de ma commission , & il ne parut pas en être fâché. Il s'expliqua de son côté avec la même sincérité , & sans perdre le tems à délibérer avec son Conseil , il me répondit de son chef , & sur le champ. Il me raconta d'abord les importans services que les Chefs de son parti avoient rendus à la Régente , surtout depuis que l'Archevêque de S. André s'étoit ligué avec les Catholiques contre la France ; lui qui quelques années auparavant avoit engagé son frere à rompre le mariage projeté entre Edouard & l'héritiere d'Ecosse , & à faire passer en France la jeune Reine. Il me dit ensuite que la Régente , pour reconnoître ces services leur avoit d'abord accordé la liberté de conscience , mais que depuis l'arrivée

De M. de Bethencour, elle avoit entièrement changé de conduite à leur égard : qu'au reste ils sçavoient qu'elle avoit moins agi en cela suivant les inclinations , que pour se conformer aux ordres qu'elle avoit reçûs de ses freres ; que pour lui il étoit si persuadé de la droiture de ses intentions , que malgré tout le mal qu'elle avoit fait à son parti, il auroit toujours pour elle l'attachement le plus inviolable. Il ajouta que pour effacer les mauvaises impressions , que ses ennemis avoient données de sa conduite , il étoit résolu de se bannir volontairement du Royaume , pourvû qu'on accordât aux Confédérés la liberté de conscience , qu'on rétablît les choses sur le pied qu'elles étoient avant l'arrivée de M. de Bethencour ; qu'on leur permît de se retirer en France , ou dans tel autre Pays qu'ils voudroient , en conservant les biens qu'ils avoient en Ecosse. Il m'assura qu'à ces conditions les Protestans mettroient bas les armes ; qu'ils s'engageroient même à donner des Otages, qui répondroient de leur fidélité ; & que la Régente éprouveroit bientôt

qu'elle n'avoit point de Sujets plus fideles.

Je m'en retournai en France avec cette réponse, & je repassai par l'Angleterre. Je fis connoissance à Newcastle avec un Gentilhomme Anglois, de la maison de la Reine. Il étoit bon Mathématicien & bon Géographe, & on l'avoit envoyé sur cette frontiere pour dresser une Carte du Pays, qui sépare l'Ecosse de l'Angleterre. On disoit que le terroir en étoit fort bon, & l'on avoit fait esperer à Elisabeth qu'en le défrichant, nonseulement on apprivoiseroit ce peuple féroce, qui ne vivoit que de brigandages, mais qu'on augmenteroit considérablement par là les revenus du Domaine. Je ne sçais ce qui fit échouer un si beau projet; mais il y a lieu de présumer que les troubles qui s'éleverent entre les deux Royaumes le firent oublier. Je contractai durant la route une amitié si étroite avec le Gentilhomme Anglois dont j'ai parlé, qu'il m'apprit en confidence plusieurs particularités, nonseulement concernant les gens du Pays, mais même touchant la Cour d'Angle-

terre. Il me raconta entre autres choses que Henri VIII ayant fait tirer l'horoscope du Prince Edouard, & de ses deux filles Marie & Elifabeth, les Astrologues avoient prédit qu'Edouard mourroit jeune, sans laisser de posterité, & que les deux Princesses regneroient successivement l'une après l'autre : que l'aînée épouserait un Espagnol, qui rempliroit le Royaume d'étrangers, ce qui causeroit beaucoup de jalousies & de mécontentemens ; que la cadette épouserait un François ou un Ecoissois. Il ajouta que le Roi chagrin de cette prédiction fit empoisonner ses deux filles ; que le poison n'ayant pas opéré, parce qu'elles prirent sur le champ un antidote, il les avoit fait déclarer bâtarde. Que la Gouvernante de la Reine Marie avoit toujours imputé la stérilité de sa Maîtresse à la force de ce venin, qui avoit attaqué le principe de la génération. (En effet, cette Princesse n'accoucha jamais que de quelques moles) Que Marie pour se venger de la cruauté de Henri, l'avoit fait exhumer secrètement, & avoit

fait brûler ses os. (a) Ce Gentilhomme qui me parut un homme d'honneur, me garantit la vérité de toutes ces choses, dont peu de gens, me dit-il, avoient connoissance. Il avoit le maintien grave & sérieux, & il pouvoit avoir cinquante ans. Il me combla de politesses en me quittant, & il me fit présent de quelques Livres.

A mon arrivée en France je trouvai toute la face des affaires changée. Dans un Tournois que le Roi avoit donné, pour la fête du mariage de sa fille, ce Prince joûtant avec le Comte de Montgommery, reçut dans l'œil un éclat de lance, dont il mourut huit jours après. François II fut à peine sur le Trône que le Connétable eût ordre de quitter la Cour, & de se retirer dans ses terres. Les Guises qui gouvernoient le Roi, & qui étoient jaloux de son crédit, furent les auteurs de sa disgrâce. Ce furent eux qui rendirent aussi mon voyage inutile, & l'on doit leur imputer tous

(a) On est sans doute surpris qu'un homme aussi grave que M. Melvil, rapporte de sang froid de telles extravagances.

les

les troubles qui déchirèrent l'Ecosse. Quand je rendis compte au Connétable du succès de ma négociation , les larmes me vinrent aux yeux. Il garda quelque tems un profond silence, ensuite il s'écria : „ O Prince trop infortuné ! faut-il que la mort vous ait enlevé précisément dans le tems que vous alliez recouvrer l'Ecosse. Hélas je vois bien qu'elle est maintenant perdue pour jamais. Ensuite se tournant vers moi : „ Faut-il que j'aie le chagrin, me dit-il , de vous voir frustré de la récompense due à vos services, & d'être moi-même dans l'impuissance de les reconnoître. Au reste, ajouta-t'il, si vous voulez partager les débris de ma fortune, je vous offre tout ce que j'ai.

Cependant la guerre civile s'alluma plus vivement que jamais en Ecosse. Car d'un côté le Roi de France tourna toutes ses forces contre ce Royaume , & de l'autre Elisabeth assista les Rebelles. Elle embrassa leur défense avec d'autant plus de chaleur, qu'elle fut avertie par son Ambassadeur que la Reine d'Ecosse & son mari prenoient

ses armes & ses titres. La Régente s'enferma avec toutes les troupes Françoises dans Leith, & s'y fortifia jusqu'à l'arrivée d'un secours, que ses freres lui avoient promis, & qu'on disoit être déjà parti. Après avoir soutenu plusieurs assauts la garnison fit une si vigoureuse sortie, que l'Armée des Confédérés ayant perdu toute son Artillerie fut obligée de lever le siège. Mais ils étoient bien résolus de le reprendre, dès que l'Armée Angloise, commandée par le Duc de Norfolck paroîtroit.

En ce tems-là la Régente se trouva fort indisposée. Les Medecins lui conseillèrent de quitter l'air de Leith, que le voisinage de la mer rendoit très-malsain, & de se retirer au Château d'Edimbourg. Mais sa maladie augmenta, & la conduisit enfin au tombeau. Elle apprit avant sa mort que Leith étoit de nouveau investi, & que l'Armée Angloise s'étoit réunie avec celle des Confédérés pour faire ce siège. Elle se repentit alors d'avoir suivi les conseils violens des Guises, les vrais boute-feux de cette guerre.

Depuis la dernière révolution les

Ecoſſois furent regardés d'un mauvais œil en France , & l'on en arrêta même pluſieurs ſur des ſouſçons aſſez legers. C'eſt ce qui m'engagea à demander à la Reine de France la permiſſion de voyager dans les Pays Etrangers. Je lui diſ que je pourrois m'inſtruire dans mes voyages , & que j'en ſerois un jour plus en état de la ſervir. Non ſeulement elle y conſentit , mais elle eut la bonté de me préſenter au Roi avant mon départ. Le Connétable me conſeilla de me fixer à la Cour de l'Eleſteur Palatin , & d'y apprendre l'Allemand. Il me donna des Lettres de recommandation pour ce Prince , qui me reçut avec beaucoup de bonté , & qui me prit à ſon ſervice.

A la mort de François II l'Eleſteur m'envoya en France pour complimenter de ſa part Charles IX ſon ſucceſſeur , la Reine d'Ecoſſe , & la Reine Mere. Cette mort apporta un grand changement aux affaires de France. La Reine Mere bien loin d'en être affligée ſ'applaudit de voir tomber par-là le crédit des Guiſes & augmenter le ſien. Elle avoit conçu une violente jaloſie

ceder la Regence , & à se contenter du titre de son Lieutenant. Devenu Régente elle pressa les Etats de forcer le Duc de Guise , le Maréchal de S. André & le Cardinal de Lorraine à rendre compte de leur administration. Mais ces trois Seigneurs pour se mettre à l'abri de ces poursuites , s'unirent étroitement , & promirent de se prêter la main. Tous ceux qui avoient eu quelque crédit sous le dernier regne n'échappèrent pas au ressentiment de la Régente. J'étois alors à Orleans , je voyois les intrigues & les cabales se former , & je m'attachois à faire ma cour au Roi de Navarre , qui , en considération de l'Electeur Palatin , me fit beaucoup de carresses. La Régente qui affecta beaucoup d'estime pour l'Electeur , ne me fit pas moins d'accueil. Quand je pris congé d'elle elle me dit des choses fort obligeantes , & elle joignit aux complimens un présent qui valoit bien mille écus.

La Reine d'Ecosse voyant tomber le crédit de ses Oncles , & s'appervant qu'on ne la regardoit pas elle-même de trop bon œil , quitta la Cour,

& se livra toute entiere à sa douleur. Avant que de partir pour l'Allemagne, j'eus l'honneur de la voir chez un Gentilhomme, qui avoit une terre à quatre lieuës d'Orleans. Catherine de Medicis & le Roi de Navarre me donnèrent plusieurs instructions pour l'Electeur Palatin. Cette Princesse témoignoît alors beaucoup de penchant pour la nouvelle réforme, afin de s'attacher de plus en plus le Roi de Navarre, & de pouvoir l'opposer aux Guises, qui avoient mis le Pape & le Roi d'Espagne dans leurs intérêts. Elle songeoit aussi à se liguier avec les Princes Protestans d'Allemagne, & avec le Prince d'Orange, chef des Rebelles des Pays-Bas.

Je fus à peine arrivé en Allemagne que je recûs des Lettres d'Angleterre, par lesquelles j'appris que la Paix s'étoit conclüe à Leith, (a) entre l'Angleterre, l'Ecosse & la France. Les principales conditions du Traité furent que les Troupes de France sortiroient d'Ecosse & seroient transportées hors du

(a) Ce ne fut point à Leith, mais à Edimbourg que se conclut cette Paix, si connue sous le nom de Traité d'Edimbourg.

Royaume, par les Vaisseaux d'Elisabeth; que la Reine d'Ecosse renonceroit aux armes & au titre de Reine d'Angleterre, & que les Confédérés pourroient exercer librement leur Religion. J'ai passé rapidement sur cette guerre, à laquelle je n'ai point eu de part. Ceux qui en ont été les témoins ne manqueront pas sans doute d'en faire l'histoire. (a) Pour moi je me suis fait une loi de ne parler que des choses que j'ai vûes, & de ne m'étendre que sur les affaires dans lesquelles j'ai été employé.

Marie Stuart continuoit à se retirer peu à peu de la Cour, mais sans trop faire paroître qu'elle y fût forcée. La Regente qui lui reprochoit de l'avoir méprisée durant le regne de François II, & de n'avoir songé qu'à élever les Guises, lui fit essuyer toutes sortes de mortifications. Avant que de quitter la France Marie se fit instruire des affaires d'Ecosse, par Messieurs de Martigues, d'Oisel, de la Brosse, & de quelques autres Ministres qui avoient été employés dans ce Royaume.

(a) Voyez Lesley, Buchanan, l'Histoire de Marie Stuart. Par M. L. de M. l. 2.

Ils l'exhorterent tous à retourner dans ses Etats, à régler sa conduite sur les conjonctures, à étudier le caractère de ses Sujets, à ménager le Prieur de S. André, son frere naturel, & le Comte d'Argyle, (a) à écouter les avis du Comte de Lidington, & du Lord de la Gran-ge, enfin à tâcher de s'attirer le cœur & la confiance des Protestans.

Le Prieur de S. André étant instruit que la Reine se préparoit à retourner en Ecoffe, & étoit disposée à se conduire par l'avis des Nobles, se rendit auprès d'elle, pour la confirmer dans sa résolution, & pour l'affurer de son zele. (b) Il ne s'arrêta pas long-tems en France, & il repartit pour l'Ecoffe afin d'y préparer l'esprit des Peuples pour l'arrivée de leur Reine. Marie se rendit à Joinville, sur la frontiere de la Lorraine, & elle y trouva le Duc de Guise qui s'y étoit retiré. De-là elle fut voir à Nancy le Duc de Lorraine. J'y arrivai quelque tems après elle, avec le Prince

(a) Ce Comte avoit épousé Jeanne Stuart, fille naturelle de Jacque V.

(b) Il fit ce voyage par des motifs plus intéressés. Voyez la Vie de Marie Stuart, l. 2.

Calimir:

Casimir second fils de l'Electeur Palatin ; mais elle n'y étoit déjà plus , & je fus obligé de l'aller trouver à Joinville. Le Prince Casimir me chargea de lui rendre une Lettre, dans laquelle il s'efforçoit de la consoler, & lui promettoit un secours de dix mille hommes , au cas qu'elle en eût besoin. Cette Princesse me parut fort satisfaite de ces offres. Elle me témoigna avec bonté qu'elle étoit fort contente de mon attachement , qu'elle connoissoit mon zele , & qu'elle seroit charmée de pouvoir m'attirer en Ecoſſe quand je ne serois plus employé en Allemagne.

Le Prince Casimir demanda au Duc de Lorraine sa fille aînée en mariage. Mais la Duchesse songeoit à un autre établissement. Cette Princesse étoit fille de Christiern II, Roi de Dannemark, qui avoit perdu la Couronne pour avoir voulu la rendre héréditaire. Ses Sujets le tinrent jusqu'à sa mort dans une étroite prison , & élurent à sa place le Prince Frederic. Ce fut le mari que la Duchesse de Lorraine destinoit à sa fille. Elle comptoit qu'en cedant à celle-ci tous les droits qu'elle prétendoit

avoir sur le Dannemark, elle feroit naître à Frederic l'envie de l'épouser; d'autant que par cette alliance il acquerreroit des droits incontestables sur cette Couronne, qu'on pouvoit lui disputer. C'est ce qui fit qu'elle refusa à Casimir sa fille aînée, & qu'elle ne lui offrit que la cadette. Casimir n'en voulut point, & sollicita fortement son Pere de m'envoyer auprès d'Elisabeth, pour lui faire des propositions de mariage au nom de son fils; mais je me gardai bien d'accepter une pareille commission, sçachant que je n'en sortirois pas avec honneur, & que d'ailleurs Elisabeth étoit dans la résolution de ne se jamais marier. En effet, cette Princesse ne croyoit pas qu'elle pût jamais avoir d'enfans, & c'est ce que j'avois appris moi-même d'un Gentilhomme ordinaire de sa Chambre. Tout cela me faisoit juger qu'elle ne se soumettroit pas aisément à un mari. Cependant le Prince Casimir me fçut fort mauvais gré de mon refus.

Vers le même tems le Cardinal de Lorraine passant par Inspruk pour se rendre à Trente, alla voir le vieil Em-

pereur Ferdinand. Il lui proposa deux mariages, celui de sa petite fille avec Charles IX, & celui de la Reine d'Ecosse avec l'Archiduc Charle, son second fils. Cette Princesse étoit alors retournée dans ses Etats, & il est à croire qu'on l'avoit pressentie auparavant sur ce mariage. Ses Sujets l'avoient reçue avec de grandes démonstrations de joye. Elle témoigna d'abord beaucoup de confiance aux Nobles, elle écouta leurs avis avec docilité, & elle fut affable envers tout le monde. Elle se reposa des soins du Gouvernement sur Jacque Stuart, qu'elle fit Comte de Murray, & sur Lidington, qu'elle fit Secrétaire d'Etat, jugeant que personne n'étoit plus capable que ces deux Seigneurs, d'établir une parfaite correspondance entre l'Angleterre & l'Ecosse. En effet, le Comte de Murray étoit fort lié avec Robert Dudley, depuis Comte de Leicester, & Lidington étoit uni étroitement avec le Secrétaire Cecil; desorte que ces quatre Ministres pouvoient par leur intelligence, former une étroite amitié entre leurs Souverains.

Aussi ces deux Princesses furent quelque tems si unies, qu'elles vivoient ensemble comme deux sœurs. Elisabeth pouvoit passer pour l'aînée, & Marie Stuart pour la cadette, qualité qui ne lui faisoit point de tort; d'autant qu'Elisabeth lui avoit promis de la déclarer son héritière, supposé que leur bonne intelligence durât. Elles s'écrivoient régulièrement toutes les semaines, & elles montrèrent toutes deux un égal empressement de se voir. La douceur de ce commerce toucha d'autant plus sensiblement la Reine d'Ecosse, qu'elle avoit essuyé plus de mortifications de la part de sa belle-mere; & l'envie qu'elle eut de s'en venger, ne contribua pas peu à resserrer les liens qui l'unirent avec Elisabeth.

On ne peut douter que cette amitié ne fût sincère de la part de la Reine d'Ecosse. Quoi qu'elle ait peu duré, j'ai été à portée dans la suite de connoître ses véritables sentimens, & je ne puis douter de la droiture de son cœur. Telle étoit la situation des affaires d'Ecosse, lorsque je reçus une Lettre du Secrétaire Lidington. Il me chargeoit, con-

formément aux ordres qu'il en avoit reçus de la Reine , de m'insinuer le plus avant que je pourrois dans la confiance de l'Archiduc d'Autriche, second fils de l'Empereur Ferdinand. Maximilien son frere gouvernoit alors l'Empire, sous les ordres de son pere , que son grand âge empêchoit de gouverner par lui-même , & il ne lui manquoit que le titre d'Empereur. J'eus ordre de m'informer de la Religion de l'Archiduc , de son âge, de ses biens , de sa personne , & de son caractere. On me demanda même son portrait. Comme j'étois à la Cour de l'Electeur Palatin , & que ce Prince étoit lié étroitement avec Maximilien , on me crut plus propre qu'un autre à faire toutes ces informations.

L'Electeur qui avoit conçu quelque ombrage de l'entretien que le Cardinal de Lorraine avoit eu avec l'Empereur Ferdinand , résolut à la Diette d'Ausbourg, de sonder Maximilien au sujet de cette négociation. Maximilien pour réunir tous les suffrages , qui étoient fort partagés dans cette Diette , se comporta si finement, qu'il trompa également les

Protestans & les Catholiques. Tandis qu'il alloit publiquement à la Messe, il assistoit secrettement au Prêché, & l'Electeur Palatin ne doutoit nullement qu'il ne se déclarât en faveur de son Parti, aussi-tôt après son élection. Cette politique lui réussit, & lui acquit les suffrages des Electeurs des deux Religions. Il apprit à l'Electeur Palatin que le Cardinal de Lorraine avoit proposé deux mariages à l'Empereur Ferdinand, celui de Charle IX avec la fille aînée de Maximilien, & celui de la Reine d'Ecosse avec l'Archiduc d'Autriche. Son frere l'Electeur l'ayant pressenti sur ces deux mariages, Maximilien répondit qu'il ne pouvoit que les agréer; qu'un Roi de France étoit un parti fort avantageux pour sa fille, & que son frere devoit être flatté d'épouser une Reine d'Ecosse, d'autant que, suivant ce que le Cardinal de Lorraine lui avoit dit, cette Princesse avoit des prétentions sur l'Angleterre. L'Electeur en conséquence de cette ouverture conseilla à Maximilien de m'employer dans cette négociation, l'assurant que je pourrois le servir utilement. Maximilien

lien témoigna avoir envie de me voir, & comme j'étois alors dans le pays de Hesse, il pria l'Electeur de m'envoyer à sa Cour, au retour de mon voyage. En effet, je reçus ordre de me rendre auprès de Maximilien, & l'Electeur fit partir avec moi un de ses Conseillers, nommé Zuliger. Outre l'instruction particuliere que j'avois, nous fûmes chargés conjointement d'une même commission. Quand nous en eûmes exposé le sujet dans notre premiere Audience, Zuliger dit au Prince que j'avois une affaire secrette à lui communiquer, & là-dessus s'étant retiré il me laissa seul avec Maximilien. Je lui présentai une Lettre écrite en Allemand, de la propre main de l'Electeur. Ce Prince, l'ayant luë me dit que l'Electeur lui écrivoit à mon sujet, & il me montra un endroit de la Lettre où ce Prince lui marquoit que je l'instruirois avec franchise & sans aucun déguisement, de toutes les choses qu'il voudroit sçavoir par mon canal. Il m'ajouta que l'Electeur parloit de moi en des termes si avantageux que ma reconnaissance devoit être sans bornes. Il

me demanda combien de tems j'avois été à la Cour de l'Electeur. Je répondis qu'il y avoit trois ans que j'avois l'honneur d'être à son service. Comme il m'interrogeoit en Allemand, il me demanda pourquoi je ne lui répondois pas dans cette Langue. Je lui dis que la langue Françoisé m'étoit plus familiere, & que je n'ignorois pas que ce Prince l'entendoit parfaitement, comme beaucoup d'autres. Ce n'étoit point flatter Maximilien aux dépens de la verité. En effet, il parloit avec la même facilité l'Italien, le Latin, l'Espagnol, l'Allemand & le François. Il me demanda dans cette dernière Langue ce qui m'avoit amené à la Cour de l'Electeur Palatin. Je lui dis que le Connétable de Montmorency avoit d'abord pris soin de ma jeunesse; que les divisions qui étoient survenues entre la France & l'Ecosse m'avoient obligé de quitter la France, où les Ecossois étoient devenus généralement suspects; qu'ayant pris la résolution de voyager, dans toutes les Cours de l'Europe, j'avois commencé par celle de l'Electeur Palatin, à qui le Connétable mon

Maître avoit bien voulu me recommander. L'Empereur me demanda combien de tems j'étois demeuré au service du Duc de Montmorency, & comme je lui eus répondu, que j'y avois été neuf ans : „ Vous êtes fort heureux, me dit-
„ il, d'avoir passé tant d'années avec
„ deux hommes, que je regarde com-
„ me les plus sages & les plus habiles
„ de l'Europe. Il s'ouvrit ensuite plus particulièrement, & il me dit le sujet qui lui avoit fait desirer de me voir. Il s'informa dans un grand détail des derniers troubles qui avoient agité l'Ecosse, & de la maniere dont ils avoient été terminés : il me demanda le nom des Seigneurs des deux Partis, quelle part l'Angleterre avoit prise à ces demêlés, comment elle avoit assisté les Seigneurs Confédérés ; s'il y avoit eu quelque alliance entre la France & l'Ecosse, si cette alliance subsistoit encore, si la Reine d'Ecosse avoit des droits sur l'Angleterre, si la Noblesse d'Ecosse étoit dans la disposition de les faire valoir, si les Ecoissois croyoient qu'il fut de leur intérêt que ces deux Couronnes fussent réunies sur une même tête ; que selon-

toutes les apparences le Prince ou la Princesse qui les possederoient aimeroient mieux résider en Angleterre qu'en Ecosse, ce qui tourneroit au préjudice de ce dernier Royaume. Quand j'eus satisfait à ces demandes, l'Empereur me remercia de la complaisance que j'avois eue de me rendre à sa Cour, & il me dit obligeamment que l'Electeur en me députant auprès de sa personne, avoit ajouté une nouvelle obligation à toutes celles qu'il lui avoit déjà.

» Si mon frere, ajouta t-il, a le bon-
 » heur d'épouser la Reine d'Ecosse,
 » personne n'aura plus de crédit dans
 » le Royaume que vous. Je demeurai
 à sa priere près d'un mois à sa Cour,
 j'y fus traité honorablement, & j'eus
 l'honneur de lui parler plus d'une
 fois en particulier. Ce fut de sa bouche
 que j'appris la premiere nouvelle
 de la mort du Duc de Guise, qui fut
 assassiné devant Orleans par Poltrot. Il
 ne me parut pas fort affligé de la perte
 de ce grand homme, ce qui me surprit
 un peu. Mais après quelques conférences
 je commençai à soupçonner,
 qu'il n'avoit pas fort à cœur le mariage

projeté entre son frere & la Reine d'Ecosse. Pour éclaircir mon doute j'engageai Zuliger, mon associé, à sonder adroitement là-dessus un des Secrétaires de l'Empereur. Dans une débauche de vin ce Secrétaire dit à Zuliger que l'Empereur ne souhaitoit nullement que son frere montât sur le Trône d'Ecosse. En effet, le Roi d'Espagne n'ayant qu'un héritier, d'une complexion fort délicate, Charle V avoit résolu, en cas que Philippe ne laissât point de postérité, de partager sa succession entre les trois fils de Ferdinand. Mais Maximilien l'aîné de tous avoit d'autres vûes. Comme il avoit épousé la sœur de Philippe dont il avoit plusieurs enfans, il ne prétendoit point partager avec ses freres les Royaumes d'Espagne. Ainsi il étoit résolu de s'opposer au mariage de l'Archiduc, dans la crainte que si ce dernier faisoit un grand établissement, il ne fût en état de lui disputer un jour cette succession.

Quand j'eus découvert ce secret, je songeai à hâter mon départ. L'Empereur voulut me retenir à son service, & il me fit des offres considérables,

Voyant que ses promesses ne me tenoient point , & que j'étois toujours dans la résolution de partir , il se contenta d'exiger de moi que je restasse encore six mois à sa Cour. Mais je m'en excusai , & je m'apperçus que ma résistance ne lui plaisoit pas.

L'Empereur partit quelque tems après pour Lintz. Il me fit dire par un de ses Secrétaires qu'il étoit mortifié d'être parti sans me voir , mais qu'il avoit eu des raisons pressantes de ne point différer ce voyage , & qu'il espéroit que je ne le prendrois point en mauvaise part. En même tems le Secrétaire me remit une Lettre pour la Reine d'Ecosse , que l'Empereur lui écrivoit en ma faveur , croyant que j'avois dessein de retourner dans ce Royaume. Je répondis au Secrétaire qu'avant que de partir pour l'Ecosse , je voulois voyager en Italie, & voir Rome, Venise, & Florence ; qu'ainsi je ne pourrois rendre cette Lettre de long-tems. Mais comme elle ne renfermoit rien qui ne me regardât personnellement ; il me dit que je pouvois toujours m'en charger , & qu'il importoit peu qu'elle

arrivât un peu plutôt, ou un peu plus tard. Je laissai partir Zuliger pour la Cour de l'Electeur, & je pris la route de l'Italie. Ensuite je revins en Allemagne, en passant par la Suisse, & je me rendis à Heidelberg, où l'Electeur résidoit alors.

J'ai dit que le Duc de Guise avoit été assassiné devant Orleans. Sa mort arriva peu de tems après la fameuse bataille de Dreux, dans laquelle les Chefs des deux Partis furent faits prisonniers, le Connétable par les Protestans, & le Prince de Condé par les Catholiques. La mort du Duc de Guise n'empêcha pas la Reine Mere de faire la paix avec les Protestans. Cette paix se conclut, malgré les oppositions de Madame de Guise, qui ne vouloit pas qu'elle suivit immédiatement la mort de son mari, de peur qu'il ne parût, que la fin de la vie du Duc de Guise avoit amené la fin de la guerre. Le Prince de Condé fut échangé avec le Connétable, & la prise des deux Généraux fut un acheminement à la paix.

La Régente songea alors tout de bon à marier Charles IX, avec la fille de Ma-

ximilien. Elle s'adressa à l'Electeur Palatin , à qui elle députa un de ses Secrétaires nommé Villot , pour le prier de mettre cette affaire sur le tapis. Cette Princesse qui ne vouloit point faire inutilement les premières démarches, crut devoir pressentir auparavant l'Empereur sur ce mariage. Elle pria donc l'Electeur d'en porter les premières paroles à Maximilien, comme de son propre mouvement, & d'envoyer en France le portrait de sa fille, s'il pouvoit l'avoir. L'Electeur s'employa pour cette affaire avec beaucoup de chaleur. Il me députa en France pour en rendre compte à la Régente, & pour lui porter le portrait de la Princesse.

Le Connétable voulut me présenter lui-même au Roi & à la Régente, quoi qu'il fût fort mal à la Cour, pour y avoir amené l'Amiral, que l'on accusoit publiquement d'avoir trempé dans l'assassinat du Duc de Guise. L'Amiral sçachant qu'on lui imputoit une action si lâche, avoit offert de s'en purger devant le Conseil, & de se soumettre à la Sentence qu'on prononceroit contre lui, si on le trouvoit coupable. Mais la

Reine Mere ne cherchoit qu'à fomenter les divisions des Grands, voulant s'élever sur leur ruine. C'est ce qui parut évidemment dans la suite. Le Duc de Guise, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, le Connétable & le Maréchal de S. André, & les plus grands Capitaines furent les victimes de cette détestable politique, & perdirent la vie dans tous ces troubles; & si la guerre épargna pendant quelque tems l'Amiral, une fausse paix le fit bien-tôt succomber. En effet, dans le tems qu'on célébroit le mariage du jeune Roi de Navarre, il fut inhumainement massacré (a) avec l'élite de la Noblesse Francoise.

Le Connétable & l'Amiral étoient donc regardés d'un fort mauvais œil à la Cour. Mais malgré les efforts de leurs ennemis, l'innocence de l'Amiral fut reconnue, & le Connétable appuyé du crédit de ses partisans se maintint toujours dans ses emplois. Pour faire sa Cour au jeune Roi, & pour détruire les impressions que la Régente son en-

(a) Dans la fameuse journée de Saint Barthelmi,

nemie avoit données malignement de sa conduite , il voulut me présenter lui-même à ce Prince , prévoyant que mon message ne lui déplairoit pas. Quand je fus en présence du Roi , le Duc de Montmorency prit séance aux côtés du Prince & de la Régente , & pour soutenir les prérogatives de sa Charge il se couvrit , ce qui déplut si fort à la Reine Mere , qu'elle détourna les yeux pendant que je délivrois au Roi mes Lettres de créance , & que j'exposois le sujet de ma commission. Le Roi qui ne douta point du succès de son mariage , parut fort content des démarches de l'Electeur. Il eut tant d'impatience de voir le portrait de la Princeesse , qu'il coupa lui-même le fil de l'enveloppe. Mais comme je ne fus pas satisfait de la réception que m'avoit fait la Régente , je me retirai presque aussi-tôt , & je me cachai si bien tout le reste du jour , qu'on ne me trouva que fort tard. Le Connétable & l'Amiral me demandèrent pourquoi je m'étois retiré si vite. Je les fis souvenir de la réception que m'avoit fait la Régente , & je leur témoignai que l'honneur de mon Maître

en

DE MELVIL, LIV. II. III
en étoit blessé. Ils ne désapprouverent pas ma délicatesse , mais ils me dirent que la mauvaise humeur de la Régente tomboit sur eux & non pas sur moi. En effet , elle étoit piquée de ce que le Connétable m'avoit présenté au Roi , ayant témoigné quelque tems auparavant , qu'elle vouloit que les Ministres Etrangers s'adressassent immédiatement à elle & à son fils. Ils me conseillèrent de me trouver le lendemain à son dîner , m'assurant qu'elle ne manqueroit pas de me faire approcher , & de me demander pourquoi je m'étois retiré la veille avec tant de précipitation. Ils m'instruisirent en même tems de la manière dont je devois lui répondre. En effet , dès que la Reine m'aperçut elle m'appella , & me dit qu'elle vouloit s'entretenir avec moi après son dîner , en présence de son fils , pour entendre le reste de ma commission. Quand le Roi fut arrivé , tout le monde se retira , & la Reine commença par me demander d'où vient que je l'avois quittée si brusquement. Je répondis , conformément aux instructions que m'avoit données le Connétable , que j'avois ima-

giné que l'affaire qui m'amenoit ne devoit pas se traiter en présence de tant de témoins, & que je m'étois retiré pour attendre un moment plus favorable. La Reine voulut bien se contenter de cette réponse, & me dit seulement qu'elle vouloit qu'une autre fois je ne m'adressasse qu'au Roi & à elle. Je répliquai que je ne m'étois adressé au Connétable que pour le prier de m'introduire auprès de leurs Majestés, d'autant que je le connoissois fort anciennement. Elle me dit que je n'avois pas mal fait d'en user ainsi. Cependant je sçavois qu'elle le haïssoit mortellement. J'exposai alors tout au long le sujet de ma commission. Je la complimentai d'abord sur la paix qu'elle venoit d'accorder aux Protestans, & je lui fis des excuses au nom des Princes Luthériens de l'Empire, de ce qu'ils avoient assisté le Prince de Condé pendant la guerre civile. Je la priai de leur part d'observer fidèlement tous les Articles du Traité, & de publier une amnistie générale, comme la chose s'étoit de tout tems pratiquée en pareille rencontre. Ensuite je détaillai à la Reine tout

ce qui s'étoit passé entre l'Electeur, & Maximilien, au sujet du mariage projeté entre Charle IX, & la fille de l'Empereur. Tandis que je parlois, la Reine avertit son fils de faire attention à mes discours, & elle lui exagéra les obligations qu'il avoit à l'Electeur, qui s'employoit avec tant de zèle pour lui. Elle me dit en particulier qu'elle ne croyoit pas que je restasse long-tems en Allemagne, & qu'elle ne doutoit pas qu'ayant été élevé en France je ne préférasse un établissement dans sa Cour. Quoi qu'il y ait ici, me dit-elle, assez de gens qui sçachent l'Allemand, il n'en est point qui ait des liaisons si étroites avec les Princes de l'Empire, & qui par ses relations & son crédit, puisse nous servir aussi utilement que vous. Ainsi si le poste de Gentilhomme ordinaire vous convient, je vous l'offre, & j'y joindrai une pension honnête. Vous pourrez prétendre dans la suite à de plus grands emplois, & votre qualité d'étranger ne nuira point à votre fortune. Car nous avons besoin de vous, nonseulement pour les affaires d'Allemagne, mais aussi pour celles d'Angleterre, & des Pays-Bas. Je remerciai

la Reine de ses offres, & je lui demandai le tems d'y penser.

Sur ces entrefaites Charry Capitaine des Gardes de la Reine, dont la Compagnie étoit composée de six cens Gascons, entreprit d'assassiner l'Amiral, à la sollicitation des parens & des amis du Duc de Guise. Le Connétable ayant été averti de cette conjuration, par la vieille Duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, & belle-mere du Duc de Guise, en fit part à l'Amiral, & se retira dans une maison qu'il avoit à quatre lieues de Paris. Le lendemain le Capitaine Charry fut assassiné publiquement par Chartelier intime ami de l'Amiral, & personne ne douta que ce Seigneur, & le Connétable, n'eussent trempé dans cet assassinat, qui remplit la Cour d'épouvante. Mais on fut obligé d'écouter les justifications de l'Amiral, & pour empêcher de plus grands désordres, on employa bien des prieres pour faire revenir le Connétable à la Cour.

Dans le tems que je me préparois à prendre congé du Roi, je reçus des lettres du Comte de Murrai & de Lidington, qui m'ordonnoient au nom

DE MELVIL, LIV. II. 115
de leur Reine de revenir en Ecosse, où
l'on m'appelloit pour une affaire im-
portante. Je jugeai aussitôt que c'étoit
pour le mariage de la Reine. Je n'hé-
sitai pas un seul moment d'obéir, & je
résolus de partir pour l'Ecosse, aus-
sitôt que j'aurois rendu compte à l'E-
lecteur du succès de ma négociation.
Ce dessein étoit fort contraire aux vûes
du Connétable, de l'Amiral, & de l'E-
lecteur Palatin.

Cependant le Prince Casimir n'avoit
point perdu de vûe le mariage d'Elisa-
beth. J'ai dit que ce Prince m'avoit sçu
fort mauvais gré de ce que je n'avois pas
voulu me charger d'en faire la proposi-
tion à Elizabeth. Mais le Vidame de
Chartres, qui étoit nouvellement arrivé
d'Angleterre, se chargea de cette dé-
marche. Il en usa même assez familié-
rement avec Elizabeth. Il lui envoya
un de ses Gentils-hommes, qui mit l'af-
faire sur le tapis, & qui dit à la Reine
qu'il étoit autorisé par l'Electeur même.
Elizabeth lui déclara en des termes fort
généraux qu'elle ne seroit pas fâché de
voir Casimir, qu'il pourroit se rendre
en Angleterre, & garder l'*incognito* s'il

vouloit ; mais qu'elle ne se détermineroit jamais à épouser un homme qu'elle n'auroit point vû. Malgré cette ouverture , je conseillai toujours à l'Electeur de ne point laisser partir son fils , l'assurant qu'il ne rapporteroit de ce voyage que peu de profit, & beaucoup de honte. Le jeune Prince mécontent des refus de son pere , quitta la Cour , & parût fort irrité contre moi. Mais l'Electeur le menaça de sa disgrâce , s'il ne me rendoit son amitié. Ce Prince consentit à se réconcilier avec moi , pourvû que je m'engageasse à présenter son portrait à Elizabeth , en passant par l'Angleterre. Je le lui promis : mais j'exigeai qu'on me donnât en même-tems le portrait de sa mere , de ses freres , de ses sœurs & de son pere , avec une lettre de l'Electeur pour Elizabeth. Je crus devoir user de cette précaution pour me ménager un accès plus facile auprès d'Elizabeth , & afin d'avoir une occasion naturelle de lui faire voir le portrait du jeune Prince ; étant bien persuadé qu'elle ne manqueroit pas de me le demander. L'Electeur me chargea encore de quelques ordres particuliers pour Elizabeth. C'étoit au

sujet d'une ligue que cette Reine avoit projeté avec les Princes Protestans d'Allemagne, & dont Henri Knolls son Ambassadeur avoit fait la premiere ouverture à Francfort, l'an 1562. Les Princes de l'Empire n'y avoient répondu alors qu'en des termes fort généraux & fort équivoques. J'eus ordre de m'expliquer plus ouvertement avec Elizabeth, & de lui rappeler tout ce qui s'étoit passé dans l'Élection de Maximilien; de quelle maniere les Electeurs Protestans y avoient contribué; comment Maximilien s'étoit engagé à se déclarer en leur faveur, aussi-tôt après la mort de Charle-Quint, à entretenir toujours en attendant une étroite union avec eux, & à ne point faire d'alliance avec aucun Prince sans les consulter. Je fus chargé de représenter à Elizabeth, que si l'on ne ménageoit ce Prince, il pourroit peut-être saisir ce prétexte pour manquer à sa parole; que les Princes de l'Empire devoient d'autant plus observer leurs démarches, qu'ils avoient de fortes raisons de se défier de sa droiture, & qu'ils commençoient à soupçonner sa sincérité; qu'ils devoient

éviter de contracter les premiers torts ; mais que si Maximilien ne satisfaisoit pas à ses promesses, après la mort de Charle-Quint, ils accepteroient volontiers l'alliance qu'elle leur proposoit : qu'ils n'avoient pas osé en dire autant à son Ambassadeur, & qu'ils la prioient de tenir la chose fort secrette.

Je rendis compte de toutes ces choses à Elizabeth, qui parût satisfaite de ces excuses ; mais elle ne pût s'empêcher d'accuser la lenteur & l'irrésolution des Princes d'Allemagne. Pour moi je fis l'éloge de leur bonne foi, de leur fermeté, de leur zele, & surtout de la vigueur avec laquelle ils exécutoient ce qu'ils avoient une fois projeté. Mais je m'étendis plus particulièrement sur les louanges de l'Electeur Palatin, sur son affabilité envers les Princes étrangers, sur sa vigilance à maintenir l'ordre & la discipline dans les Academies & les Ecoles publiques, enfin sur le crédit qu'il avoit dans toutes les Cours Protestantes, qui le regardoient comme leur oracle, & qui ne s'expliquoient que par sa bouche. Elle me répondit que j'étois intéressé à en dire du bien par celui qu'il

qu'il disoit de moi dans sa lettre. Je lui dis à ce sujet que j'avois eu beaucoup de peine à me détacher de son service, & que si mon devoir ne m'eût appelé en Ecosse, il n'y auroit point eu de considération capable de me déterminer à le quitter. J'ajoutai que pour mieux conserver le souvenir de ses bienfaits, je lui avois demandé son portrait, & celui de ses enfans. Elizabeth me demanda si celui de Casimir y étoit, & elle témoigna un grand empressement de le voir. Je lui dis que le Prince me l'avoit donné, mais que je l'avois laissé à Londres avec une partie de mon bagage, pour arriver plus promptement en Ecosse. Elle m'ordonna de le lui faire voir avant mon départ. Je fis venir ces portraits à Hamptoncourt, où la Reine étoit alors. Elizabeth me pria de les lui laisser jusqu'au lendemain; elle me dit qu'elle vouloit les faire voir à Robert Dudley, afin de sçavoir ce qu'il penseroit de celui de Casimir. Le jour suivant m'ayant donné audience dans son jardin, elle m'apporter les tableaux, & me les rendit. Je la priai de les garder, ou du moins de retenir le portrait de Casi-

mir & de ses freres ; mais elle ne voulut point les accepter. Je conclus de ses refus qu'elle ne faisoit point grand cas du Prince Casimir , & dans une lettre que j'écrivis en chiffre à l'Electeur , je lui conseillai de ne point songer à ce mariage. Casimir ne m'en sçut pas mauvais gré , & il épousa quelque tems après la fille aînée de l'Electeur de Saxe.

Quoique le sujet de ma négociation en Angleterre n'ait rien en apparence de commun avec les affaires d'Ecosse , cependant il me ramene naturellement à parler de Marie Stuart. En effet Elizabeth m'entretint beaucoup sur son chapitre. Elle me dit que l'aimant comme sa propre sœur , & s'intéressant véritablement à elle , elle vouloit s'entremettre pour lui faire faire un bon mariage ; qu'elle avoit dessein de lui proposer deux partis , dont elle lui laisseroit le choix , & qui contribueroient également à entretenir leur bonne intelligence ; elle ajouta qu'elle ne me faisoit cette ouverture , que parce qu'elle étoit bien persuadée que la Reine d'Ecosse ne se marieroit pas sans la consul-

ter, & que j'étois disposé moi-même à lui inspirer là-dessus des sentimens convenables. Elizabeth me promit de m'écrire à ce sujet de sa propre main, lorsque je serois arrivé en Ecosse; mais au lieu de me tenir parole, elle s'adressa à Randolph son Ambassadeur, & elle le chargea de proposer à Marie Stuart Dudley pour époux. Je soupçonnai que ce fut Dudley lui-même qui détourna Elizabeth de se servir de moi pour cette négociation, & qui l'engagea à y employer Randolph.

Cependant Marie Stuart pour remplir ses engagements, & pour continuer d'entretenir une parfaite correspondance avec Elizabeth, résolut de lui faire part du mariage, projeté entre elle & l'Archiduc, lui déclarant qu'elle ne vouloit rien faire sans la consulter. Elizabeth lui fit expliquer ses intentions par Randolph, qui lui présenta le mémoire suivant. Je n'en ai retranché que la Préface qui est étrangère au sujet, & que je n'ai pas jugé à propos d'insérer ici.

„ La Reine ayant examiné mûrement le mariage qu'on vous propose,

N ij

s'est crüe obligée à vous faire par mon
 canal les remontrances suivantes, que
 l'amitié lui a dictées; car elle vous
 aime comme sa propre sœur, & vos
 intérêts lui sont aussi chers que les
 siens propres. En vous mariant, vous
 devez considérer trois choses. 1°. Pour rendre votre union durable, il
 faut que vous preniez un époux, dont
 l'humeur vous convienne, & à qui
 vous conveniez vous-même. 2°. Comme vous êtes Reine d'un grand Pay;
 il faut que votre choix tombe sur un
 Prince, dont l'alliance soit avantageu-
 se à votre peuple. 3°. Il faut avoir
 égard à maintenir & même à resser-
 rer l'étroite union qui regne aujour-
 d'hui non seulement entre les deux
 Royaumes, mais entre Elizabeth &
 vous; ainsi vous devez prendre garde
 de faire un choix qui puisse porter
 atteinte à cette union. Quant aux
 deux premiers articles, personne ne
 doute, qu'ayant déjà fait un ma-
 riage, votre Majesté n'ait autant d'é-
 gard dans celui-ci à sa propre satis-
 faction, qu'à celle de ses Sujets. Mais
 pour ce qui concerne le troisiéme ar-

» ticle , & les intérêts des deux Cou-
 » ronnées, c'est un point qui demande
 » une mure délibération :

» Prendre un mari est une chose hon-
 » nête & convenable , que ma Maîtresse
 » ne peut désapprouver : quoiqu'elle n'ait
 » point envie de vous imiter , & qu'elle
 » soit dans la résolution de garder le
 » célibat , jusqu'à ce qu'il plaise au
 » Ciel de changer son cœur. Mais elle
 » n'approuve pas que vos amis cher-
 » chent à vous marier au frere de l'Em-
 » pereur. Une telle alliance troublera
 » l'union de l'Angleterre & de l'Ecosse ,
 » & rendra inutiles toutes les mesures
 » qu'on pourroit prendre , pour vous
 » assurer la succession de l'Angleterre ,
 » supposé qu'Elizabeth meure sans lais-
 » ser de postérité. Il est à craindre ,
 » ajoutoit Randolph , qu'à la faveur des
 » troubles que causera infailliblement
 » une telle alliance , quelques Seigneurs
 » Anglois n'entreprennent d'usurper
 » cette Couronne , en faisant valoir les
 » droits qu'ils prétendent avoir. Vous
 » préviendrez ces désordres , en re-
 » glant vos démarches sur les avis d'E-
 » lizabeth : car non seulement elle dé-

» fendra vos droits , mais elle employe-
» ra son autorité , pour étouffer les com-
» plots qu'on pourroit former contre
» vous. Si votre Majesté veut donc faire
» un mariage qui soit agréé de ma Sou-
» veraine , elle doit éviter d'en faire un
» qui puisse donner de l'ombrage & de
» la jalousie à ses voisins , comme celui
» qu'elle a fait avec le Dauphin de Fran-
» ce. Il est bien plus expédient que
» vous preniez pour époux un Seigneur
» Anglois , pourvu qu'il s'en trouve
» d'assez heureux pour vous plaire.
» Alors Elizabeth ne tardera plus à vous
» déclarer son héritière , supposé qu'elle
» vienne à mourir sans laisser de pos-
» térité : autrement elle ne peut répon-
» dre de rien , ni contenter votre Ma-
» jesté. Tel étoit le contenu du mé-
moire de Randolph. Mais outre cette
instruction générale , il étoit chargé d'a-
gir en particulier auprès du Comte de
Murray & du Secrétaire Lidington ,
pour les engager à proposer à leur
Reine, Robert Dudley; je fus sollicité
moi-même de seconder ce mariage.
Tout cela fit assez connoître qu'Eliza-
beth n'approuvoit point que la Reine

d'Ecosse épousât l'Archiduc : la suite le montra encore mieux. Elizabeth ayant envoyé le Comte de Suffex en Allemagne, pour complimenter l'Empereur sur son couronnement, le chargea de négocier pour elle-même le mariage de l'Archiduc Charle ; mais la chose ne put se traiter si secrètement, que la Reine d'Ecosse n'en fut avertie par les espions qu'elle avoit à la Cour d'Angleterre. Depuis ce jour, la jalousie & la défiance se mirent entre ces deux Reines, & leur inimitié ne tarda pas à éclater. Elizabeth écrivit à Marie Stuart une lettre, dans laquelle elle lui donnoit plusieurs avis au sujet du mariage de l'Archiduc, feignant d'agir toujours par un principe d'amitié. On prétend que ce fut à la sollicitation de quelques Seigneurs de la Maison d'Hamilton qu'elle écrivit cette lettre. En effet elle étoit peu favorable au Comte de Lenox, & l'on avertissoit Marie Stuart de prendre garde en se livrant trop à ce Seigneur de défobliger les Hamiltons, ce qui pourroit occasionner de nouveaux désordres. Lenox après un exil de vingt ans étoit revenu tout récem-

circonstances, mais qu'elle reçut fort mal, vû ce qui s'étoit passé. David Rizzo, qu'elle avoit pris pour Secrétaire, & qui lui dictoit toutes ses lettres françoises qu'elle transcrivoit de sa propre main, ne contribua pas peu à augmenter cette mes-intelligence. Comme il écrivoit fort mal en françois, il ne sçût pas assez ménager les termes dans la réponse qu'il dicta à Marie Stuart; il lui fit écrire une lettre si offensante, qu'Elizabeth ne douta plus que Marie ne voulût rompre avec elle, & qu'elle ne renonçât entierement à son amitié. Cette démarche rompit toute liaison entre elles, & ces deux Princesses qui s'écrivoient auparavant tous les ordinaires, interrompirent tout-à-coup leur commerce. Mais Marie Stuart qui prévît que cette rupture, en lui ôtant l'occasion de continuer ses correspondances en Angleterre, ne pourroit manquer de lui être préjudiciable, résolut de renoïer avec Elizabeth; la Reine d'Angleterre n'avoit de son côté aucune envie de se brouiller avec l'Ecosse. Elle étoit déjà fort mal avec le Roi d'Espagne, qui l'accusoit d'avoir fomenté les

troubles de la Flandre ; en quoi il ne se trompoit pas. En effet elle y avoit eu beaucoup de part, suivant cette maxime, que ses Ministres lui avoient inspirée, que pour vivre en paix dans ses Etats, il falloit troubler celle de ses voisins.

Lorsque j'arrivai en Ecosse, (a) à mon retour d'Allemagne, je trouvai la Reine à Saint Jonston ; elle me reçut avec beaucoup de bonté, & je lui présentai des lettres de recommandation de l'Empereur, de l'Electeur Palatin, du Duc de Lorraine, & du Duc d'Aumale. Quand je l'eus informée des dispositions de l'Empereur Maximilien par rapport à son mariage avec l'Archiduc, elle cessa d'y penser. D'ailleurs les démarches qu'Elizabeth avoit faites pour le traverser, avoient beaucoup contribué à l'en détourner ; ainsi au lieu de m'envoyer en Allemagne, comme c'étoit son premier projet, elle m'ordonna de me rendre en Angleterre. Je n'étois point encore bien déterminé à m'établir en Ecosse, voyant que la guerre étoit sur le point de s'y allumer, & qu'ainsi je n'avois point de fortune à

(a) Le 5. May 1564.

espérer dans ce Royaume. D'ailleurs les offres qu'on m'avoit faites en France ne laissoient pas de me tenter ; cependant je n'eus pas la force de résister aux sollicitations d'une grande Reine qui me vouloit du bien , & qui me pressa fortement de l'aider à regagner l'affection de ses sujets , que la différence de sa religion lui avoit fait perdre. Je n'ignorois pas d'ailleurs qu'elle avoit besoin de se faire des amis , & que ses intérêts demandoient surtout qu'elle entretînt une correspondance étroite avec Elizabeth. Ces motifs me déterminèrent à m'attacher à son service , malgré le peu de profit que j'en devois retirer , en comparaison de ce qu'on me promettoit ailleurs. Je remarquai dans elle une générosité qui alloit à l'excès , & qui n'étoit nullement proportionnée à ses revenus. En effet , outre une pension fort considérable qu'elle me donna , elle m'offrit plusieurs Terres de son Domaine , situées dans un lieu nommé Achtermugtie ; mais je les refusai , l'assurant qu'elles étoient mieux dans ses mains que dans les miennes. Mais une autre personne profita de mon refus , & sol-

licita pour lui ces mêmes Terres qu'il obtint. J'oubliai tous les établissemens qu'on m'avoit offerts dans les Pays étrangers, & je passai au service de Marie Stuart, quoique je n'eusse alors d'autres revenus que ceux que je tirois de mes appointemens. Je fus donc député en Angleterre, le Secrétaire Lidington me donna mes instructions écrites de sa main, & signées de celle de la Reine : outre ces instructions générales, Marie m'en donna de bouche de particulieres pour Elizabeth, pour l'Ambassadeur d'Espagne, pour Marguerite Douglas, Comtesse de Lenox, & pour quelques amis particuliers. Voici celles que me donna Lidington.



INSTRUCTIONS

POUR *Jacque Melvil* *notre Mi-*
nistre privé, que nous envoyons
à notre sœur bien aimée la Reine
d'Angleterre. Donné à Edim-
bourg, le 28 de Septembre de
-l'année 1564.

PREMIEREMENT, quand vous
aurez délivré vos Lettres de Créan-
ce, & fait les complimens ordinaires,
avec le plus de politesse qu'il vous sera
possible, vous déclarerez à Elizabeth
que depuis mon voyage vers les parties
septentrionales du Royaume, je n'ai
point reçu de ses lettres ni de ses nou-
velles : que dans l'impatience où je suis
d'en avoir & de contribuer autant qu'il
fera en moi à resserrer les nœuds de
notre amitié, j'ai jugé à propos de vous
députer auprès d'elle, pour l'informer
de l'état de ma santé, & pour m'in-
former moi-même à votre retour
de l'état de la sienne, qui ne m'est pas

moins chere ; lui fouhaitant tout le bonheur & toute la prosperité que je me fouhaite à moi-même. Vous ajouterez que j'ai appris par les lettres de Milord Dudley à Lidington , & par celles du Secrétaire Cécil au Comte de Murray mon frere., qu'elle s'est offensée de la lettre que je lui ai écrite au sujet du Comte de Lenox, comme si j'avois pris ses avis en mauvaise part. Vous lui direz que je suis très-mortifié qu'elle l'ait si mal interprétée. Je n'ai pas douté un seul moment que ses avis ne partissent d'un cœur vrai & sincere , & j'ai crû pouvoir y répondre avec la même franchise. Je ne sçauois me rappeler les termes de ma lettre , n'ayant pas coutume de garder une copie de celles que j'écris de ma main : quoique j'eusse peut-être mieux fait d'en tirer une de celle-ci, ce qui me fourniroit les moyens de l'expliquer , & de me justifier. Vous la prierez donc de vous communiquer l'endroit qui l'a blessé , afin que vous puissiez lui en expliquer le véritable sens , & calmer ses soupçons. Il est vrai qu'à la lecture de sa lettre je me suis sentie un peu émue , & ce n'étoit pas

sans raison : car on me donnoit à entendre que les nobles étoient mécontents du retour du Comte de Lenox , à qui j'avois permis de revenir en Ecosse , & l'on prétendoit m'insinuer que son arrivée feroit naître des troubles. Murray & Lidington m'ont dit eux-mêmes qu'on leur avoit imputés les mêmes sentimens , & qu'on les avoit accusés d'avoir voulu s'opposer au retour de Lenox , quoiqu'ils protestent tous deux n'y avoir jamais pensé : aussi les preuves que j'ai de leur fidélité , mes bienfaits & ma confiance en eux m'empêchent de les soupçonner de cette perfidie. Mais je suis fort irritée contre celui , quel qu'il puisse être , qui a si mal parlé de mes sujets , comme s'ils étoient disposés à adresser leurs plaintes à d'autres qu'à moi. Tout cela m'avoit si mal disposé , & m'avoit mis dans une telle colère , que quand les termes de ma lettre seroient encore plus forts , j'aurois toujours espéré que ma bonne sœur ne m'en sçauroit point mauvais gré , vû que je n'avois en aucune façon le dessein de la fâcher. D'ailleurs de l'humeur dont je suis , je ne sçais point déguiser mes

sentimens, & quand je le pourrois, je ne croirois pas devoir en user ainsi avec une sœur à qui j'ai toujours écrit familièrement. Vous tâcherez donc de calmer les soupçons, & s'il y a dans ma lettre quelque expression susceptible de deux sens, vous la prierez de choisir le meilleur; si elle veut en user ainsi, je suis bien sûre que, comme je n'ai point eu le dessein de l'offenser, elle trouvera aussi que ma lettre n'a rien d'offensant.

Je me suis expliqué là-dessus avec vous, & comme vous êtes instruit de mes intentions, il ne vous fera pas difficile de vous y conformer. Vous la prierez de vous marquer les intentions au sujet des ouvertures, que Murray & Lidington ont faites à Milord Dudley & au Secrétaire Cécil, principalement concernant une nouvelle conférence entre les Ministres des deux Couronnes, qui munis de bons pouvoirs, & bien instruits des volontés de leurs souveraines, puissent concourir à terminer tous nos démêlés.

Instruisez-vous avec soin des dispositions du présent Parlement, & consultez ceux qui peuvent vous donner des lumières. Sçachez pourquoi il a été convoqué,

convoqué, quelles affaires s'y traitent, & combien de tems il sera assemblé ; surtout tâchez de découvrir si l'on n'y traitera rien qui me concerne : vous pourrez dire à la Reine comme de votre propre mouvement, que je me flatte bien qu'il ne s'y passera rien de son consentement, qui puisse préjudicier directement ou indirectement à mes droits. Elle sçait que mon conseil & moi l'avons toujours consultée dans nos délibérations, & qu'on s'est réglé sur ses avis : ainsi l'affaire de la succession ayant été proposée dans le dernier Parlement, & devant être apparemment réglée dans celui-ci, je ne doute point qu'elle ne s'intéresse en ma faveur : ne fut-ce que pour apprendre à tout le monde quelles sont ses dispositions à mon égard, & pour imposer silence à nos ennemis, qui affectent de douter de notre bonne intelligence, & qui auroient sujet de dire, que nous sommes amis de parole, & non d'effet.

MARIE, *Reine.*

Quand je fus arrivé à Londres, je pris un logement proche de la Cour, qui

étoit à Westminster. Mon hôte fit avertir la Reine de mon arrivée, qui lui fut annoncée par le Comte de Bedford, Gouverneur de Berwick, & dès le soir même, elle me fit complimenter par M. Hatton, depuis Gouverneur de Wight, qui m'ordonna de sa part de me rendre le lendemain à huit heures dans le jardin du Palais, où elle devoit me donner audience. Le même soir Nicolas Trochmorton, vint me rendre visite. J'étois lié avec lui depuis fort longtems, & notre amitié avoit commencé en France, dans le tems qu'il y fut exilé; sous le Regne de Marie. J'eus encore l'occasion de le voir lorsqu'il fut envoyé à la Cour de Henri II, en qualité d'Ambassadeur d'Elizabeth. J'étois alors au service du Connétable, & j'avois une pension du Roi. Trochmorton m'en procura une depuis à la Cour d'Angleterre, dans le tems que je quittai la France; à cause des démêlés de cette Couronne avec l'Ecosse. Ce Ministre avoit beaucoup de vénération pour notre Reine, & il soutint toujours hautement les droits qu'elle avoit sur la succession d'Elizabeth; il me donna de bons avis, & des éclair-

cissemens fort utiles, sur la maniere dont je devois me gouverner avec la Reine , & avec ses courtisans. C'est à Trochmorton que l'Angleterre & l'Ecosse étoient redevables de l'étroite union qui avoit régné pendant quelque tems entre leurs Souveraines & leurs principaux Ministres; c'est-à-dire, entre Dudley, Cécil, Murray & Lidington : cependant il n'aimoit point les deux premiers, mais comme il connoissoit leur crédit, il les ménageoit, moins par des vûes particulières d'intérêt, que par zele pour le bien public. Ce Ministre me conseilla de prendre des liaisons avec l'Ambassadeur d'Espagne, m'assurant que je pourrois par-là m'applanir bien des difficultés, & mettre Elizabeth à la raison, supposé qu'elle fît trop la difficile.

Le lendemain Hatton & Randolph, le dernier Ambassadeur d'Elisabeth à la Cour d'Ecosse, vinrent me prendre à mon Hôtel, pour me conduire chez la Reine, & me dirent que cette Princesse étoit déjà dans son jardin. Un des gens de Milord Dudley avoit amené un cheval richement enharnaché, qui devoit être à mon usage, pendant tout mon sé-

jour en Angleterre. Je trouvai la Reine qui se promenoit dans une allée ; je lui baisai la main en l'abordant , & lui présentant mes lettres de créance , je lui exposai en françois le sujet de ma commission , m'acquittant avec toute l'exactitude possible des ordres qu'on m'avoit donnés pour le cérémonial. Elle m'interrompit plusieurs fois , & entre autres questions, elle me demanda pourquoi je m'énonçois en françois. Je lui répondis qu'ayant passé la plus grande partie de ma vie en France , cette langue m'étoit devenue beaucoup plus familière que celle de mon pays. Elle me parla ensuite de la lettre de la Reine d'Ecosse , & me dit qu'elle l'avoit trouvée si offensante qu'elle n'avoit point douté que Marie Stuart ne voulût rompre avec elle ; que dans cette pensée elle avoit résolu de ne lui plus écrire qu'une seule fois , mais dans des termes aussi piquants , que ceux de sa lettre. En même tems elle tira un papier qu'elle avoit apporté exprès pour me le faire lire. Voilà la réponse que je voulois lui faire , me dit-elle , mais elle n'est point encore assez désobli-

geante, & j'attens un moment de mauvaise humeur, pour y exhaler tout mon dépit. Je lui dis que j'étois fort surpris, qu'elle eut si mal interprété cette lettre, & que la Reine ma Maîtresse, ne croyoit point lui avoir rien écrit d'offensant. Là-dessus Elisabeth me fit voir la lettre & m'ordonna de la lire. Je lui témoignai que je n'y trouvois rien qu'on ne pût écrire à une bonne amie, à qui on parle librement, & que j'étois étonné que sçachant si bien le françois, elle ne reconnût pas le stile court & naïf de cette langue, qui par sa brièveté fait naître quelquefois des équivoques, que de bons amis doivent toujours prendre en bonne part. Je la priai donc de jeter au feu cette malheureuse lettre, & la réponse qu'elle y avoit préparée; & je lui promis de ne jamais dire à la Reine d'Ecosse, le mauvais effet que sa lettre avoit produit. J'ajoutai plusieurs choses à ce sujet, & je m'apperçus bientôt qu'Elisabeth n'attendoit qu'un prétexte pour se reconcilier avec notre Reine. Elle le trouva dans les raisons plausibles que je lui alleguai, & surtout dans les avan-

ges que lui fit la Reine d'Ecosse. Ainſi comme elle étoit intéreſſée à terminer ce différend, elle me dit pour trancher la difficulté, qu'elle ne vouloit point y regarder de ſi près avec une ſœur, & qu'elle conſentoit à lui rendre ſon amitié. En même tems elle déchira la lettre, & elle me promit qu'elle n'en conſerveroit point de rancune. Quand ce différend fut ainſi terminé, elle me demanda ſi la Reine m'avoit chargé de répondre aux propoſitions que Randolph lui avoit faites au ſujet du mariage de Dudley. Je répondis conformément à mes inſtructions, que Marie ne ſongeoit point du tout à l'épouſer, mais qu'elle attendoit l'arrivée des Commiſſaires Anglois, pour diſcuter cette affaire, & toutes celles qui pourroient concerner les deux Royaumes « Car, ajoutai-je, comme l'entrevûe projetée entre votre Maieſté & la Reine ma Maîtreſſe ne peut ſe faire de long-tems, & qu'il n'eſt pas même à propoſ, qu'on y penſe, avant que toutes les étincelles de jaloûſie & de diſcorde ſoient bien éteintes; la Reine d'Ecoſſe eſt dans la réſolution d'en-

„ voyer sur la frontiere , le Comte de
 „ Murray , & le Secrétaire Lidington.
 „ Elle espere que votre Majesté vou-
 „ dra bien y députer de son côté Mi-
 „ lord Bedford , & Milord Dudley. „
 Elisabeth remarqua que j'avois nom-
 mé Bedford le premier , & m'en fit
 quelque reproche. “ Il me semble , me
 „ dit-elle , que vous faites bien peu de
 „ cas de Dudley. Sçachez que dans
 „ peu de tems il sera plus grand Sei-
 „ gneur que l'autre. Devant que vous
 „ partiez vous apprendrez à le connoi-
 „ tre. C'est mon meilleur ami , ajouta-
 „ t-elle , & je l'aime comme mon pro-
 „ pre frere. Je n'aurois jamais pris d'au-
 „ tre époux si j'avois pû me résoudre à
 „ me marier ; mais ne pouvant forcer
 „ mon humeur , je voudrois du moins
 „ que ma sœur fit tomber son choix
 „ sur lui ; n'y ayant personne avec qui
 „ je désirasse plus passionément qu'elle
 „ partageât ma succession. Ce seroit le
 „ plus sûr moyen de calmer toutes mes
 „ craintes ; je connois le zèle & la fi-
 „ délité de Milord Dudley ; jamais il
 „ ne souffriroit rien qui pût alterer no-
 „ tre intelligence. Que ma sœur ne le

„ méprise point , je le ferai dans quel-
 „ ques jours Comte de Leiceſter & Ba-
 „ ron de Denbigh: „ La choſe s'exé-
 „ cuta en effet : la cérémonie ſe fit à
 Weſtminſter avec beaucoup d'appareil.
 Il étoit à genoux devant la Reine qui
 aida elle-même à l'habiller & qui lui
 fit cent careſſes, le pinçant, lui frappant
 ſur l'épaule , lui paſſant la main ſur la
 tête , en ma préſence, & devant l'Ambaſ-
 ſadeur de Charle IX. Quand la céré-
 monie fut achevée la Reine ſe tournant
 de mon côté me demanda ce que je
 penſois de Milord Dudley. A quoi je
 répondis, qu'ayant tant de mérite il
 étoit fort heureux de ſervir à une Prin-
 ceſſe qui ſçavoit ſi bien le récompen-
 ſer. „ Je ſçais cependant, me dit-elle,
 „ en me montrant le Lord Darnley ,
 „ qui en qualité de Premier Prince du
 „ Sang portoit l'épée devant elle; je ſçais
 „ *que cette jeune perche* vous plaît d'a-
 „ vantage; „ Je lui dis à ce ſujet, que
 ma maîtreſſe avoit trop de prudence ,
 pour choiſir un mari , qui reſſembloit
 plus à une femme qu'à un homme. En
 effet Darnley n'avoit point de barbe,
 & les traits de ſon viſage, quoique par-
 faitement:

faitement beaux, étoient trop délicats pour son sexe. D'ailleurs je ne voulois pas prendre son parti devant Elisabeth, & laisser entrevoir que la Reine d'Ecosse pensât à lui. Cependant j'avois un ordre secret de m'aboucher avec la Comtesse de Lenox, & de l'engager à envoyer son fils en Ecosse, sous prétexte de voir le Pays & de ramener son pere, qui, comme nous l'avons dit, y avoit été appelé. Cependant Elisabeth me parut entièrement déterminée à faire épouser à Marie Stuart le Comte de Leicester, & ce n'étoit que pour terminer cette affaire, qu'elle vouloit envoyer des Commissaires sur la frontiere d'Ecosse. Pendant les neuf jours que je passai auprès d'elle, j'en reçus les meilleurs traitemens, & elle me donna des marques de la plus grande confiance. Elle me fit appeller tous les jours, & même jusqu'à trois fois dans un même jour. Elle me dit souvent que ne prévoyant pas qu'elle pût s'aboucher sitôt avec la Reine d'Ecosse, sa bonne sœur, elle étoit résolue de s'ouvrir à moi, afin que je pusse rendre compte à ma maîtresse de ses sentimens les plus secrets.

Tome I.

P

„ Je suis moins offensée , ajouta-t-elle ;
 „ de la lettre que m'a écrite votre Rei-
 „ ne , que des résistances qu'elle appor-
 „ te au mariage que je lui ait fait pro-
 „ poser par Randolph. „ Je dis à Elisa-
 beth qu'il pouvoit bien se faire que M.
 de Randolph en eut parlé au Comte
 de Murray & au Secrétaire Lidington ,
 mais qu'il n'avoit jamais proposé la cho-
 se directement à la Reine , & que d'ail-
 leurs on ne pouvoit prendre de parti
 là dessus dans le Conseil d'Ecosse , que
 l'affaire de la succession n'eût été ter-
 minée : que jusque-là on ne feroit que
 perdre du tems , & qu'on éprouveroit
 dans la prochaine conférence la vérité
 de ce que je disois. Elisabeth repli-
 qua que pourvû que sa sœur se réglât
 sur ses avis , l'affaire de la succession ne
 tarderoit pas à être conclüe : qu'en at-
 tendant , vû l'importance de la chose ,
 elle avoit ordonné aux plus habiles Ju-
 risconsultes du Royaume d'examiner
 avec soin cette matière , & qu'elle sou-
 haitoit fort que le droit de sa sœur leur
 parût mieux fondé , que celui des au-
 tres. Je lui répondis que je comptois
 beaucoup sur la déclaration , qu'elle

venoit de me faire de bouche , & que la Reine d'Ecosse n'en avoit jamais attendu d'autre : mais j'ajoutai que c'étoit une chose bien déplorable, que la plupart des Princes ignorassent les intrigues secrètes de leurs Ministres , & qu'il y en eût peu , qu'on put mettre en parallele avec Henri VIII , Prince indépendant & absolu , qui n'avoit d'autre Conseiller que lui-même. « Ce » grand Roi , lui dis-je , dans la vûe de » réunir l'Angleterre & l'Ecosse sous » une même domination , résolut d'adopter Jacques V , son neveu , & de le déclarer son successeur , quoiqu'il eût une fille (a) & qu'il pût avoir dans la suite d'autres héritiers. En tout cas répliqua Elisabeth , je ne suis pas fâchée que cette adoption n'ait pas eu de suite. Je lui fit remarquer que le Roi son pere avoit été moins scrupuleux qu'elle. » Car , lui dis-je , dans la résolution où » vous êtes de ne vous point marier , » vous êtes bien sûre de n'avoir jamais » d'enfans. Il est vrai , me dit-elle , que j'ai » résolu de vivre dans le célibat , à moins » que votre Reine ne me force à me

(a) Voyez la Note de la page 18.

„ marier. „ Je lui répondis que je ne doutois point qu'elle ne me parlât sincèrement, & que je ne voulois d'autres assurances que sa parole même. „ En prenant un mari, lui dis-je, vous ne seriez que Reine, au lieu qu'en gardant le célibat vous êtes Roi & Reine tout ensemble. Vous avez le cœur trop grand, pour songer à vous donner un maître. „ Elisabeth changeant de propos, me témoigna une grande impatience de voir la Reine d'Ecosse. Elle attacha par hazard les yeux sur un portrait de cette Princesse, & elle les fixa long-tems sur ce tableau, comme si elle n'eût pû se rassasier de le contempler, & qu'elle eût voulu se dédommager de ce qu'elle ne pouvoit voir l'original. Ensuite elle me fit passer dans un cabinet, & elle en tira plusieurs portraits enveloppés dans des papiers, sur lesquels elle avoit mis des étiquettes. Le premier qu'elle tira avoit cette inscription. Portrait de Milord. . . . Je tenois la lumière, & à l'inspection du titre je témoignai une grande curiosité de voir le portrait. Elle ôta l'enveloppe après s'être fait prier quelque tems, &

je reconnus que c'étoit celui du Comte de Leicester. Je le lui demandai pour le faire voir à la Reine d'Ecosse. Mais elle me le refusa, & me dit que c'étoit le seul qu'elle eut. Je lui répondis en lui montrant le Comte de Leicester, qui s'entretenoit dans un coin de son appartement avec Cecil, qu'ayant l'original devant elle, elle n'avoit pas besoin de la copie. Elisabeth me fit voir ensuite le portrait de la Reine d'Ecosse. Elle le baïsa avec de grandes démonstrations, ce qui m'enhardit à lui baiser les mains, pour lui témoigner combien j'étois sensible à ces marques d'amitié. Elle me montra aussi un gros rubis; je l'exhortai à l'envoyer à Marie Stuart, ou du moins à lui donner le portrait du Comte, comme un gage de sa tendresse. Elle me dit que si Marie vouloit se gouverner par ses conseils, elle posséderoit un jour tous ses trésors; cependant elle me promit un beau diamant pour elle. Comme la nuit étoit déjà avancée elle me congédia, & m'ordonna de me rendre le lendemain à huit heures dans son jardin. C'étoit l'heure où elle s'y promenoit tous les

matins. Quand elle me vit elle me fit plusieurs questions sur l'Ecosse , & sur les autres pays que j'avois vus dans mes voyages. Elle voulut que je mangeasse chez Madame Stafford , pour être plus à portée de me voir, & de conferer avec moi. C'étoit une Dame d'une grande vertu, & d'une grande piété. J'eus occasion de la connoître en France, lorsqu'à son retour de Genève , où elle avoit été bannie sous le règne de Marie , elle passa par ce Royaume pour se rendre en Angleterre. Sa connoissance & celle de Madame Trochmorton me furent fort utiles , & j'en tirai de grandes lumières dont je profitai. La Reine d'Ecosse , qui connoissoit l'humeur d'Elisabeth m'avoit recommandé de n'être point trop sérieux avec elle , & d'égayer quelquefois la conversation. Un jour en lui parlant des différentes modes de chaque Pays , je fis tomber le discours jusques sur les busques des femmes. Elle me dit à ce sujet qu'elle avoit des habillemens de tous les Pays , & en effet depuis ce jour-là elle en changea tous les jours , s'habillant tantôt à l'Angloise , tantôt à l'Italienne ,

& quelquefois à la Françoisse. Durant tout mon séjour à Londres, elle changea tous les jours d'habillement. Elle me demanda lequel de ces habits lui alloit le mieux. Je lui dis que je ne la trouvois jamais mieux que quand elle étoit vêtue à l'Italienne, & je remarquai que ma réponse ne lui déplaisoit pas. En effet la coëffure Italienne faisoit paroître avec avantage ses beaux cheveux, qui étoient naturellement frisés, & qu'elle se piquoit d'avoir blonds, quoiqu'ils fussent d'une couleur un peu plus vive. Elle me demanda qui des deux avoit une plus belle couleur de cheveux d'elle ou de la Reine d'Ecosse. J'hésitai d'abord de répondre, & comme elle me pressa de me déclarer, je lui dis qu'il n'y avoit rien en Angleterre de comparable à elle, ni rien en Ecosse de si beau que Marie Stuart. Mais cette réponse ne l'ayant pas encore satisfaite, je lui dis qu'elle étoit plus blanche que la Reine d'Ecosse, mais que la Reine d'Ecosse étoit aussi fort bien. Elle me demanda ensuite qui des deux à mon avis étoit la plus grande. Je lui dis que c'étoit Marie Stuart.

Il faut donc qu'elle le soit trop, repliqua-t-elle, car je suis de la bonne taille. Elle me demanda aussi quels étoient les amusemens ordinaires de Marie. Je lui dis qu'elle partageoit le tems de son loisir entre la chasse, la lecture, la musique & le clavecin. Elle voulut sçavoir si elle touchoit bien cet instrument: je lui dis qu'elle n'en joüoit pas mal pour une Reine. Le même jour après le diner d'Elizabeth, Milord Hunsdean me fit passer dans une gallerie écartée qui n'étoit séparée de l'appartement de la Reine que par une tapisserie. Elizabeth étoit à son clavecin, & mon conducteur m'ayant fait signe de ne point faire de bruit, je levai doucement la tapisserie. La Reine avoit le dos tourné, & j'eus tout le loisir de l'entendre. Mais lorsqu'elle m'apperçût, elle quitta son clavecin, & jettant un grand cris d'étonnement, elle me battit, comme si elle eût été fort en colere; elle me dit qu'elle ne joüoit jamais devant les hommes, & qu'elle n'avoit coutume de prendre ce divertissement, que lorsqu'elle étoit seule. Elle me demanda qui m'avoit introduit dans son appartement.

Je répondis qu'étant à me promener avec Milord Hunsdean, j'avois entendu une musique si charmante, que je n'avois pû résister à la tentation de l'entendre de plus près; que je m'étois approché sans faire trop d'attention où j'allois, & que je la priois de ne point s'offenser de cette liberté, qui étoit pardonnable à un homme, qui avoit passé toute sa vie à la Cour de France, où ces sortes de familiarités sont permises; qu'au reste j'étois prêt à subir le châtiment dû à mon crime. Ensuite elle s'assit sur un couffin, & comme j'étois à genoux devant elle, elle voulut absolument que j'en misse un sous moi, & elle me le présenta elle-même. Madame de Stafford étant survenue, (car jusque-là Elizabeth avoit été seule) cette Princesse me demanda si la Reine d'Ecosse touchoit mieux le clavecin qu'elle; à quoi je répondis, qu'il s'en falloit bien qu'elle fût aussi habile, ce qui étoit vrai. Elle me fit quelques complimens sur la facilité avec laquelle je parlois le françois, & elle me demanda si je parlois aussi bien l'Italien: je répondis que n'ayant passé que deux mois en Italie, je n'a-

vois pas eu le tems de m'attacher beaucoup à cette langue. Alors elle me parla allemand , mais je m'apperçus que cette langue ne lui étoit pas si familiere que l'Italienne. Elle voulut sçavoir quelle sorte de livres me plaisoient davantage , ceux de Théologie ou d'Histoire , ou ceux qui ne traitoient que d'avantures fabuleuses & galantes. Je lui dis que tous ces livres me plaisoient , & partageoient tour à tour mon loisir. Je fis alors tomber le discours sur mon départ , & je la suppliai de me faire expédier mes dépêches. Là dessus elle me dit que je paroissais plutôt ennuyé de sa compagnie , qu'elle n'étoit lassée elle-même de la mienne : à quoi je répondis que malgré tous les sujets que j'avois de me plaire à sa Cour , les affaires d'Ecosse ne me permettoient pas de faire un plus long séjour en Angleterre. Elle m'ordonna cependant de différer mon départ de deux jours , & c'étoit , à ce que j'ai appris depuis , pour que je la visse danser. Quand elle eut fait quelques pas devant moi , elle me demanda qui d'elle ou de la Reine d'Ecosse s'en acquittoit le mieux ; je fus

obligé de convenir que ma Maîtresse ne dançoit pas si noblement, & qu'elle n'avoit pas les mêmes dispositions qu'Elizabeth. Elle me dit encore qu'elle avoit une extrême envie de s'aboucher avec Marie Stuart. Je lui témoignai que la chose étoit très-facile, & qu'elle pouvoit se rendre *incognito* en Ecosse, que la chose n'étoit pas sans exemple, que Jacque V avoit passé de cette sorte en France, à la suite de son Ambassadeur, pour voir Mademoiselle de Vendôme, dont on lui avoit proposé la main; que son Palais pourroit être fermé pendant son absence, comme si elle étoit malade, & qu'il ne falloit faire confidence de ce voyage qu'à Madame de Stafford & à quelques unes de ses femmes. „ Helas ! „ répliqua-t-elle, que la chose n'est-elle plus facile ? Auresste, assurez votre Reine que je l'aime tendrement, „ que je veux que nous vivions plus „ amies que nous n'avons fait, & que „ je bannis pour jamais de mon cœur „ la jalousie & les soupçons. „ Elle me dit, en me congédiant, que je trouverois mes dépêches toutes prêtes chez Cécil. La Reine étoit, comme je l'ai

dit à Hamptoncourt, où elle me donna ses ordres de bouche, en attendant que Cécil me délivrât mes instructions. Le lendemain, le Comte de Leicester me conduisit à Londres dans son Yacht, avec Henri Sidney, député d'Irlande. Le Comte me dit familièrement pendant le chemin qu'il avoit des liaisons étroites avec le Comte de Murray, avec Lidington, & avec Robert Melvil mon frere. Il ajouta qu'il avoit entendu parler de moi, & qu'il me connoissoit assez pour avoir la confiance de me demander ce que la Reine d'Ecosse pensoit de sa personne, & dans quelle disposition elle étoit au sujet du mariage, qui lui avoit été proposé par Randolph : je lui répondis conformément aux ordres que j'avois reçus. Il me protesta alors qu'il n'avoit jamais eu la présomption d'aspirer à un mariage si au-dessus de sa fortune, se croyant à peine digne de servir la Reine d'Ecosse en qualité de domestique ; que cette affaire n'avoit été mise sur le tapis que par Cécil, son ennemi secret, qui lui avoit tendu ce piège, pour le rendre également odieux aux deux Reines ; qu'il me prioit fort d'en faire ses excuses

à la Reine d'Ecosse, & de la supplier qu'elle ne le crût pas assez téméraire, ni même assez criminel, pour être l'auteur d'une pareille démarche. Quand nous fûmes arrivés à Londres, le Comte de Leicester me mena dîner chez le Comte de Pembroke, qui malgré sa qualité de Grand-Maître, nous servit lui-même à table. Il avoit une grande vénération pour notre Reine, & il favorisoit hautement ses prétentions. Après le dîner, j'allai prendre congé de l'Ambassadeur de France & d'Espagne qui me donnèrent plusieurs bons avis. Le Comte de Leicester non content de l'explication qu'il avoit eue avec moi au sujet de son mariage, écrivit encore au Comte de Murray, & le pria de faire ses excuses à la Reine. Cécil me donna mes dépêches au jour marqué; elles consistoient dans une lettre de créance, & dans une déclaration plus ample, de tout ce qu'Elizabeth m'avoit dit de bouche: il y joignit une lettre pour le Secrétaire Lidington: car, comme je l'ai dit, Cécil, Leicester, Murray & Lidington gouvernoient les deux Royaumes, & agissoient de concert. A mon audience

de congé , Cécil m'accompagna jusqu'à la dernière porte du Palais , & en me quittant , il me mit au col une chaîne d'or. Madame de Lenox & M. Trochmorton me donnerent de fort bons avis pour la Reine d'Ecosse , & la première me chargea de lui remettre un diamant de prix. Elle me donna deux autres diamans , l'un pour son mari , qui étoit encore en Ecosse , & l'autre pour le Comte de Murray. Elle me chargea de quelques autres présens pour le Secrétaire Lidington , & pour Robert Melvil mon frere : car elle commençoit à bien augurer du mariage de son fils , & elle espéroit qu'il seroit préféré au Comte de Leicester. C'étoit une femme d'une grande prudence , & qui s'étoit fait beaucoup d'amis par sa sage conduite. A mon retour en Ecosse , j'allai trouver la Reine à Edimbourg , & je lui rendis un compte exact de tous les articles de ma légation , & de la manière dont je m'étois comporté avec Elizabeth.

Je lui dis concernant la première partie de mes instructions, qu'Elizabeth m'avoit assuré , qu'elle n'avoit pas eu

moins d'impatience d'apprendre des nouvelles de sa bonne sœur, que la Reine d'Ecosse n'en avoit eüe de lui en donner; mais qu'une chose l'affligeoit sensiblement, c'étoit de voir que Marie, non contente de lui avoir écrit la Lettre du monde la plus injurieuse, s'obstinoit encore à refuser le plus grand bien qu'elle pût lui procurer, à sçavoir la main du Comte de Leicester, qu'elle aimoit comme son propre frere. Qué cependant elle la remercioit de lui avoir envoyé un de ses Gentilshommes, & d'avoir fait tomber son choix sur un homme, dont la personne lui étoit déjà connue, & devant lequel elle pouvoit s'expliquer aussi librement, qu'elle auroit pü faire devant la Reine elle-même. J'ajoutai qu'elle m'avoit chargé de lui rendre compte de la franchise avec laquelle elle en avoit agi avec moi; comment elle m'avoit fait confidence de ses sentimens les plus secrets, combien elle étoit aujourd'hui fatisfaite, avec quelle ardeur elle souhaitoit d'entretenir la bonne intelligence qui s'étoit rétablie entre elles, & que pour cet effet, elle étoit dans la résolution d'envoyer au plutôt des Commissaires

sur la frontiere , pour conférer avec Milord Murray , & avec le Secrétaire Lidington.

Je lui dis que pour ce qui regardoit la convocation du Parlement , il n'y avoit encore rien d'arrêté : mais que s'il s'assembloit , il ne s'y passeroit rien qui pût porter atteinte directement ou indirectement à ses droits , & que s'il se traitoit quelque chose qui la concernât , on l'avertiroit à tems.

Ensuite je rendis compte à Marie de tous les entretiens particuliers que j'avois eus avec Elizabeth ; je lui fis part des avis que m'avoient donnés ses amis d'Angleterre , & des dispositions favorables où ils étoient à son égard. Je n'oubliai pas de lui dire que l'Ambassadeur d'Espagne m'avoit protesté , que son Maître étoit aussi très-bien disposé pour elle , & qu'il prenoit ses interêts fort à cœur. La Reine d'Ecosse fut très-satisfaite de voir que les choses prenoient cette tournure. Car elle craignoit qu'on ne lui eût donné tout le tort , si cette mesintelligence avoit produit de méchans effets. Quand je lui eus exposé au long toutes ces choses , elle me demanda si je
croys

croyois les protestations d'Elisabeth bien sincères , à quoi je répondis franchement qu'il s'en falloit beaucoup que je les crusse telles ; qu'après ce qui s'étoit passé au sujet du mariage de l'Archiduc, tout devoit lui paroître suspect ; qu'Elisabeth devoit naturellement craindre le ressentiment de la Reine d'Ecosse, dont les hautes qualités pouvoient d'ailleurs lui donner de l'ombrage , & même renverser son Trône, si elle vouloit l'entreprendre. Que ce qui rendoit encore plus suspectes les belles offres d'Elisabeth, c'est qu'elle proposoit à la Reine pour mari, un homme qu'elle aimoit elle-même , & qu'elle ne consentiroit jamais à laisser sortir d'Angleterre.

Quelques tems après les Comtes de Murray & de Bedford se rendirent à Berwik, pour conférer ensemble, au sujet du mariage de notre Reine avec le Comte de Leicester. Mais les Commissaires Anglois firent des offres si peu raisonnables , que nos Ministres , qui n'avoient déjà pas trop envie de conclure, n'en furent encore que plus refroidis. Cependant Marie Stuart ayant

lû la Lettre d'excuse que le Comte de Leicester avoit écrite à Murray , en conçut une véritable estime pour ce Seigneur. Elisabeth qui l'avoit elle-même proposé à Marie , craignant qu'on ne la prît au mot , tâcha de détourner ce coup, en permettant au Lord Darnley de partir pour l'Ecosse. Elle crut que ce jeune Seigneur qui étoit beau & bienfait , avanceroit bien mieux ses affaires étant sur les lieux , que le Comte de Leicester , qui étoit absent.

Darnley obtint cette permission par l'entremise de Cecil*, non que celui-ci voulût lui faire épouser la Reine d'Ecosse , mais parce qu'il cherchoit à augmenter ses irrésolutions , & à retarder son mariage le plus qu'il pourroit. Car il étoit persuadé que Darnley ne le conclûroit point , sans avoir consulté Elisabeth, d'autant que tous ses biens étoient en Angleterre , & que sa mere y étoit restée. Il croyoit donc qu'Elisabeth seroit l'arbitre de cette affaire , & qu'elle pourroit l'avancer ou la reculer à son gré : que si Darnley , sans respecter les ordres de la Reine , alloit plus loin , il seroit libre alors de le con-

damner , comme criminel de leze-majesté , & de le priver de tous les biens , & de toutes les charges qu'il possédoit en Angleterre.

J'ai dit que la Reine depuis son retour en Ecosse , se comportoit avec tant de prudence , que ses qualités vraiment royales commençoient à lui faire une grande réputation dans toute l'Europe. Elle étoit dans la résolution de se conduire toujours de même , & son penchant l'y portoit assez. Elle avoit une si grande envie de gagner l'estime & l'amitié de ses Sujets , qu'elle me consultoit souvent sur les moyens d'y parvenir , & qu'elle régloit toutes ses démarches sur mes avis. » Je suis jeune , » me dit-elle un jour , & j'ai besoin de » conseil. Vous avez de l'expérience , » & vous connoissez le monde. Quand » vous trouverez en moi quelque chose » de répréhensible , ne fut-ce qu'un » geste mal à propos , je veux que vous » m'en avertissiez , afin que je m'en » corrige. Je refusai une pareille commission , & je lui dis qu'étant née avec un naturel aussi heureux , & qu'ayant été élevée en France , elle étoit en état

de se passer de mes leçons , & d'en donner à ses Sujets. Mais elle ne se rendit pas pour cela , m'assurant qu'elle se connoissoit trop bien pour m'en croire.

» J'ai fait bien des faux pas , me dit-elle , quoique sans mauvaise intention , faute d'expérience & de conseil. Le plus grand nombre des Courtisans ne s'étudient qu'à nous flatter. C'est moins notre intérêt que leur propre utilité qu'ils consultent , dans tout ce qu'ils nous disent. Ainsi je vous conjure d'accepter la commission que je vous donne ; ne craignez pas de me désobliger , en vous en acquittant. J'insistai inutilement sur le danger d'une pareille commission , lui représentant qu'elle feroit mieux d'en charger le Comte de Murray , son frere naturel , & Lidington. » Non , dit-elle , je suis moins disposée à écouter leurs avis que les vôtres. Mais je vois ce qui vous arrête ; vous craignez de me déplaire en me disant la verité. De grace n'ayez point une si mauvaise idée de moi , & pour apprendre à vous désabuser , essayez dès aujourd'hui d'exécuter la commission dont

„ je vous charge. Bien loin de vous
 „ sçavoir mauvais gré de vos avis, je
 „ n'en aurai que plus d'estime pour
 „ vous : persuadée que vous ne me di-
 „ rez rien, qui ne parte d'un cœur.
 „ plein de zèle, & de bonne volonté.
 Depuis ce jour elle me confia toutes
 ses affaires, sur-tout celles qui regar-
 doient les Princes étrangers. Elle me
 montrait toutes les Lettres qu'elle re-
 cevoit des différentes Cours, & elle me
 chargeoit d'écrire en sa faveur à toutes
 les personnes que j'y avois connues
 dans mes voyages. Je mélois toujours
 dans mes Lettres de grands éloges de
 cette Princesse, & je lui faisois voir les
 réponses que je recevois. Comme elles
 contenoient pour la plupart des cho-
 ses fort remarquables, je faisois par-là
 ma cour à cette Reine qui étoit fort
 curieuse de toutes ces nouveautés.
 Lorsqu'elle s'ennuyoit d'être seule elle
 aimoit à s'entretenir avec des gens ex-
 périmentés, qui avoient une grande con-
 noissance du monde, & dont le com-
 merce étoit également agréable & in-
 structif.

Sur ces entrefaites David Riccio Pié-

montois, se rendit en Ecoſſe, à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Savoye. C'étoit un grand Muſicien, & homme de fort bonne compagnie. La Reine avoit trois Valets de Chambre qui avoient une fort belle voix, mais il lui manquoit une baſſe. On lui parla de Riccio, que l'on jugea propre à faire cette partie, & on le fit chanter pluſieurs fois avec les autres. Le Sécrétaire des dépêches Françoises ayant demandé à ſe retirer, Riccio obtint ſa place, & ſon crédit augmenta tous les jours. Mais ſon imprudence ne lui permit pas de conſerver dans ſa fortune toute la modération néceſſaire pour ſ'y maintenir. Souvent il adreſſoit publiquement la parole à la Reine, dans le tems qu'elle conféroit avec les Députés de la Nobleſſe, & même en pleine aſſemblée des Etats. Cette conduite lui attira beaucoup d'ennemis, & ſa vanité augmentant tous les jours, avec ſon crédit, il devint l'objet de la haine & de l'indignation publique. Les Nobles n'entroient jamais chez la Reine ſans y trouver Riccio, ce qui excitoit la riſée des uns, & le courroux des autres, qui

furent tentés plus d'une fois de l'en-
chasser. Tous ceux qui avoient quelque
procès ou quelque grace à solliciter ,
s'adrescoient à lui les mains pleines , ce
qui le rendit fort riche en très-peu de
tems. Cependant il n'étoit pas toujours
tranquille , & quelquefois il me faisoit
part de ses inquiétudes , me priant avec
beaucoup d'instance de l'assister de mes
conseils. Je lui disois alors , que les
Etrangers qui s'intriguoient trop dans
les Pays , où ils étoient employés , se
rendoient toujours odieux. Il m'alle-
guoit que sa qualité de Secrétaire Privé
l'obligeoit à voir souvent la Reine , &
que son Prédecesseur en avoit usé de
même. Mais je lui disois que son crédit
étoit beaucoup plus grand , que ne le
comportoient les devoirs de sa Charge ,
& que la Noblesse étoit indignée que
les plus grandes affaires lui passassent
par les mains. Je lui conseillai donc de
sortir de l'appartement de la Reine tou-
tes les fois que les Nobles se présente-
roient , & de faire entendre raison sa-
dessus à cette Princesse. Je lui alleguai
mon propre exemple , & ce qui m'é-
toit arrivé à la Cour de l'Electeur Pala-

tin. Je lui dis que je m'étois infiné si avant dans les bonnes grâces de ce Prince, qu'il me faisoit manger à sa table, & qu'il s'entretenoit souvent avec moi en présence de ses Courtisans. Que m'étant apperçu, que ces distinctions me rendoient odieux; j'avois prié l'Electeur de me laisser manger à la table de ses Gentilshommes, de ne plus s'entretenir en public si familièrement avec moi, & de me faire appeler secrètement, lorsqu'il auroit quelque ordre particulier à me donner : qu'en se comportant avec moi de la sorte, ses Sujets n'auroient point lieu de se plaindre ni de lui, ni de moi; qu'ils en seroient beaucoup plus contents de leur Maître, & que j'en serois moi-même beaucoup moins exposé à leur haine. J'exhortai Riccio à en user de même, s'il vouloit se comporter en homme sage; & il m'assura qu'il suivroit mes conseils. Mais il me déclara quelque tems après que les intentions de la Reine n'étoient pas qu'il changeât de conduite, & qu'elle lui avoit ordonné de se comporter comme auparavant. A quoi je ne lui repondis autre chose.

chose , sinon que je craignois que cette façon d'agir ne lui fût un jour funeste. Mais quand je vis que la haine des Grands se fortifioit de jour en jour , & que sa chute me parut inévitable , je commençai à craindre que la bienveillance que la Reine lui portoit ne lui devint préjudiciable à elle-même , & ne lui fit perdre l'affection de ses Sujets. Je lui rappelai donc la commission qu'elle m'avoit autrefois donnée , & je lui dis que pour commencer à m'en acquitter , je me croyois obligé de l'avertir que la maniere dont elle se comportoit avec Riccio pourroit avoir des conséquences fâcheuses , si elle n'y remédioit. Que Riccio étant Catholique Romain , & pensionnaire du Pape , les Ecoffois commençoient à soupçonner qu'il se tra-
moit quelque chose contre leur Religion ; que pour prévenir ses coups , ils ne manqueroient pas de conspirer la perte d'un homme , d'autant plus redoutable pour eux , que la Reine lui donnoit une préférence marquée sur tous ses Sujets. Je lui rapportai ensuite les avis que j'avois donnés à Riccio , & pour adoucir ceux que je lui donnois

à elle-même , j'employois les termes les plus respectueux. Elle m'allegua que toutes les fonctions de Riccio se bor-
noient , comme celles de son Prédé-
cesseur , à faire les dépêches François-
ses ; qu'elle croyoit d'ailleurs qu'il lui
étoit libre de disposer de ses faveurs ,
& qu'elle seroit fort à plaindre , si elle
étoit obligée de consulter là-dessus le
caprice de ses Sujets. Je lui rappelai
alors le scandale qu'avoit causé l'inso-
lente témérité d'un Gentilhomme Fran-
çois , nommé Châtellart (a) qui enor-
gueilli des bontés de la Reine , lui avoit
fait le plus sanglant affront. Je lui dis
qu'un peu plus de réserve pour des
Etrangers , sur-tout pour des Catholi-
ques Romains , les tiendrait dans une
plus grande soumission , & lui conser-
veroit le cœur & l'estime de ses Sujets.
La Reine me remercia des bons avis
que je lui donnois , & me parut déter-
minée à les suivre.

Milord Darnley s'étant rendu en

(a) Voyez la Vie de Marie Stuart im-
primée en 1742. où l'aventure de Châte-
lard est rapportée tout au long, Tom. 1.
pag. 210.

Ecosse, à la persuasion de ses amis , trouva la Reine à Welms. Cette Princesse fut si frappée de sa bonne mine , qu'elle dit hautement que c'étoit l'homme le mieux fait & le plus beau qu'elle eût jamais vû. En effet , outre qu'il avoit les traits du visage fort délicats , il étoit d'une taille fort avantageuse. Il avoit appris tous les exercices qui sont propres aux gens de sa naissance , & il y excelloit. Quand il eût été quelque temps à la Cour il fit à la Reine des propositions de mariage , ce qu'elle trouva d'abord fort étrange. Elle m'en fit confidence dès le même jour , & me dit qu'elle avoit refusé une bague qu'il lui avoit offerte. Cette ouverture me donna l'occasion de lui parler en faveur de Darnley. Je lui dis que c'étoit le mariage le plus convenable qu'elle pût faire , & qu'il lui donneroit sur l'Angleterre de nouveaux droits, (a) qui rendroient ses prétentions incontestables J'ignore ce qui engagea Riccio à témoigner tant d'amitié à Darnley : mais il est sûr qu'il

(a) Darnley étoit par sa mere petit neveu de Henri VIII. & premier Prince du Sang.

avança fort ses affaires auprès de la Reine, qui parut de jour en jour moins éloignée de ce mariage, & qui s'y déterminâ enfin tout de bon.

Elisabeth en ayant été avertie, fit ordonner à Darnley de revenir en Angleterre. En même tems elle envoya Trochmorton en Ecosse, pour traverser ce mariage, supposé que la Reine ne voulût pas y renoncer de plein gré, & pour engager les Grands du Royaume & tous ceux de sa Religion à s'y opposer, à moins que Darnley ne s'engageât par un écrit en bonne forme à maintenir la Religion Protestante, dont il avoit fait profession en Angleterre.

Mais la Reine d'Ecosse voyant qu'Elisabeth s'opposoit à tous les mariages qui pouvoient lui être avantageux, résolut de ne plus différer celui-ci. Le Duc de Chatelleraud, les Comtes d'Argyle, de Rothes, de Murray, de Glencarn & plusieurs autres Seigneurs entreprirent de le traverser. Après avoir tenté inutilement d'enlever Darnley, dans un voyage qu'il fit avec la Reine, ils quitterent la Cour, & prirent les armes. Leur soulèvement causa à la Reine

autant de surprise que de mécontentement. Mais cette Princesse ayant levé promptement une Armée, les Rebelles furent surpris & accablés avant que d'avoir pu réunir leurs forces. Ils furent obligés de se réfugier en Angleterre pour y chercher un asile dans les bras, d'une Princesse qui s'étoit engagée à les protéger, supposé qu'on voulût leur faire un crime à la Cour d'Ecosse; de s'être opposés au mariage de la Reine. Mais malgré ces belles promesses elle refusa de les assister; & ces Seigneurs qui s'étoient réfugiés à Newcastle lui ayant député le Comte de Murray, elle le traita avec le dernier mépris. Le motif de cette rigueur fut que l'Ambassadeur de France & celui d'Espagne accusoient hautement Elisabeth d'être la cause des troubles d'Ecosse, & de se plaire à fomentier la division chez ses Voisins. Ce fut pour leur fermer la bouche qu'elle affecta de maltraiter les Députés des Rebelles, à qui elle fit entendre sous main qu'elle n'en agissoit ainsi, que pour sauver les apparences, leur promettant de les soutenir & de les assister, pourvu qu'ils consentissent à déclarer publiquement qu'elle ne les

avoit jamais portés à la révolte. Elle conduisit la chose si adroitement que le Comte de Murray & l'Abbé de Kilwinning donnèrent dans le piège. Ils eurent la lâche complaisance de se prêter à cette basse intrigue, & ils déclarèrent à genoux, en présence des Ambassadeurs de France & d'Espagne, que c'étoit d'eux-mêmes & de leur propre mouvement qu'ils avoient traversé ce mariage, & nullement à l'instigation d'Elisabeth. Mais ils furent bien étonnés lorsque la Reine leur parla en ces termes. » Vous dites la vérité, leur dit-elle, je ne vous ai jamais conseillé de vous soulever contre votre Reine, » sçachant que votre révolte étoit d'un » fort mauvais exemple pour mes Sujets. Retirez-vous de ma présence, » vous êtes des traîtres que j'ai en horreur.

Ces paroles furent pour eux un coup de foudre. Ce fut toute la récompense qu'ils reçurent d'Elisabeth, & si quelques Protestans ne s'étoient intéressés pour eux, on ne les auroit pas même soufferts en Angleterre. Cependant Elisabeth leur avoit promis de les assister, même aux dépens de sa Couronne.

ne, supposé qu'ils consentissent à faire publiquement la déclaration qu'on avoit exigée d'eux. Ils ne furent pas même assistés en secret, & ils ne trouverent de ressources que dans la libéralité de quelques amis particuliers, qui leur firent tenir quelques secours d'argent à Newcastle, où ils cachèrent leur honte & leur misère.

La Reine d'Ecosse voyant toutes les ruses que la Cour d'Angleterre mettoit en œuvre, pour lui faire garder un célibat perpétuel, résolut de ne plus différer son mariage avec le Lord Darnley. Il se célébra dans l'Halyroodhouse, selon le Rituel de l'Eglise Romaine, ainsi que l'avoit prescrit Riccio. Comme la Religion Protestante dominoit alors en Ecosse, les Peuples furent fort scandalisés de la conduite du Prince, qui jusque-là avoit fait profession de la Réforme. On sçavoit d'ailleurs que Riccio étoit pensionnaire du Pape, ce qui fit soupçonner plus que jamais qu'il se tramoit à la Cour quelque entreprise contre la Religion. On n'en douta presque plus lorsqu'on sçut que le Pape avoit envoyé à notre Reine huit mille

écus Romains. Le Vaisseau qui apportoit cette somme échoua sur la côte d'Angleterre , du côté des terres du Comte de Northumberland , qui s'en empara , se fondant sur une ancienne Charte écrite en vieux Normand , que je ne pus déchiffrer , & qu'il n'entendois pas mieux. Je fus député vers lui pour répéter cette somme , mais il refusa toujours de la rendre , quoiqu'il fût Catholique , & que jusqu'à ce jour il eût fait profession d'un attachement particulier pour notre Reine.

Marie Stuart parut au commencement de son mariage faire beaucoup de cas de son mari , & c'étoit lui faire sa cour que d'honorer & de respecter ce Prince. Aussi le Roi avoit alors à sa suite un grand nombre de courtisans , & le plus court moyen de faire fortune étoit d'être bien dans son esprit. Mais le plaisir qu'il eut de se voir dans ce haut degré d'élevation fut un peu troublé par la nouvelle qu'il reçut qu'Elizabeth avoit fait conduire sa mere à la tour , pour se venger de ce qu'on avoit conclu ce mariage sans la consulter. Jusqu'à ce jour j'avois été fort assidu auprès de

la Reine, mais depuis quelque tems je ne lui parlois plus avec la même familiarité. Quand je vis que je ne lui étois plus si nécessaire, je lui demandai la permission de me retirer en France, où j'avois passé la meilleure partie de ma vie. Mais elle ne voulut jamais me laisser partir, & elle me demanda quel étoit le motif qui me portoit à abandonner l'Ecosse. Je lui répondis que la jalousie & la division regnoient dans sa Cour, & que dans la situation où étoient les affaires d'Ecosse, je comptois lui être plus utile dans les Pays étrangers que dans sa Cour. » Non, me dit-elle, » vous ne pouvez me servir nulle part » plus utilement qu'ici, & personne ne » m'est plus nécessaire que vous. Mais » je m'apperçois que vous ne me parlez » plus avec la même franchise, & que » vous commencez à négliger les ordres que je vous ai donnés. » Je lui dis que ce qui me rendoit plus circonspect, c'est que je craignois que mes avis ne lui déplussent; mais elle m'assura que ma crainte étoit mal fondée. Ensuite elle me dit en particulier que j'avois des ennemis à la Cour.

qui ne cherchoient qu'à me perdre dans l'esprit du Roi, & qui tâchoient de lui persuader que je favorisois le parti du Comte de Murray. Elle ajouta qu'ayant toutes sortes de raisons d'être convaincuë de ma probité & de ma droiture, elle n'avoit rien oublié pour effacer de l'esprit de son mari ces méchantes impressions : qu'elle lui avoit dit qu'il pouvoit bien se faire que je fusse l'ami du Comte de Murray, mais qu'elle étoit bien sûre que je ne partageois point le crime de sa revolte, & que mon attachement pour mes Maîtres surpassoit de beaucoup l'amitié que je portois à Murray. Je souhaite, me dit-elle, que lorsqu'on vous fera quelque rapport à mon préjudice, vous y prêtiez aussi peu l'oreille, que je la prête à tous les discours que j'entens tenir contre vous. Redoublez vos assiduités auprès du Roi, & comme il est encore jeune, donnez-lui de bons conseils, afin qu'il évite les fautes où son peu d'expérience pourroit le faire tomber. Vous voyez ma main, ajouta-t-elle, ce gage doit vous assurer que je ne m'offenserai jamais des avis que vous pourrez me don-

mer : car je sçais que l'amitié seule & le zele vous font parler. Mais j'exige de vous que vous viviez bien avec Riccio ; on le hait fort injustement. Le Roi me nomma lui-même quelque tems après tous ceux qui avoient mal parlé de moi , & il me dit qu'ils étoient aussi perfides qu'indiscrets. Ces manieres franches & généreuses m'attachèrent de plus en plus au service de la Reine. Comme je croiois ne pouvoir mieux lui témoigner mon zele & ma fidélité , qu'en l'avertissant de toutes les choses qui concernoient son intérêt , je lui représentai l'avantage qu'elle pouvoit retirer de la situation où se trouvoient les Seigneurs réfugiés : situation fort différente de celle qu'ils devoient naturellement attendre , après les promesses qu'on leur avoit faites. Je lui rappellai tous les soins qu'elle s'étoit donnés, depuis son retour , pour gagner le cœur de ses sujets , & pour les engager à se déclarer en sa faveur contre les Puissances étrangères , & en particulier contre les Anglois, supposé qu'elle eut quelques démêlés avec eux. Je lui fis remarquer qu'elle n'avoit pû réussir

dans son dessein , à cause de la ligue
 conclue pendant le siège de Leith , en-
 tre les rebelles d'Ecosse & les Anglois ,
 dans le tems que les uns & les autres s'u-
 nirent pour chasser les François du
 Royaume. » Mais aujourd'hui , ajoutai-
 » je , vous avez une belle occasion d'e-
 » xécuter ce que vous ne pûtes faire
 » alors. Pourvû que vous vouliez assez
 » prendre sur vous-même , pour par-
 » donner au Comte de Murray & à ses
 » complices , ou du moins pour retar-
 » der la convocation du Parlement qui
 » doit les condamner , afin qu'on puisse
 » examiner plus mûrement lequel des
 » deux partis on doit prendre , ou de
 » les traiter dans toute la rigueur des
 » loix , ou de leur accorder leur par-
 » don , pourvû qu'ils promettent de se
 » mieux comporter. La Reine prit alors
 la parole , & me dit qu'elle pénétrait les
 motifs qui les faisoient agir » Aujour-
 » d'hui , dit-elle , qu'ils ne peuvent trou-
 » ver de ressource que dans mon assis-
 » tance ; ils me recherchent , mais quand
 » j'ai eu besoin d'eux , & que j'ai tâché
 » de les faire rentrer dans leur devoir ,
 » ils ont refusé de m'obéir : je ne veux

» pas non plus les écouter. » Je lui dis
que je n'entreprendois point de justifier
leur conduite ; ni même d'interceder
pour eux ; que dans tout ce que je lui
avois dit , j'avois moins consulté l'inté-
rêt des rebelles que ses propres inté-
rêts ; & qu'après tout elle étoit la maî-
tresse de prendre le parti qu'elle juge-
roit le plus convenable. » Mais la chose,
» ajoutai-je , mérite de grandes réflé-
» xions. Il vous importe infiniment de
» gagner le cœur de vos sujets. Eliza-
» beth travaille elle-même à vous les
» soumettre ; car après le traitement
» qu'elle vient de faire aux Seigneurs
» réfugiés , qui voudroit désormais se
» fier à elle. Grace à sa bonne conduite
» cette ligue redoutable de Leith va se
» rompre , pourvû que vous vous com-
» portiez tout autrement qu'elle , &
» qu'en accordant un généreux pardon
» aux rebelles , vous fassiez paroître au-
» tant de clémence & de grandeur d'a-
» me , qu'elle montre d'artifice & de
» mauvaise foi. Par-là , non-seulement
» vous ramenez ces sujets égarés , qui
» après avoir été trompés si indigne-
» ment , n'en seront désormais que plus

„ soumis à vos ordres ; mais vous vous
 „ attacherez en même tems leurs parens
 „ & leurs Vassaux , & ce qui est plus im-
 „ portant encore , vous attirerez dans
 „ votre parti tous leurs amis d'Angle-
 „ terre , qui leur sont unis par les liens
 „ d'une même Religion. Ces derniers
 „ voyant que vous pardonnez si géné-
 „ reusement à des hommes qui ont en-
 „ couru votre indignation , auront une
 „ grande idée de votre clémence , &
 „ publieront hautement que vous mé-
 „ ritez de régner sur plus d'un peuple ;
 „ mais si ces considérations sont trop
 „ foibles , & ne peuvent calmer votre
 „ ressentiment , quelle vengeance plus
 „ digne de vous que d'achever par un
 „ généreux pardon , d'accabler de hon-
 „ te & de confusion des hommes à de-
 „ mi vaincus , indignes de votre colere ,
 „ & qui sentent bien par eux-mêmes
 „ qu'ils ne méritent pas votre clémence.
 „ Daignez m'en croire , grande Reine :
 „ vous les humilierez plus par cette
 „ conduite modérée , qu'en les con-
 „ damnant aux plus honteux supplices ;
 „ tout le monde s'écriera alors en les
 „ voyant , voilà ces hommes lâches &

» ces sujets perfides qui ont pû offen-
» ser une si bonne Reine : d'ailleurs, il
» ne faut jamais pousser les gens à l'ex-
» trémité ; des malheureux que l'on ré-
» duit au désespoir sont capables de
» tout. Je ne les crains point , repliqua
la Reine en colere , » qu'oseroient-ils ,
» ou que pourroient-ils entreprendre ?
» Ce n'a été que pour vous obéir , lui
» dis-je alors , que je vous ai exposé
» mon sentiment , mais j'ai crû que mon
» devoir m'obligeoit de parler. Je vous
» en sçais bon gré répondit-elle , &
» je trouverois vos avis fort bons , si j'é-
» tois disposée à les suivre. Mais je ne me
» sens nullement portée à leur par-
» donner : cependant continuez tou-
» jours de me donner de bons conseils ;
» car si vous ne me persuadez pas au-
» jourd'hui , peut-être qu'un autre jour
» vous aurez plus de pouvoir sur mon
» esprit. » Je lui répétai que mon zele
seul me faisoit parler , que Newcastle
qui servoit d'azyle aux réfugiés étoit
très voisin de l'Ecosse ; qu'ils avoient
beaucoup d'amis & de parens dans le
Royaume ; que le nombre des mécon-
tens étoit plus grand qu'on ne pen-

soit ; qu'enfin toutes ces considérations m'allarmoient , & me faisoient craindre un soulèvement. » En effet , ajoutai-je ,
 » j'ai appris d'étranges nouvelles , & je
 » sçais qu'on s'est dit à l'oreille qu'a-
 » vant que le Parlement finisse , il y
 » aura du changement dans les affaires.
 J'en ai aussi appris quelque chose ,
 repliqua la Reine , mais les Ecoissois
 sont un peu gâçons.

Je parlois avec la même franchise à Riccio , car nous étions dans ce tems-là fort amis , mais il faisoit peu de cas d'un bon conseil , & il disoit hautement qu'il ne craignoit rien : ce qui m'engagea un jour à lui dire que sa sécurité me faisoit trembler , & qu'il se repentiroit peut-être avant peu , de n'avoir pas écouté mes avis.

J'ai dit que Nicolas Throchmorton fut un des Ministres qu'Elizabeth députa en Ecosse , pour traverser le mariage de la Reine. Il promit en son nom de grandes récompenses à ceux qui le seconderoient dans cette entreprise ; mais ces promesses furent ensuite désavouées par Randolph , & par Elizabeth elle-même. Mais Throchmorton qui
 ne

ne craignoit ni la Reine ni ses Ministres , soutint toujours hautement qu'il n'avoit rien promis à quoi Elizabeth ne se fut engagée , ce qui scandalisa fort toute la Cour : on auroit puni sans doute son indiscretion , si ce Ministre n'avoit eû la précaution de garder un écrit signé de la Reine dont il s'autorisa , & qui le mit en état de fermer la bouche à ses ennemis. Cependant il fut si mécontent d'avoir été employé pour cette indigne supercherie , qu'il conseilla lui-même aux rebelles de rentrer dans leur devoir , & de tâcher d'obtenir leur pardon par leurs soumissions. Il fût même si touché de la triste situation où ils étoient réduits , qu'il écrivit à la Reine d'Ecosse la lettre suivante en leur faveur.

„ Votre Majesté a ici plusieurs par-
 „ tisans qui favorisent son droit par dif-
 „ férentes vûes. Les uns le soutiennent ,
 „ par un principe de conscience , per-
 „ suadés que la justice est de votre cô-
 „ té. Les autres se sont déclarés en vo-
 „ tre faveur , parce qu'ils ont entendu
 „ dire beaucoup de bien de vous , ce qui
 „ leur fait désirer de vous avoir pour

„ Souveraine. Il y en a que la confor-
 „ mité de votre religion avec la leur
 „ vous attache ; d'autres enfin ne défi-
 „ rent de vous voir regner , que parce
 „ qu'i's haïssent la Princesse Catherine,
 „ (a) & qu'ils craignent que son éle-
 „ tion n'entraînât leur ruine. Dans ce
 „ dernier parti , il se trouve des Ca-
 „ tholiques & des Protestans ; & quoi-
 „ que leurs opinions ne s'accordent pas
 „ sur la religion , ils sont tous du mê-
 „ me avis par rapport à la succession
 „ d'Angleterre. Vous avez aussi beau-
 „ coup d'ennemis , qui le sont par des
 „ vûes différentes , conformément à ce
 „ que je viens de vous dire , & qui com-
 „ battront toujours vos droits , à moins
 „ que vous ne trouviez le moyen de les
 „ gagner. Mais soit amis , soit ennemis ,
 „ tous les Anglois souhaitent que l'af-
 „ faire de la succession se décide , &
 „ toute la nation veut sçavoir à qui elle
 „ doit un jour obéir. La Reine seule
 „ est d'un avis contraire , & voudroit
 „ tenir la chose indécise. Vos ennemis
 „ n'ont rien oublié pour se prévaloir de
 „ la conjoncture : car vous voyant
 „ (a) Catherine Gray.

» brouillée non-seulement avec notre
» Reine, mais avec vos propres sujets,
» ils ont insisté sur la convocation d'un
» Parlement, ne doutant pas que votre
» droit ne soit vivement attaqué dans
» cette assemblée. C'est pourquoi ils se
» sont donnés tant de mouvemens pour
» la faire convoquer pour le mois d'Oc-
» tobre. Vos amis au contraire pour
» gagner du tems, & pour vous don-
» ner le loisir de mettre ordre à vos
» affaires, & de lever les obstacles qu'on
» veut vous opposer, ont employé
» toute leur adresse & tout leur crédit
» pour en reculer la convocation jus-
» qu'au printems prochain. Ils désirent
» que votre Majesté s'efforce durant
» cet intervalle de s'assurer de tous les
» suffrages qui lui seront nécessaires,
» lorsque cette grande affaire sera mise
» sur le tapis. Pour parvenir à ce but,
» vous devez avoir pour objet de vous
» conserver vos anciens amis, d'affir-
» mer ceux dont la foi est chancelante,
» & de gagner s'il est possible quelques
» uns de ceux qui sont encore neutres,
» ou qui même se sont déclarés contre
» vous : car il ne faut pas espérer qu'on.

„ puisse les gagner tous; mais aussi quand
 „ on aura détruit la cause de leur aver-
 „ sion, on peut croire que cette aver-
 „ sion cessera. Vous ferez bien encore
 „ d'éviter tout ce qui peut blesser la
 „ délicatesse de la nation, & de vous
 „ conformer à ses goûts autant qu'il
 „ vous sera possible. Les étrangers lui
 „ sont généralement suspects, & vous
 „ avez fort bien fait d'épouser un Prince
 „ du Pays. Vos amis vous conseillent
 „ donc de fuir toutes les alliances qui
 „ pourroient donner de l'ombrage à la
 „ nation Angloise, & de paroître vous
 „ reposer entièrement sur sa bonne vo-
 „ lonté. Ce n'est pas qu'on soit d'avis
 „ que vous rompiez avec la France, ni
 „ avec l'Espagne. Au contraire, il est
 „ fort expédient que vous ménagiez l'a-
 „ mitié de ces deux Puissances, dont
 „ vous pourrez avoir besoin quelque
 „ jour. Mais vos amis désirent que vous
 „ vous en teniez aux démonstrations
 „ générales, comme vous avez déjà fait,
 „ & que vous ne preniez aucune liai-
 „ son particuliere qui vous engage trop
 „ avant, & qui puisse allarmer les An-
 „ glois. Ceux que la différence de Re-

ligion a fait entrer dans le parti contraire, se rapprocheront aisément de vous, lorsqu'ils sçauront que vous traitez avec indulgence ceux de vos sujets qui ne sont pas de votre Communion, & que vous n'attendez point à la liberté de leur conscience. Mais pour ceux que les recits peu avantageux qu'on leur a faits de votre personne ont aliénés de vous, il sera facile de les ramener par des discours opposés, en semant partout le bruit de vos vertus, & surtout de votre clémence, celle de toutes les vertus qui concilie davantage aux Princes le cœur de leurs sujets. Ceux qui favorisent le droit de Catherine, parce qu'ils le croient mieux fondé, pourront être défabusés par des personnes habiles, qui leur allégueront des raisons convaincantes & persuasives, tirées de la nature même de votre cause, qui est si bonne, qu'il ne sera pas difficile de la faire valoir. Vous avez un grand nombre de partisans secrets, que la crainte retient dans le silence, & empêche d'agir avec autant de vigueur qu'ils le devroient. Ainsi il se-

22 roit à propos que vous eussiez tou-
 22 jours ici un Résident qui pût agir &
 22 parler librement, & à qui vos parti-
 22 sans pussent s'ouvrir. S'il y avoit ici
 22 quelques gens prévenus que votre
 22 Majesté ne les aime point, & qu'ils
 22 perdroyent beaucoup si vous parve-
 22 niez au Trône, un Ministre habile &
 22 éclairé, & assez autorisé pour qu'on
 22 pût ajouter foi à ses assurances, dis-
 22 siperoit sans peine ces ombrages, &
 22 rameneroit aisément les esprits. Il ne
 22 vous est point difficile de conserver
 22 l'amitié de vos anciens partisans, &
 22 vous avez un moyen de faire revenir
 22 ceux que les dernières révolutions
 22 ont un peu éloignés de vous : c'est de
 22 leur montrer que pouvant user des
 22 voyes de rigueur, vous aimez mieux
 22 suivre le penchant naturel que vous
 22 avez à pardonner. Ceux qui ont
 22 gardé jusqu'ici la neutralité se laisse-
 22 ront entraîner par votre clémence,
 22 surtout quand ils connoîtront la jus-
 22 tice de vos droits. Ce pas étant fait,
 22 vous verrez le nombre de vos parti-
 22 sans s'accroître, & appuyée de leur
 22 crédit, vous l'emporterez aisément.

sur vos compétiteurs. Ne croyez pas
que lorsqu'on vous conseille de vous
réconcilier avec vos sujets rebelles,
on a moins vos intérêts en vûe que les
leurs ; au contraire , on est fort per-
suadé que cette réconciliation peut
infiniment contribuer à avancer vos
affaires. Ceux-mêmes qui n'ont au-
cune liaison avec les rebelles réfugiés
à Newcastle sont de cet avis , & la
chose parle assez d'elle-même. En
effet Elizabeth aura sans doute bien
plus de considération pour vous, lors-
qu'elle verra tous vos sujets rangés
sur votre obéissance , & une intelli-
gence étroite entre le chef & les
membres. Elle ne songera plus alors
à troubler vos Etats , surtout après
le bon effet qu'aura produit cette re-
conciliation : en effet il n'y aura per-
sonne alors en Angleterre qui ne s'es-
time heureux d'être un jour soumis
aux loix d'une Princesse , qui montre
tant de clémence au commencement
de son Regne , & qui sçait déjà par-
donner. D'ailleurs, quoiqu'on ne puis-
se nier que le Comte de Murray ne
vous ait fait une grande offense , les
Protestans néanmoins croiront tou-

» jours que c'est en haine de la Reli-
» gion qu'on le persecute, & que c'est
» là la principale cause de sa dis-
» grace. Mais quand on verra que vous
» lui pardonnez, vous en ferez plus esti-
» mée, & après cette preuve éclatante
» de clémence, personne ne doutera que
» votre bonté ne s'étende sur les Protec-
» tans, comme sur les Catholiques.

» Et pour que votre Majesté éprou-
» ve par elle-même que c'est moins en
» faveur des exilés, que pour la confi-
» dération de ses propres intérêts qu'on
» lui conseille le parti de la clémence,
» elle peut prendre un milieu, que plu-
» sieurs Princes ont suivi dans une oc-
» casion toute semblable : c'est de pu-
» blier une proclamation dans laquelle
» vous déclarerez que malgré les justes
» raisons que vous avez de traiter avec
» la dernière sévérité tous les rebelles,
» toutesfois aimant mieux écouter les
» conseils de la clémence, que ceux de
» la justice, vous consentez à leur par-
» donner, en exceptant néanmoins les
» auteurs de la révolte, dont vous pou-
» vez spécifier les noms : que ne vou-
» lant pas cependant déployer contre

» ces

ces derniers toute votre rigueur, vous
 voulez bien leur donner le tems de se
 reconnoître & de se repentir : qu'en at-
 tendant vous leur ordonnez de sortir
 d'Angleterre, & de se retirer dans le
 lieu que vous leur assignerez. C'est d'u-
 rant cet exil que vous éprouverez si le
 conseil que l'on vous donne est sage, &
 s'il a produit tous les bons effets qu'on
 s'en étoit promis. Alors vous pourrez
 pousser plus loin la clémence, si vous
 le trouvez à propos : car comme ils
 ne seront point encore absous, vous
 ferez toujours la maîtresse de leur
 sort. Les amis qu'ils ont en Angle-
 terre ne manqueront pas de s'inté-
 resser en leur faveur, ils tâcheront
 d'obtenir leur grace par les bons offi-
 ces qu'ils s'efforceront de vous rendre,
 & ce sera autant de nouveaux par-
 tisans que vous pourrez vous faire.
 Pour les rebelles, il est bien sûr qu'ils
 ne rechercheront plus l'amitié ni la
 protection d'Elizabeth, & pourvû
 que vous leur permettiez de toucher
 leurs revenus, ils seront fort contens
 de n'avoir rien à démêler avec cette

„ Reine. Enfin en prenant le parti de
 „ la clémence, qui certainement est le
 „ plus sûr & le plus avantageux, vous
 „ pourrez attirer dans vos intérêts un
 „ grand nombre de Prélats & de No-
 „ bles d'Angleterre, qui ont gardé jus-
 „ qu'ici la neutralité.

Trochmorton avoit écrit en chiffre les noms de ces Seigneurs, & il insinuoit à la fin de sa Lettre, que Marie Stuart augmenteroit tellement par-là le nombre de ses amis, que si Elizabeth vouloit former quelque entreprise contre ses droits, tous ses efforts tourneroient à sa honte : que si la Reine d'Ecosse envoyoit alors seulement un corps de mille hommes sur la frontiere, tous les Partisans se déclareroient dans les quatre coins du Royaume, & lui feroient obtenir, ce qu'on voudroit lui retenir par injustice. La Reine ayant pesé mûrement ces avis, fut d'abord tentée de les suivre, tant à cause de l'estime qu'elle portoit à Trochmorton, que parce qu'elle avoit un penchant secret à pardonner; d'ailleurs elle avoit de l'esprit, & elle sentoit bien que c'étoit le meilleur parti qu'elle pût pren-

dre. Elle étoit donc dans la résolution de le fuivre, & de reculer la convocation du Parlement, dans lequel on devoit faire le Procès aux rebelles. Riccio lui conseilloit lui-même le parti de la douceur. En effet Murrai lui avoit écrit une Lettre pleine de soumissions, dans laquelle il avoit enfermé un diamant de prix, l'assurant qu'il se repentoit de sa faute, & que s'il rentroit en grace, Riccio se ressentiroit toujours de son amitié & de son crédit. Riccio eut d'autant plus d'empressement de mettre Murrai dans son parti, qu'il s'aperçut que le Roy ne le regardoit pas de bon œil. Cependant la Reine d'Ecosse, conformément au projet dont Trochmorton lui avoit tracé le plan, envoya Robert Melvil en Angleterre, pour y résider en qualité de son Ambassadeur ordinaire, & pour y veiller à ses intérêts.

Sur ces entrefaites le Roy de France envoya à la Cour d'Ecosse un Gentilhomme, nommé Villamonte, pour porter la Reine à sévir avec rigueur contre les Bannis, & à ne point accorder de Trêve aux Protestans, toutes les

Puissances Catholiques de l'Europe venant de se liguier pour les détruire. Ce fut le Cardinal de Lorraine, qui à son retour du Concile de Trente conseilla au Roy cette démarche, & l'engagea à écrire là-dessus à notre Reine une Lettre fort pressante. Cette malheureuse Ambassade produisit plusieurs effets tragiques. Quoique notre Reine n'eût gueres la force de rien refuser aux Guises, cependant si elle eut suivi ses propres mouvemens, elle n'eût accordé que peu de chose à la sollicitation du Roy de France, qui outre qu'il étoit encore fort jeune, étoit absolument gouverné par sa mere, que la Reine d'Ecosse n'avoit aucune envie d'obliger. Mais Riccio qui craignit d'offenser les Puissances Catholiques, surtout le Pape, dont il étoit le Pensionnaire, l'emporta dans l'esprit de la Reine, & la déterminâ comme malgré elle, à poursuivre dans le Parlement la proscription des Rebelles. Murray & ses complices avoient alors un grand nombre de Partisans en Ecosse, parmi lesquels on comptoit le Comte de Mortoun, Milord Rutween, Mi-

lord Lindsay, & plusieurs autres Seigneurs. Les uns étoient attachez au parti des Rebelles à cause de la conformité de leur Religion, les autres par les liens du sang, & quelques-uns par des raisons particulieres, qui leur faisoient craindre les Délibérations du Parlement. Mortoun & ses Partisans craignoient en particulier que les Terres qui avoient été alienées du Domaine en leur faveur pendant la minorité de Marie, ne leur fussent ôtées, & réincorporées à la Couronne. Ils s'étoient aussi emparé durant la guerre de plusieurs Terres appartenantes à l'Eglise, dont ils appréhendoient qu'on ne leur enlevât la possession. Ainsi ils délibérèrent entre eux sur les moyens de s'opposer aux entreprises du prochain Parlement par un coup hardi. Mortoun avoit un ami très-puissant à la Cour, dans la personne de George Douglas son cousin, fils naturel du Comte d'Angus, ayeul maternel du Roy. Douglas qui obsédoit continuellement ce jeune Prince, lui inspira tant de soupçons contre Riccio, que Darnley consentit à le faire poignarder. Ce Prince n'avoit encore au-

cune experience, & il connoissoit peu le naturel de ses Sujets. Cette infâme entreprise s'exécuta un Samedi, à six heures du soir, lorsque la Reine étoit à table. Quelques gens armés entrèrent dans le Palais avant qu'on eût fermé les portes, & se saisirent des clefs du Château. Quelques autres ayant à leur tête Ruthween & Douglas, se rendirent dans l'appartement de la Reine, en traversant celui du Roy; les autres restèrent dehors, & crioient *courage Douglas, courage*. Le Roy qui s'étoit déjà rendu chez la Reine, étoit appuyé sur son fauteuil, quand Ruthwen entra le casque en tête, suivi de Douglas & de quelques autres conjurés, ils se précipitèrent si brusquement que la table en fut renversée. Riccio saisit d'abord la robe de la Reine, & implora son secours; mais Douglas ayant pris l'épée du Roy la lui enfonça dans le corps, & l'y laissa. Riccio criant de toute sa force & se débattant fut traîné hors de la salle, & y fut achevé, malgré les prières & les menaces de la Reine. On s'affura en même tems de cette Princesse & on lui donna des Gardes. On laissa échapper

pendant la nuit le Comte d'Athol, le Lord de Tullibardine, le Secrétaire Lidington & Jacques Balfour, & ils en furent quittes pour la peur.

Le lendemain matin on m'ouvrit aussi la petite porte du Château : comme je traversois la basse-cour la Reine qui étoit à la fenêtre m'ayant apperçu me fit signe d'approcher, & me commanda de me transporter chez le Prevôt de la Ville, pour lui ordonner de sa part, d'assembler les Bourgeois & de venir la tirer de sa prison. » Ne tardez point » à vous retirer, ajouta-t-elle, car ils » veulent vous arrêter vous-même. Elle avoit à peine achevé que Wisbet, Maître d'Hôtel du Comte de Lenox arriva bien accompagné, & voulut m'empêcher de sortir; mais je lui donnai le change, en lui disant que je n'avois d'autre dessein, que d'aller entendre le Sermon dans l'Eglise de Saint Giles. Je me rendis néanmoins chez le Prevôt & je lui communiquai les Ordres de la Reine. Il me répondit que le Roy lui en avoit donné de contraires : qu'il ne laisseroit pas cependant d'assembler le Peuple, & de son-

der ses dispositions , mais qu'il n'espéroit pas qu'on pût en tirer de grands secours, vu le mécontentement général où l'on étoit du Gouvernement. Aussi lorsqu'il eut assemblé les Chefs de la Bourgeoisie , personne ne se déclara en faveur de la Reine. C'est ce que je fis sçavoir à cette Princesse par une de ses Femmes qu'elle m'envoya. Marie se doutoit bien que les Assassins de Riccio ne manqueroient pas de rappeler en Ecosse le Comte de Murray & les autres , pour en fortifier leur parti. Ainsi elle me fit dire d'aller au-devant de lui, supposé qu'il fût rappelé, & de faire tous mes efforts pour l'empêcher qu'il ne se joignît à des hommes qui l'avoient si cruellement outragée , & pour l'engager à la secourir dans son malheur. J'étois chargé de lui faire de sa part de grandes offres & de grandes promesses. Murray arriva le Lundy suivant , & je m'acquittai des Ordres de la Reine; mais l'entrevûe qu'il eut avec elle fit beaucoup plus d'impression sur son esprit que toutes mes paroles. Quand la Reine l'aperçut elle courut au-devant de lui, & lui dit en l'embrassant : „ Ah ! mon

» frere, si vous aviez été ici vous n'au-
 » riez pas souffert qu'on m'eût traitée si
 » indignement. « Murrain fut si touché
 de sa disgrâce qu'il ne pût lui refuser
 des larmes. Il n'ignoroit pas que les au-
 teurs du meurtre de Riccio n'avoient
 eu en vûe ni son rétablissement, ni l'in-
 terêt de leur Patrie, mais leur propre
 utilité; ainsi il ne se crût point obligé
 de prendre en main leur défense.

Le Roy ne fut pas long-tems à se
 repentir d'avoir trempé dans cet indigne
 assassinat. La Reine en prit occasion de
 le détacher du parti des meurtriers; elle
 lui fit sentir toute l'atrocité de leur cri-
 me, qu'ils avoient commis dans sa pre-
 sence, au risque de faire perir avec elle
 le fruit qu'elle portoit. Elle lui dit néan-
 moins qu'elle étoit disposée à leur faire
 grace, & à leur donner là-dessus toutes
 les assurances qu'ils demanderoient.
 Les meurtriers voyant que le Roy les
 abandonnoit, & que le Comte de Mur-
 rai n'embrassoit pas leur parti avec beau-
 coup de chaleur, crurent devoir songer
 à leur sûreté, & à un accommodement.
 La Reine en fit dresser un Projet, où
 tantôt elle ajoutoit un article, tantôt.

elle en retranchoit un autre, pour gagner du tems. Quand on fut convenu de ces articles, la Reine se servit de l'entremise du Roy pour engager les confédérés à lui ôter ses Gardes, alleguant que tout ce qu'elle signeroit seroit nul, si on ne lui rendoit la liberté; mais elle fut à peine débarassée de ses Gardes, qu'elle s'échappa, accompagnée du Roy, de Traquair, & d'Arthur Areskin, General de la Cavalerie, qui la conduisirent au Château de Dumbâr. En même tems elle me fit dire par une de ses Femmes, qu'elle avoit laissée à Edimbourg, de faire de nouvelles instances au Comte de Murrai, pour l'empêcher de se joindre au parti des meurtriers. Ceux-ci furent fort surpris le lendemain lorsqu'ils apprirent l'évasion de la Reine, & qu'ils virent échouer le projet d'accommodement. J'agis auprès du Comte de Murrai en conséquence des Ordres de la Reine, & je lui promis son pardon & celui de ses complices, pourvû qu'ils refusassent de se joindre aux meurtriers. Ceux-ci se voyant par là privés de toute assistance, furent obligés de se retirer à leur tour à Newcastle, où ils trou-

verent pour ainsi dire, *la place toute chaude*. (a) Duke, Gleincarn & de Rothes qui s'étoient détachés du parti de Murrai, pendant son bannissement, avoient obtenu leur pardon quelques jours auparavant. La Reine le leur avoit accordé d'autant plus volontiers, qu'elle ne vouloit point avoir à la fois tant d'ennemis sur les bras. C'est par le même motif qu'elle chercha à séparer le Comte de Murrai du Comte de Mortoun, afin de pouvoir mieux se venger de ce dernier. Le ressentiment qu'elle eût du massacre de Riccio, fut d'autant plus vif qu'il sembloit que les meurtriers eussent eû le dessein de la faire perir elle-même avec son fils ; en effet on auroit pu tuer Riccio dans un autre tems, & surtout dans un autre lieu. Murrai & ceux de son parti ayant appris par ma bouche les dispositions de la Reine, me chargèrent de lui faire leurs remerciemens, & de l'assurer qu'ils ne vouloient rien avoir à démêler avec les meurtriers, mais qu'ils se soumettroient entièrement à ses volontés.

Je me rendis auprès de la Reine.

(a) L'Anglois dit, le nid tout chaud.

pour l'instruire des dispositions des Seigneurs confédérés, & je la trouvai sur le chemin de Hadingtoun. Elle me reçut d'un air fort obligeant, & me remercia des services que je lui avois rendus. Sur le soir en signant quelques Lettres d'amnistie pour le Comte de Murrai & pour ses Partisans, elle me fit ses plaintes sur l'imprudence & sur l'ingratitude du Roy. Je tâchai de l'excuser de mon mieux, attribuant sa faute à sa jeunesse & aux mauvais conseils de Douglas, & de quelques autres qui l'avoient séduit. Je l'exhortai à étouffer dans son cœur toute semence d'inimitié, & à se souvenir que c'étoit elle-même qui l'avoit pris pour mari, contre l'avis de ses Sujets; mais je lui trouvai toujours depuis ce tems-là un cœur plein de rancune, & c'étoit lui faire mal sa cour, que de lui parler d'accommodement. Ce même jour le Roy me demanda si le Comte de Murrai ne m'avoit point donné une Lettre pour lui. Je lui répondis qu'il avoit écrit à la hâte à la Reine, & qu'apparemment il avoit crû qu'ils ne faisoient qu'un. *Cela est vrai*, repliqua le Roy, *mais il pou-*

voit toujours m'écrire. Il me demanda ensuite ce qu'étoient devenus Mortoun, Ruthween & les autres meurtriers. Je lui dis que je croyois qu'ils étoient en fuite, mais que j'ignorois le lieu de leur retraite. » Le breuvage, dit le Roy, » leur paroîtra un peu amer, mais que » ne l'ont ils mieux aprêté. Cependant il étoit un peu confus de les avoir abandonnés, d'autant que la Reine lui marquoit beaucoup de froideur. Le jour suivant le Roy & la Reine arrivèrent à Edimbourg, & ils logerent dans le Château. On saisit quelques-uns de ceux qui avoient gardé les portes pendant le massacre, & ils furent mis à mort.

La Reine qui étoit fort avancée dans sa grossesse, se rendit à Sterlin pour y faire ses couches : le Roy l'y suivit, & se rendit aussi à Allowai, où elle fit dans ce tems-là un voyage; mais à son arrivée la Reine retourna sur le champ à Edimbourg, ce qui fit assez connoître qu'elle l'évitoit. Je faisois tous mes efforts pour les réconcilier, mais je m'aperçus bien-tôt que je devenois importun. La Reine m'en fit faire des reproches par le Comte de Murrail, & me dé-

fendit de m'entretenir avec le Roy. Ce Prince étoit toujours seul, & c'étoit un crime de l'accompagner; il étoit également haï de la Reine, & de tous ceux qui favorisoient le parti des meurtriers de Riccio : ainsi on ne pouvoit s'empêcher d'être ému de compassion, en voyant ce jeune Prince, dépourvû d'amis & d'apui. En effet il étoit d'un très-bon naturel, & il ne lui manquoit qu'un peu d'expérience & de conduite. On pouvoit encore lui reprocher qu'il donnoit plus volontiers sa confiance à des flatteurs, qu'à des gens de probité, écueil ordinaire des Princes.

Dans ce tems-là Elisabeth fut attaquée d'une grosse fièvre qui la réduisit à l'extrémité. Toute l'Angleterre en fut consternée, & il arriva à ce sujet une chose bien remarquable; c'est que les deux factions opposées qui partageoient le Royaume se réunirent toutes deux sans le sçavoir, pour mettre la Couronne sur la tête de notre Reine. Robert Melvil mon frere, étoit alors Ambassadeur en Angleterre, tandis que je faisois en Ecosse les fonctions de Secrétaire d'Etat, à la place de Lidington,

qu'on avoit éloigné sur quelques soupçons. Mon frere m'écrivoit Lettres sur Lettres, pour m'apprendre la maniere dont il falloit se conduire dans ces circonstances, & je lui répondois conformément aux Ordres que je recevois de la Reine. Cependant le Comte de Bothwel commença à avoir beaucoup de crédit à la Cour, & sa faveur qui augmentoit de jour en jour, causa beaucoup d'ombrage à un grand nombre de Seigneurs. Le Comte de Huntley, l'Evêque de Ross & Bothwel regardoient d'un œil jaloux l'amitié que notre Reine portoit au Comte de Murrain; car leurs vues étoient fort différentes de celles de ce Seigneur. La Reine sçavoit d'un autre côté combien il avoit d'amis en Angleterre & en Ecosse, & elle n'ignoroit pas le fruit qu'elle pouvoit retirer de son amitié. D'ailleurs elle ne pouvoit oublier le service qu'il lui avoit rendu à son retour de Newcastle, outre que ses intérêts & sa propre générosité la portoit à ménager ce Seigneur. Mais Bothwel, Huntley, & l'Evêque de Ross conseillerent à la Reine de faire emprisonner Murrain, jusqu'au tems de sa délivrance,

alléguant qu'ils avoient appris de bonne part qu'il avoit comploté de faire revenir les Seigneurs bannis dans le tems de ses couches. Ils comptoient que lorsqu'il seroit une fois en prison, il leur seroit facile de le charger de plusieurs autres accusations, & de le faire succomber. Le Reine me fit d'abord confidence de ce projet, & me demanda mon avis. Je lui dis qu'il y avoit tout lieu de croire, que le conseil qu'ils lui avoient donné, partoît bien moins du zele qu'ils avoient pour son service, que de la haine secrette qu'ils portoient à Murrai.

Cependant le Comte de Mortoun étoit fort embarrassé, quoiqu'il eût plusieurs amis en Ecoffe, surtout dans la Province de Lauthran. Le Lord d'Elphinstoun mon beaufrere, dont la mere étoit une Douglas, de la branche de Wittingem, étoit un de ses plus zelés Partisans. Mortoun qui n'ignoroit pas l'alliance qui étoit entre nos deux Familles, me fit écrire par Madame d'Elphinstoun, pour tâcher de m'engager, à sa sollicitation, à lui donner une Lettre de recommandation pour l'Electeur Palatin, & pour quelques

quelques autres Princes d'Allemagne, avec lesquels j'entretenois des correspondances. Car comme Elisabeth étoit vivement sollicitée par mon frere de ne point donner d'azile aux Rebelles, Mortoun & ses Partisans n'osant se réfugier en France, où notre Reine avoit trop d'amis, songeoient à se retirer en Allemagne. Je montrai cette Lettre à la Reine, pour lui faire mieux comprendre la fausseté des rapports qu'on lui avoit faits, au sujet du Comte de Murrai. En effet, puisque les bannis cherchoient un asile en Allemagne, il étoit bien clair que Murrai ne pensoit point à les faire revenir en Ecosse. La Reine fut très-contente de cette découverte. Elle me témoigna qu'elle étoit disposée à continuer ses bonnes grâces au Comte de Murrai, & elle me défendit fort sérieusement d'écrire en faveur des rebelles.

Sur ces entrefaites M. de Killegrew fut envoyé en Ecosse en qualité d'Ambassadeur d'Elisabeth. Cette Princesse qui avoit appris que notre Reine avoit un grand parti en Angleterre, avoit conçu de grands ombrages contre elle.

Killegrew se plaignit hautement de ce qu'on souffroit en Ecosse un certain Ruxbie, qui selon lui étoit non seulement Catholique, mais même rebelle, surtout, ajoûtoit-il, après que Mortoun & les autres Meurtriers de Riccio avoient été bannis d'Angleterre, par une Proclamation solennelle. Il est vrai que pour satisfaire notre Reine, & pour appaiser les murmures de son Ambassadeur, Elisabeth avoit fait publier cette Proclamation : mais elle n'avoit point eu d'effet, & les exilés avoient toujours été assistés en secret. Killegrew alleguoit pareillement que notre Reine entretenoit des correspondances secretes avec l'Irlande, par l'entremise d'O-neel, dont l'Agent se tenoit à Edimbourg, auprès du Comte d'Argile. Il se plaignit aussi de quelques insultes qui avoient été faites aux Anglois sur la frontiere ; mais le principal objet de son Ambassade étoit de complimenter notre Reine sur le recouvrement de sa liberté, & sur les avantages qu'elle avoit remporté sur les rebelles.

On juge aisément par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, qu'il n'y avoit plus

d'amitié sincere entre les deux Reines, & que si par politique ou par bienfaisance elles gardoient encore au dehors quelques mesures, leur cœur étoit rempli intérieurement de haine & de jalousie. Cependant Robert Melvil, Ambassadeur d'Ecosse en Angleterre, s'acquiesça une grande autorité dans le Royaume : & comme il avoit la réputation d'homme discret, la plus grande partie des Nobles, soit Catholiques, soit Protestans, lui firent confiance de leurs sentimens les plus secrets ; au lieu que Randolph, Ambassadeur d'Angleterre en Ecosse, n'avoit pour Espions que des hommes d'une naissance & d'un mérite fort médiocres. Melvil fut donc informé que Ruxbie, n'avoit été envoyé en Ecosse que pour être un des Espions de Randolph, & qu'il avoit ordre d'affecter un grand zele pour les intérêts de notre Reine, & pour ses droits à la succession d'Elisabeth ; il apprit de plus que Ruxbie étoit chargé de s'insinuer dans la familiarité de la Reine d'Ecosse, & de l'informer qu'un grand nombre de Catholiques Anglois étoient fort zélés pour ses intérêts ; mais que n'osant s'en

ouvrir à l'Ambassadeur d'Ecosse, parce qu'il étoit Protestant, ils aimeroient mieux s'en expliquer par son moyen à sa Majesté même. Aussi il se fit introduire auprès d'elle par l'Evêque de Ross, zélé Catholique, qui pria la Reine de tenir la chose fort secrète.

Je ne sçais, quelles furent les lumieres que Ruxbie tira de cette audience, mais il est sûr qu'il donna à la Cour d'Angleterre des avis secrets, fort nuisibles aux intérêts de la Reine. Cette intrigue, quoiqu'assez fine, ne pût être conduite si secrètement, que Robert Melvil, mon frere, n'en fût averti. Il apprit, que le Secrétaire Cecil avoit écrit à Ruxbie pour le remercier de ses avis, & le prier de continuer ses soins, lui promettant qu'ils seroient bien recompensés. Robert tira encore d'autres lumieres qui le mirent à portée de pouvoir donner à propos des avis sûrs. En effet il écrivit à la Reine, & lui traça le plan de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occasion. Ainsi dès la premiere plainte que porta Killegrew contre Ruxbie, la Reine le fit mettre en prison, &

fit saisir ses lettres & ses chiffres.

On trouva parmi ses papiers la Lettre de Cecil dont j'ai déjà parlé. Ruxbie voyant sa fourberie découverte, se jeta aux pieds de la Reine, avoua qu'il méritoit la mort, & demanda son pardon avec toutes les soumissions imaginables. Marie le fit si bien garder, que l'Ambassadeur d'Angleterre ne put sçavoir pour quel sujet on l'avoit enfermé, jusqu'à ce que Marie lui apprit elle-même, que sur ses plaintes, & pour complaire à sa bonne Sœur, elle l'avoit fait mettre en prison; elle ajouta qu'elle étoit prête à le remettre entre les mains de ceux, qui viendroient le réclamer au nom de la Reine d'Angleterre.

On avoit conseillé à notre Reine de ne pas faire paroître, qu'elle eût découvert cette intrigue, pour ne pas charger de tant de honte une Reine, qui faisoit semblant d'être son amie. Aussi n'étoit-il pas de son intérêt de divulguer cette affaire. Le tems même n'étoit nullement favorable pour rompre avec Elisabeth, & Marie avoit des raisons très-fortes de la ménager; mais les malheurs imprévus qui survinrent bien-

tôt après déconcertèrent toutes nos mesures , & rendirent les précautions inutiles.

La Reine étant sur le point d'accoucher , m'ordonna de me tenir prêt à partir , pour en aller porter la nouvelle à Elifabeth. La Lettre que je devois lui présenter fut expédiée d'avance , avec un vuide pour y placer le mot de fils ou de fille , selon qu'il plairoit à Dieu de donner l'un ou l'autre. J'étois en même tems chargé de prier la Reine , d'envoyer en Ecosse des personnes bien intentionnées pour la Paix , soit pour tenir l'enfant sur les Fonds , soit pour conferer sur les articles , dont M. Killegrew avoit fait mention. Pendant tout le tems que je restai au Château d'Edimbourg , je priai Dieu jour & nuit , qu'il donnât un Prince à la Reine. Mes prieres furent exaucées , & j'en fus averti le premier par Madame Boin , à qui la Reine avoit ordonné de me dire en même tems , que je partisse sans différer. L'ordre me fut donné le 19 Juin 1566. entre dix & onze heures du matin. Je montai à cheval à midy , j'arrivai la nuit à Berwik , &

quatre jours après à Londres. Je m'abouchai premièrement avec mon frere Robert, qui fit avertir cette même nuit le Secrétaire Cecil de mon arrivée & de la naissance du Prince. Nous le priâmes de tenir la chose secrète jusqu'à mon arrivée à la Cour, afin que j'en portasse moi-même la première nouvelle. La Reine étoit à Greenwich, où elle donnoit un Bal. Quand j'arrivai Cecil lui dit à l'oreille, que la Reine d'Ecosse étoit accouchée d'un Prince. Dès ce moment les danses cessèrent, & la Fête finit tout d'un coup. Chacun s'étonna d'un changement si subit & si prompt. La Reine se jeta dans un fauteuil la tête penchée, & dit aux Dames qui étoient autour d'elle. „ La Reine d'Ecosse vient „ de mettre au monde un fils, pendant „ que je ne suis qu'un arbre stérile.

Mon Audience fut arrêtée pour le lendemain, & je me rendis à Greenwich à l'heure prescrite, accompagné de mon frere : nous scûmes de quelques amis, que nous rencontrâmes en chemin, que la Reine avoit appris le sujet de mon arrivée avec quelque cha-

grin, mais qu'on lui avoit conseillé de faire bon visage, & de prendre garde à sa contenance quand je lui parlerois, aussi elle sçut fort bien le contrefaire.

Elle s'étoit parée ce jour-là plus qu'à l'ordinaire, & elle tâcha de me persuader que cette heureuse nouvelle avoit entierement dissipé les restes d'une maladie, dont elle avoit été incommodée quinze jours de suite; elle me reçut donc d'un visage ouvert, & me remercia du soin que j'avois pris de l'informer promptement d'une si bonne nouvelle. Elle me dit tout cela avant que je lui eusse délivré ma Lettre de créance, mais quand je la lui eus remise entre les mains, je lui déclarai que la Reine d'Ecosse sçachant qu'elle étoit celle de tous ses amis, qui prendroit plus de part à sa joye & à son bonheur, elle s'étoit empressée aussi à lui en donner connoissance plutôt qu'à tout autre: que néanmoins ce bonheur lui avoit coûté bien cher, ayant été en grand danger de perdre la vie, ce qui l'avoit fait repentir plus d'une fois de s'être mariée. Je dis cela en passant pour lui donner de l'aversion pour le mariage;

riage : car mon frere m'avoit dit , que ,
 quand on la mettoit sur l'article de la
 succession , elle menaçoit encore quel-
 quefois de vouloir se marier avec l'Ar-
 chiduc d'Autriche. Je la priai ensuite
 d'être la maraine du jeune Prince , ce
 qu'elle accepta avec une gayeté appa-
 rente. „ Votre Majesté, ajoutai-je, aura
 „ maintenant une belle occasion de s'a-
 „ boucher avec la Reine d'Ecosse : ce
 „ que je lui ai vu souhaiter si souvent.
 „ A quoi elle repliqua en souriant :
 „ qu'elle en seroit bien aise , si l'état
 „ de ses affaires le lui permettoit, mais
 „ que la chose n'étant pas encore pos-
 „ sible , elle enverroit des Seigneurs &
 „ Dames de distinction pour remplir
 „ sa place.

Après cela je lui fis des remerciemens
 de la part de la Reine ma Maitresse, de
 ce qu'elle lui avoit envoyé M. de Kille-
 grew pour la consoler , & pour lui
 donner en même tems de nouvelles as-
 surances de son amitié ; elle me de-
 manda si j'avois laissé Killegrew en
 Ecosse , & quelle pouvoit être la cau-
 se de son retardement. Je lui répon-
 dis , que peu de tems après son arri-

vée, la Reine s'étoit enfermée dans sa chambre sentant approcher le terme de ses couches, & que c'étoit là la principale cause du long séjour de ce Ministre en Ecosse. Je lui dis encore plusieurs autres choses conformément à mes instructions, & je la remerciai en même tems de ce qu'elle avoit obligé les Ecossois rebelles à sortir de son Royaume : je lui dis néanmoins que bien des gens prétendoient qu'ils y étoient encore cachés, mais j'ajoutai que j'avois peine à croire que quelques-uns de ses Sujets osassent leur donner azile contre les ordres de sa Majesté. Elle m'assura là-dessus qu'ils étoient partis, & que si l'on pouvoit prouver le contraire, ceux qui les auroient cachés, ne tarderoient pas à être punis. Je lui dis aussi que sur les plaintes que son Ambassadeur avoit faites contre un certain Ruxbie, on s'étoit assuré de sa personne, & qu'il seroit remis entre les mains de ceux qu'elle voudroit envoyer pour le retirer : que pour ce qui concernoit O-neel, la Reine d'Ecosse n'avoit aucun commerce avec lui, & qu'elle ignorerait peut-être encore qu'il y eut quelqu'un de ses

gens en Ecosse, si M. Killegrew ne le lui avoit fait connoître : que sur cet avis elle avoit fait des perquisitions, & que le Comte d'Argile avoit avoué qu'il avoit chez lui un des domestiques d'O-neel, pour regler quelques affaires qui ne regardoient qu'O-neel. & lui en particulier; que du reste elle ne connoissoit point cet homme, & qu'elle n'avoit aucune correspondance avec les Irlandois. La Reine parût satisfaite de cette déclaration, mais elle ne songea point à reclamer Ruxbie.

Avant que de prendre mon congé, je crus devoir faire tomber encore le discours sur l'article de la succession. Le Comte de Leicester étoit devenu si grand Partisan de la Reine ma maîtresse, qu'avant mon arrivée il avoit soutenu son droit plus d'une fois même en présence d'Elizabeth; il avoit même ajouté, qu'en la déclarant son héritiere présumptive, la Reine assureroit ses propres droits; mais s'étant apperçu que ce discours déplaisoit à Elizabeth, il avoit dit avec chagrin que Cécil gâteroit tout. A l'exemple de Leicester, le Duc de Nortfolck, le Comte de Pembroke &

plusieurs autres Seigneurs firent publiquement profession d'être Partisans de la Reine d'Ecosse, dès qu'ils eurent appris qu'elle avoit un fils. Les conjonctures étoient si favorables, qu'on me conseilla de dire à la Reine que j'étois bien assuré qu'elle n'avoit différé de se déterminer sur l'article de la succession, que pour avoir auparavant une entrevue avec la Reine d'Ecosse, qui étoit mere d'un beau Prince, & qu'après cela je ne doutois nullement qu'elle ne voulût embrasser l'occasion qu'elle avoit maintenant de contenter bien des gens, tant en Angleterre qu'en Ecosse, en mettant cette affaire hors de dispute : que j'en étois d'autant plus certain, que la Reine d'Ecosse ne prétendoit se prévaloir d'aucun autre droit que de celui que la faveur & l'autorité d'Elizabeth lui donneroient. Elle répondit que la naissance du Prince engageroit sans doute les Jurisconsultes d'Angleterre à décider cette affaire avec plus de promptitude & de diligence ; que de son côté elle jugeoit que le droit de sa bonne sœur étoit très-fondé, & qu'elle souhaitoit de bon cœur que les décisions

des Jurisconsultes fussent conformes à ses sentimens. Je repliquai qu'à mon dernier voyage en Angleterre je lui avois entendu tenir le même langage, mais qu'après les bonnes nouvelles que je lui avois apportées, je m'étois attendu à quelque chose de plus positif, & que j'espérois encore qu'elle ne me laisseroit point partir sans m'honorer d'une déclaration plus-particuliere. Elle répondit qu'elle étoit résolue de satisfaire sa bonne sœur sur cet article, & qu'elle lui feroit sçavoir ses intentions par la bouche des Députés qu'elle vouloit envoyer à la cérémonie du Baptême. Je vis bien que ce n'étoit qu'une défaite, ainsi je pris mon audience de congé; mon séjour étant d'autant moins nécessaire à cette Cour, que mon frere y résidoit. Le lendemain la Reine m'envoya mes dépêches avec une chaîne de prix.

Mon frere & les autres Partisans de la Reine d'Ecosse avoient dressé de concert une instruction particuliere que je devois délivrer à mon retour en Ecosse, afin qu'on pût se regler sur les circonstances, & sur la situation présente

des affaires : elle contenoit les avis suivans.

1°. Que mon frere ayant grand sujet de soupçonner que Ruxbie avoit
 » revelé quelques unes de ses intrigues ,
 » il feroit bon que la Reine fit entendre à Killegrevv, qu'elle avoit dessein
 » de le rappeler , pour empêcher qu'Elizabeth ne le congédiât la premiere.

2°. Qu'il étoit expédient que Marie priât Elizabeth d'envoyer pour la
 » cérémonie du Baptême le Comte de
 » Leicefter & le Secrétaire Cécil ,
 » comme les Ministres les plus propres
 » à discuter les articles qui sont en dispute , & à affermir en même-tems la
 » bonne intelligence entre leurs Maistresses.

3°. Qu'il falloit traiter honorablement M. de Killegrew & le renvoyer
 » avec un riche présent , afin de l'engager à faire à son retour un rapport favorable , & à travailler à entretenir la
 » bonne intelligence : qu'on devoit aussi le prier de déclarer au Comte de
 » Leicefter , & au Secrétaire Cécil , que
 » l'amitié ne sçauroit être longtems
 » entretenuë par des paroles sans effet.

» 4°. Que la Reine devoit ménager
 » le Comte de Northumberland, d'au-
 » tant qu'il n'avoit délivré sa lettre à la
 » Reine Elizabeth que par un principe
 » de crainte : qu'elle devoit aussi dissi-
 » muler le mécontentement où elle
 » étoit de Henri PEARCE, qui avoit trem-
 » pé dans les intrigues de Ruxbie.

» 5°. Qu'il falloit garder avec soin
 » Ruxbie, & le faire conduire vers le
 » Nord de l'Ecosse, afin qu'étant plus
 » éloigné, il ne puisse pas donner de
 » nouveaux avis à la Cour d'Angle-
 » terre : car il a déjà écrit au Séc-
 » taire Cécil par le moyen de Henri
 » PEARCE, qu'il peut découvrir tous vos
 » secrets.

» 6°. Que Milord Argile devoit trai-
 » ter avec O-Neel, comme de son pro-
 » pre mouvement, & sans qu'il parût
 » que la Reine en fût informée.

» 7°. Que le Secrétaire Cécil pré-
 » paroît d'étranges manœuvres, pour
 » la conférence qui devoit se tenir à
 » l'occasion du Baptême; & que le
 » Comte de Leicester les ayant dé-
 » couvertes, s'en étoit plaint à la Rei-
 » ne : que Cécil pour s'en venger ;

» avoit engagé le Comte de Suffex dans
 » une querelle contre lui, mais que la
 » Reine avoit pris le parti du Comte
 » de Leiceſter, & les avoit accordés :
 » qu'elle avoit fait auffi la paix entre
 » Leiceſter & Ormond.

» 80. Que ſa Majeſté feroit bien
 » d'écrire deux lettres à mon frere, &
 » de les envoyer par Killegrew, l'une
 » pour être montrée à Elizabeth, &
 » l'autre au Sécretaire Cécil.

» 90. Qu'il falloit donner à mon
 » frere de nouvelles inſtructions au ſu-
 » jet de Madame de Lénox, puis que
 » ſa liberté pourroit beaucoup avancer
 » les affaires de la Reine d'Ecoſſe.
 » Qu'enfin vû le but où la Reine viſe,
 » & l'apparence qu'il y a qu'elle y par-
 » viendra en peu de tems, il feroit bon
 » de couvrir un peu mieux ſes démar-
 » ches à l'avenir, & de tenir les choſes
 » un peu plus ſecrettes qu'on n'a fait,
 » d'autant qu'il n'y a point de conduite
 » ſi irréprochable qui ne trouve des
 » cenſeurs, qui ſe tiennent comme en
 » embuſcade pour profiter de la moin-
 » dre apparence qui peut être mal ex-
 » pliquée. »

Peu de tems après mon retour en Ecosse, M. de Killegrew obtint les dépêches, & fut renvoyé avec une chaîne d'or. On le chargea aussi de deux lettres suivant l'avis de mon frere, l'une pour être montrée à la Reine, & l'autre au Secrétaire Cécil. Elles étoient faites exprès pour dissiper tous les soupçons que les avis secrets de Ruxbie pourroient avoir fait naître. Car, comme je l'ai déjà dit, l'Evêque de Ross l'avoit introduit auprès de la Reine, parce que ni cet Evêque ni le Comte de Bothwel ne souhaitoient pas que les affaires de la Reine fussent plus longtems entre les mains de mon frere, qui n'étoit pas de leur faction, & ils aimoient mieux risquer les intérêts de la Reine, que de voir augmenter son crédit. Aussi, si mon frere n'eut été assez vigilant pour découvrir l'intrigue, & pour faire en sorte qu'on se saisit de Ruxbie & de ses papiers, tous ses soins seroient devenus inutiles, & il ne seroit jamais sorti d'une commission si épineuse avec honneur. C'est ainsi que les meilleurs Princes sont souvent trahis, & que les serviteurs les plus fideles perdent

leur crédit, quand les méchans qui, se voyent sans merite ne peuvent s'élever que sur la ruine des gens de probité & de mérite. Les deux lettres que la Reine écrivoit à mon frere étoient conçues en ces termes.

PREMIERE LETTRE.

A notre fidele & bien aimé salut :

“ VOTRE frere Jacque nous ayant
 „ informé des bons avis que le Sé-
 „ cretaire Cécil avoit donnés en par-
 „ ticulier, touchant les moyens de con-
 „ server la bonne intelligence qui est
 „ entre notre bonne sœur & nous ; &
 „ ayant trouvé que ce qu'il vous avoit
 „ conseillé alloit à notre avantage ,
 „ nous avons jugé à propos de vous écri-
 „ re , afin que vous le remerciez de
 „ notre part , & que vous lui déclariez
 „ nos sentimens sur les trois points dont
 „ il a fait mention.

„ Le premier, selon ce qui nous a
 „ été rapporté , concernoit les sûretés
 „ qu'on pourroit avoir à l'égard de la

» religion sous notre Regne.

» Le second, regardoit l'observa-
 » tion d'une bonne discipline sur les
 » frontieres. Il nous recommandoit dans
 » le troisiéme de n'affurer en apparence
 » notre droit que sur la faveur & les
 » bons offices de notre bonne sœur.

» Vous lui répondrez de notre part ,
 » quant au premier article , que depuis
 » notre retour de France, nous n'a-
 » vons jamais gêné ni persécuté per-
 » sonne au sujet de la Religion , & que
 » nous ne sommes pas dans le dessein
 » d'en user autrement à l'avenir : qu'on
 » ne doit pas douter que cette déclara-
 » tion ne soit sincere puisqu'on voit les
 » Protestans dans la possession des
 » charges les plus considérables de no-
 » tre Royaume , & que nous les em-
 » ployons dans nos affaires les plus im-
 » portantes , préféablement à tous les
 » autres. M. Nicolas Trogmorton peut
 » rendre témoignage là-dessus ; qu'il
 » dise seulement ce qu'il a vû & enten-
 » dû pendant son séjour en notre Cour.
 » On verra que son rapport ne s'accor-
 » dera nullement avec les faux bruits
 » que la malice a fait courir de nos

„ ennemis à notre préjudice. Pour ce qui
„ concerne le second article, il est sûr que
„ les Officiers des deux nations, qui com-
„ mandent sur la frontiere, ont été la cau-
„ se des désordres qui y sont arrivés. Ils
„ ont voulu profiter des derniers trou-
„ bles, dans un tems où nous n'étions pas
„ pas en état d'y remedier avec le mê-
„ me succès que nous esperons le faire
„ aujourd'hui, que le Seigneur nous a
„ rendu un peu de repos. Nous prions
„ M. Cécil de porter la Reine sa Mai-
„ tresse à montrer en cette occasion
„ autant de fermeté de son côté que je
„ suis résoluë d'en montrer du mien,
„ après quoi je suis persuadée qu'il n'y
„ aura plus de sujet de plaintes. Quant
„ au troisiéme article, vous lui ferez
„ voir de quelle maniere je m'explique
„ à Elizabeth, dans la lettre que je lui
„ écris. Faites mes complimens à M.
Cécil & à sa femme. Dieu vous ait
en sa sainte garde. De notre Château
d'Edimbourg, ce 1566



SECONDE LETTRE.

A notre fidele & bien aimé Salut.

„ J'AY reçu avec beaucoup de joye
 „ les assurances que votre frere m'a
 „ données de la continuation de l'ami-
 „ tié de ma bonne sœur. Elle m'en a
 „ données elle-même de plus fortes en-
 „ core, soit par la lettre qu'elle m'a
 „ écrite, soit par la bonté avec laquelle
 „ elle a consenti d'être la Marraine de
 „ mon fils, & par la promesse qu'elle a
 „ faite d'envoyer des personnes distin-
 „ guées pour assister de sa part à la cé-
 „ rémonie du Baptême. Vous lui en fe-
 „ rez mes remercimens. En même tems
 „ vous lui ferez connoître que je ne
 „ désire en cette occasion que ce qu'elle
 „ jugera elle-même le plus avantageux,
 „ & ce dont elle se peut acquitter avec
 „ le moins de dépense. Vous la prierez
 „ aussi de choisir pour cette ambassade,
 „ entre tous les autres Seigneurs de sa
 „ Cour, celui que nous sçavons depuis
 „ longtems lui être le plus cher, afin

„ que nous puissions nous expliquer
 „ avec lui avec la même confiance,
 „ que si nous parlions à notre bonne
 „ sœur elle-même. Pour ce qui regarde
 „ O-neel, Ruxbie, & les autres points,
 „ j'espère qu'elle sera contente du rap-
 „ port de M. de Killegrew. Ce Minis-
 „ tre lui dira en même tems que je ne
 „ souhaite rien en Angleterre, que ce
 „ que je pourrai obtenir de sa seule
 „ bienveillance, & que j'espère l'en
 „ convaincre si bien par ma conduite,
 „ que j'ose me flatter, que mes inté-
 „ rêts ne lui seront pas moins chers que
 „ les siens propres. Dans cette con-
 „ fiance je prendrai en toute occasion
 „ les mesures que je jugerai lui être les
 „ plus agréables, & j'éviterai avec soin
 „ tout ce qui pourroit l'offenser. Je
 „ veux que vous en agissiez de même,
 „ tant que vous serez à la Cour, & par-
 „ tout ailleurs où vous pourrez être em-
 „ ployé pour mon service, comme je
 „ vous l'ai toujours ordonné. Néan-
 „ moins que cela ne vous empêche pas
 „ d'entretenir commerce avec ceux qui
 „ me sont affectionnés & qui favori-
 „ sent mon droit; mais comportez-vous

„ de manière , que ni vous ni eux n'of-
 „ fensiez point ma bonne sœur : & si
 „ des personnes inconsiderées ou sédi-
 „ tieuses s'adressent à vous , faites-les
 „ souvenir premierement de leur de-
 „ voir d'une maniere douce , & si
 „ cela ne les corrige pas , faites leur
 „ connoître que j'ai promis à Eliza-
 „ beth de lui réveler de pareils com-
 „ plots , & d'en nommer les auteurs &
 „ les complices , & que je le ferai à
 „ moins qu'ils ne changent de con-
 „ duite. Tout le monde connoitra alors
 „ que ceux qui voudroient semer la dis-
 „ corde entre nous & notre bonne
 „ sœur ne sont pas d'aussi bons sujets
 „ qu'ils le voudroient paroître , & qu'ils
 „ cherchent leur intérêt particulier &
 „ non pas celui de leurs Maîtres.

Le principal objet de ces lettres étoit
 d'étouffer les bruits que Ruxbie & d'au-
 tres Traîtres avoient semés en Angle-
 terre contre mon frere, comme s'il avoit
 formé un grand parti dans ce Royau-
 me. Il ne nia point d'avoir travaillé à
 gagner les cœurs des Anglois en faveur
 de la Reine sa Maîtresse , mais il sou-
 tint , qu'il n'avoit rien fait qui pût bles-

fer la Reine d'Angleterre, & qui plus est, qu'il n'avoit jamais eu ordre de rien faire de semblable. Par ce moyen on rétablit en quelque maniere ce qu'on avoit gaté en se fiant à Ruxbie, & tous les ombrages furent si bien dissipés, que mon frere fut toujours souffert à la Cour d'Angleterre, ce qui augmenta tellement le nombre des Partisans de la Reine d'Ecosse, que plusieurs Provinces furent prêtes à se soulever, & qu'on avoit déjà nommés les chefs de la revolte.

Environ ce tems là, la Reine d'Ecosse fut avertie par mon frere, que le Comte de Bedford étoit en chemin avec une grande suite, de même que l'Ambassadeur de France & celui de Savoye, pour assister au Baptême du jeune Prince. Sur cette nouvelle, la Reine se rendit à Sterling avec son fils. Elle avoit choisi ce lieu pour la célébration du Baptême. Elle étoit cependant toujours chagrine & affligée, & elle ne pouvoit oublier ce détestable assassinat, qui s'étoit commis en sa présence, & qui avoit failli à la perdre elle-même avec son fils. Elle ne faisoit que soupirer, & on ne

ne pouvoit la regarder sans compassion.

Quelquefois elle me faisoit ses plaintes, & je la consolais de mon mieux, en lui disant que le grand nombre de Partisans qu'elle avoit en Angleterre devoit lui faire oublier le peu d'ennemis qu'elle avoit en Ecosse, & qu'elle leur faisoit trop d'honneur de les juger dignes de son indignation ; qu'une ame aussi pleine de vertus royales que la sienne, ne devoit pas s'abaisser jusqu'à songer à des personnes si méprisables. Je la suppliois de consulter là-dessus sa piété, sa propre gloire, & ses intérêts. J'ajoutois, que, comme les Souverains étoient réputés d'une condition supérieure à celle des autres hommes, ils étoient aussi obligés d'imiter les perfections de Dieu, en pardonnant comme lui avec plaisir, & en ne punissant qu'avec peine. „ Tout le monde sçait, lui „ disois-je, que les Princes sages étouf- „ sent leur ressentiment. Lorsque le be- „ soin de leurs affaires l'exige, & que „ la raison d'état est la mesure de leur „ faveur & de leurs disgraces. Les „ intérêts de Votre Majesté sont pré- „ sentement dans une grande crise. Elle

„ se voit à la veille d'être mise en pos-
 „ session d'une belle Monarchie : on y
 „ travaille depuis longtems : on a réussi
 „ jusqu'ici, & toutes les conjonctures sont
 „ favorables : Votre Majesté doit être
 „ dans peu la Princesse du monde la
 „ plus heureuse , pourvû qu'elle ne per-
 „ de point de vûe un si noble objet , &
 „ qu'elle ne s'oublie pas elle-même. Ce
 „ n'est donc pas le tems de songer à ces
 „ malheureux qui sont réduits à la der-
 „ niere misere , & qui ne sçavent plus
 „ où se refugier. Un homme généreux
 „ les croiroit déjà suffisamment châtiés ,
 „ & Votre Majesté en voudroit-elle
 „ douter encore , étant d'un sexe à
 „ qui la clémence sied si bien. Elle
 „ m'a ordonné de lui dire mon senti-
 „ ment avec franchise. Je l'ai fait toutes
 „ les fois que l'occasion s'en est présen-
 „ tée , & vous-même , Madame , m'a-
 „ vez dit souvent que vous vous étiez
 „ repentie de n'avoir pas suivi mes avis.
 „ Je prie Dieu , qui sçait qu'en vous
 „ conseillant , je n'ai jamais eu en vûe
 „ que vos intérêts & votre gloire qu'il
 „ vous préserve à l'avenir d'un sembla-
 „ ble repentir. Durant mon séjour en,

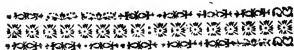
» Angleterre, les ennemis de Votre Ma-
 » jesté se prévalurent de quelques faux
 » rapports, & ils commencèrent à dire
 » assez publiquement que l'on ne re-
 » marquoit plus en elle cette humeur
 » douce & débonnaire, par laquelle elle
 » avoit autrefois charmé les cœurs. Ain-
 » si mon frere & moi nous eûmes beau-
 » coup de peine à déraciner cette im-
 » pression de l'esprit de ceux-mêmes,
 » qui font profession d'être de vos
 » amis.

Je lui tins ce discours en particulier &
 en françois, un jour qu'elle ne faisoit
 que soupirer, & qu'elle ne vouloit point
 manger, quoique M.M. de Murray & de
 Marr l'en priaient fort. Après qu'on
 eut déservi, elle prit mon bras & se
 promena avec moi dans le Parc de Ster-
 lin, où elle me parla encore de ses cha-
 grins & des outrages qu'on lui avoit faits.
 Au commencement son esprit ne sem-
 bloit envisager autre chose que le plai-
 sir de la vengeance : mais peu à peu
 elle se laissa tourner du côté de la
 gloire & de l'intérêt, de sorte qu'elle
 condescendit à la fin à une amnistie pro-
 visionnelle, qu'elle promit d'accorder aux

rebelles à la priere du Duc de Berwik , à condition qu'ils demeureroient bannis de l'Ecosse & de l'Angleterre , jusqu'au tems qu'il plairoit à la Reine de leur pardonner : Ce qu'elle feroit aussitôt qu'ils auroient donné de bonnes preuves de leur repentir ; que cependant elle s'appliqueroit à gouverner d'une maniere , que tout le monde auroit lieu de se louer de son Regne , & de dire que si elle sçavoit vaincre ses ennemis & ses compétiteurs , elle sçavoit aussi se surmonter elle-même.

Il est vrai qu'elle auroit pû réussir aussi bien qu'aucune Princesse du monde , mais les lâches flatteurs qui l'environnoient , firent échouer ces belles résolutions. Le Comte de Botwel , qui agissoit par des vûes particulières , & qui pénétra les desseins de la Reine , se prévalut de l'occasion , & fit revenir le Comte de Mortoun & ses associés pour en faire ses amis , & pour en fortifier sa faction. Selon toutes les apparences , il avoit dès-lors formé le dessein de tuer le Roi , pour se marier avec la Reine. Quelque tems après il exécuta l'un & l'autre , mais à sa propre confusion , à

DE MELVIL, LIV. III. 23^e
sa perte, & au malheur de tout le
Royaume, & particulièrement de la
Reine.



L I V R E I I I.

LA Reine étant avertie que le Comte de Bedford étoit arrivé à Berwik, m'ordonna de l'aller recevoir à Col-
dingham; j'eus ordre en même-tems de
tâcher en chemin faisant de détruire
les impressions que les ennemis de Ma-
rie avoient répandues à son préjudice.
Les tems étoient alors si malheureux,
que plus le nombre de ses amis aug-
mentoît, plus la malice de ses anciens
ennemis croissoit, & plus on inventoit
de faussetés contre elle. Mais Bedford
eut plus de confiance dans mon rapport
que dans celui des autres, & il devint
en ce tems-là un des plus zélés Partisans
que notre Reine eut Angleterre.

Il amena avec lui M. Cary, fils aîné
de Milord Husdean, M. Hatton, alors

un des favoris d'Elizabeth, M. de Lignish, intime ami du Duc de Northfolck, & un grand nombre de Chevaliers & de Gentilshommes de la Province d'York, avec la plupart des Officiers qui étoient en garnison à Bervik. La Reine étoit suffisamment instruite, par les lettres de mon frere, de la maniere dont elle devoit se comporter avec le Comte & avec les personnes qui l'accompagnoient.

Les autres Ambassadeurs étant arrivés, virent avec une sorte de jalousie & de dépit, que les Anglois étoient traités avec plus de distinction, & étoient plus caressés qu'eux. Au reste cette politique étoit fort sage, vû qu'en ce tems là nous avions plus besoin de l'Angleterre que de toutes les autres Puissances. D'ailleurs l'Ambassadeur de France étoit plutôt un honnête homme, qu'un bon courtisan. Celui de Savoye, comme le plus éloigné, n'arriva qu'après la fête. Pendant leur séjour à Sterlin il ne se passa pas un seul jour sans bal, ou sans quelque autre réjouissance. Le jour que l'on traita les Ambassadeurs, les Anglois pensèrent troubler la fête, Ils se forma-

lisèrent mal-à-propos sur un sujet assez léger, pour ne pas dire ridicule. On avoit fait entrer dans la salle une machine, sur laquelle on voyoit d'un côté une table toute dressée, & de l'autre des violons & des Musiciens qui faisoient retentir l'appartement par un agréable mélange d'instrumens & de voix. Devant cette machine, sans qu'on pût découvrir les ressorts qui la faisoient mouvoir, marchoit une troupe de satyres conduits par un françois nommé Sébastien. Ceux-ci non contents de faire faire place, secouerent leurs queues d'une maniere fort grotesque. Les Anglois prirent ces gestes pour une dérision & pour une insulte. Leur bile s'alluma de telle sorte, qu'ils ne purent retenir leur colere. Ils auroient mieux fait d'en rire les premiers, ou de faire semblant de ne rien voir & de ne rien entendre. MM. Hatton, Lignish & la plupart des Gentilshommes qui avoient souhaité de souper une heure plutôt, afin de mieux observer l'ordonnance & la cérémonie du Banquet, voyant ces grimaces & ces postures, quittèrent leurs places & se tinrent debout derrière la table, pour

une chaîne d'or, une bague & le portrait de la Reine. M. Lignish & cinq autres personnes de qualité reçurent chacun une chaîne d'or. J'eus ordre de les conduire jusques sur la frontière. Ils partirent tous très contents de la Reine, & personne ne trouvoit rien à redire à sa conduite, si ce n'est qu'elle ne montrait pas assez de considération pour le Roi. Le Comte de Bedford me pria de conseiller à la Reine de le mieux traiter en considération de sa propre gloire & de ses intérêts. Ce que je n'oubliai pas de faire ; mais ce fut inutilement.

Après le Baptême & le départ des Ambassadeurs, la Reine qui désiroit fort de rétablir le bon ordre sur les frontières, y envoya le Comte de Bothwel ; il y fut blessé en poursuivant les brigands qui ravageoient les Provinces. Elle s'y transporta ensuite elle même, & vint à Gedbourg, où le Comte de Bothwel & de Huntley entreprirent de tuer le Comte de Murray ; mais Milord Hume les prévint, & marcha à son secours, avec quelques troupes. La Reine revint par la Merse, & voulut voir de loin la Ville de Bervick. Elle fut saluée de plu-

siieurs coups de canon de la Fortèresse. M. Jean Toster qui commandoit pour les Anglois sur la frontiere , se rendit auprès d'elle pour conférer sur les moyens d'établir une bonne discipline dans ces quartiers ; mais son cheval heurta si rudement celui de la Reine , que dans cette secousse elle fut blessée à la hanche. Aussitôt Toster se jetta à ses pieds , & lui fit ses excuses avec toute la soumission possible. En effet , dans ce tems-là toute l'Angleterre lui portoit un respect infini. Elle le fit relever aussitôt , disant qu'elle n'étoit pas blessée , mais cet accident l'obligea néanmoins de rester deux jours au Château de Hume.

Le Roi qui la suivoit par tout & qui en étoit toujours reçu froidement , s'apercevant de ses dédains , se retira à Glasgou , où il tomba malade. Le bruit courut alors assez généralement , que quelques uns de ses domestiques l'avoient empoisonné. Le Comte de Bothwel gouvernoit alors toute la Cour : il avoit rappelé les Seigneurs bannis , & formé une étroite amitié avec le Comte de Mortoun. Après le retour de

sa Majesté à Edimbourg, les Comtes de Huntley, Bothwel, Argile, & quelques autres reçurent aussi leur pardon, après quoi la Reine alla à Sterlin pour y voir le jeune Prince; de-là elle revint à Edimbourg, le Roi y fut aussi amené, & on le logea à Kirkfield, sous prétexte que l'air y étoit meilleur, & plus propre à rétablir sa santé. Le bruit couroit cependant alors que Bothwel avoit déjà formé le dessein de le tuer. Il étoit dangereux d'en avertir le Roi, parce qu'il redisoit tout à quelques-uns de ses domestiques qui ne lui étoient pas fideles. Le Comte d'Orkny eut néanmoins la hardiesse de lui faire connoître, que s'il ne se retiroit promptement, c'en étoit fait de sa vie : ce qu'il redit aussitôt à la Reine, mais le Comte d'Orkny nia d'avoir jamais rien dit de semblable. Cet accident obligea le Comte de Bothwel de précipiter son entreprise. Il avoit déjà fait faire une mine sous la maison où logeoit le Roi, & il la fit jouer la nuit suivante. A la Cour on se disoit à l'oreille qu'on avoit mené le Roi, avant que de la faire jouer, dans un lieu écarté, où on l'avoit suffoqué en lui fourrant

une serviette dans la bouche. „ Tout le „ monde en soupçonna d'abord le Com- „ te de Bothwel , & les plus hardis di- „ soient hautement que c'étoit lui ; ce qui obligea ce Comte d'assembler un certain nombre de Commissaires pour examiner la chose ; mais ayant assez de crédit pour n'y faire entrer que ceux qui dépendoient de lui , l'affaire fut décidée à son avantage. Il dispoſoit de la destinée d'un chacun , & il distribuoit à son gré la bonne ou la mauvaise fortune. Personne n'osoit parler sans son agrément. Ce pas une fois fait , il conserva toujours le même crédit à la Cour. Le Comte de Murray s'en étoit retiré quelque tems auparavant. La Reine ne sortit point de son appartement pendant quelques jours. Je me trouvai le lendemain de ce meurtre à la porte du cabinet de la Reine : le Comte de Bothwel m'aperçût , & me dit qu'elle étoit désolée , & qu'elle vouloit être seule ; qu'il l'avoit quittée pour cette raison : qu'il étoit arrivé la chose du monde la plus surprenante ; que le tonnerre étoit tombé sur la maison du Roi , & l'avoit réduite en cendres ;

que le corps du Prince avoit été trouvé assez près de-là sous un arbre, sans qu'on y pût voir la moindre marque de contusion ou de brûlure. » Allez, je vous en prie, ajouta-t-il, & vous trouverez de quoi vous étonner. » Je m'y rendis, mais le corps étoit déjà enfermé dans une chambre, & Alexandre Durham à qui la garde en étoit commise, refusa de me le montrer.

Le bruit se répandit immédiatement après que la Reine vouloit se marier avec le Comte de Bothwel; il avoit épousé six mois auparavant la sœur du Comte de Huntley, dont il vouloit se faire séparer. Cette nouvelle allarma tous ceux qui s'intéressoient à la gloire de cette Princesse, & à la conservation du jeune Prince, qui ne pouvoit, sans courir de grands risques tomber entre les mains du meurtrier de son pere. Peu de gens, ou pour mieux dire personne n'osoit le témoigner. Néanmoins Milord Herreis, Gentilhomme d'un grand merite, vint à Edimbourg bien accompagné, & dit sans déguisement à la Reine, que le bruit couroit dans le Pays, que le Comte de Bothwel

avoit fait tuer le Roi pour se marier avec elle. Là-dessus il se jeta à ses pieds, il la supplia de se souvenir de son honneur, & de ne pas abandonner son fils, à un homme dont il avoit tout à craindre. Il lui représenta en même tems que ce mariage étoit tout-à-fait incompatible avec sa gloire & avec ses intérêts, & qu'elle n'y pouvoit donner les mains à moins que de consentir à sa propre perte. La Reine parut fort surprise de ce discours, elle dit à Herreis qu'elle ne pouvoit pas comprendre d'où ce bruit pouvoit venir, vû que son cœur ne lui avoit jamais rien dit en faveur du Comte. M. Herreis conjura là-dessus la Reine de lui pardonner la liberté qu'il prenoit, & de recevoir en bonne part ce qu'il lui disoit : Après quoi il prit congé d'elle, de crainte que le Comte ne vint à sçavoir son entretien avec la Reine, & n'attentât quelque chose contre la personne. Il avoit amené avec lui cinquante chevaux, & les avoit disposés en relais, afin de pouvoir mieux échaper à la poursuite de ses ennemis.

J'étois résolu d'en dire autant à la Reine, lorsqu'un certain Ecoissois, nom-

mé Thomas Bishop, qui avoit été long-tems en Angleterre, & y avoit rendu de bons services à sa Majesté m'écrivit une lettre qui contenoit la même chose: & comme il me conjuroit de la faire voir à la Reine, je crus que c'étoit un moyen de lui faire connoître mes sentimens sans trop m'exposer. Comme il étoit absent, il avoit écrit encore plus hardiment, que M. Herreis n'avoit parlé. Le contenu de cette lettre étoit, que le bruit couroit en Angleterre, que la Majesté vouloit se marier avec Bothwel, mais qu'il avoit de la peine à le croire, vû qu'il étoit averé que Bothwel étoit le meurtrier de son mari; que c'étoit un homme plein de vices, & que d'ailleurs il étoit marié: qu'il n'y avoit guère d'apparence que la Reine voulût faire une démarche si préjudiciable à ses intérêts & si contraire au but, qu'elle s'étoit toujours proposé; que par une telle conduite elle attireroit sur elle la colere de Dieu, & perdrait l'estime des Anglois, des Irlandois & des Ecoissois avec la bonne réputation qu'elle avoit eüe jusqu'alors dans le monde. Sa lettre étoit assez

étendue : il y citoit plusieurs exemples tirés de l'histoire, qu'il seroit trop long de rapporter. J'avois été quelques jours absent de la Cour, mais cette lettre m'ayant été renduë, j'y revins pour la montrer à la Reine, & je la lui présentai avec les protestations les plus respectueuses.

Après que Marie eut lû cette lettre, elle me la rendit sans dire un seul mot, & se tournant vers le Secrétaire Lidington, elle le fit approcher, & lui dit : „voici une étrange lettre, lisez-la, je „vous en prie. „Lidington demanda là-dessus ce que ce pouvoit être : c'est un tour de sa façon, dit-elle, pour ruiner le Comte de Bothwel : Lidington me prit là-dessus par la main, & m'ayant tiré à part, il lut la lettre, & l'ayant achevée, il me dit : „où aviez-vous „l'esprit quand vous avez montré cette „lettre à la Reine ? Ne sçavez-vous „pas que dès que le Comte de Bothwel „en sera informé, ce qui apparemment „ne tardera pas d'arriver, il vous fera „assassiner ? C'est une chose bien déplorable, lui repliquai-je, que tout „le monde voye une Princesse à deux

» doigts de sa perte, & que personne
 » n'osé l'en avertir. Vous avez agi en
 » honnête homme, repliqua Liding-
 » ton, mais non pas en homme sage.
 » C'est pourquoi retirez-vous promp-
 » tement, avant que le Comte revienne
 » de diner.

Le conseil étoit donné à propos. En effet la Reine raconta la chose à Bothwel dès qu'elle le vit, & quoiqu'elle eut tiré parole de lui, qu'il ne s'en vengeroit point, il me fit néanmoins chercher par tout, ne respirant que sang & que meurtre. J'en fus averti, & je me tins caché jusqu'à ce que sa rage fût un peu passée. La Reine étoit cependant mal satisfaite de ce que le Comte s'étoit si peu souvenu de la parole qu'il lui avoit donnée, & elle lui remontra qu'en agissant de la sorte, il lui feroit perdre tous ses fideles serviteurs. Sur cette remontrance, Bothwel promit encore qu'il n'attenteroit point à ma personne.

Quand j'eus appris que sa fureur étoit un peu calmée, je me rendis auprès de la Reine, & je lui dis qu'elle ne m'avoit jamais fait une injure si sensible, qu'en me soupçonnant d'avoir sa-

briqué la lettre que je lui avois montrée; qu'elle étoit assurément de Thomas Bishop; qu'au reste quoique j'en fusse pas l'auteur, elle ne laissoit pas d'être très conforme à mes sentimens, & que si Bishop n'en eut pas tant dit, j'aurois parlé moi-même comme mon devoir m'y obligeoit. Mais je vis bien que ce discours ne lui plaisoit pas.

Peu de tems après elle s'en alla à Sterlin, & à son retour elle rencontra le Comte de Bothwel bien accompagné: il prit d'abord son cheval par la bride. Le Comte de Huntley, le Secrétaire Lidington & moi, fûmes arrêtés par ses gens & conduits prisonniers à Dumbar. On laissa aux autres la liberté de se retirer. Dès ce moment le Comte dit publiquement qu'il épouserait la Reine, quand même tout le monde, & elle même s'y opposeroient. Le Capitaine Blachater qui m'avoit pris, me dit que tout cela se faisoit du consentement de la Reine. (a) Le lendemain j'eus la liberté de me retirer chez moi. La Cour

(a) Ceci est décisif pour prouver que le mariage de Marie Stuart avec Bothwel fut volontaire de la part de cette Reine.

se rendit ensuite à Edimbourg, où l'on convoqua un certain nombre de Nobles, auxquels on fit signer un Écrit, par lequel ils déclaroient qu'il étoit de l'intérêt de la Reine de se marier avec le Comte de Bothwel, vu qu'il avoit beaucoup d'amis en Louthian & sur les frontieres, & que c'étoit par conséquent l'homme le plus capable d'y faire observer un bon ordre; qu'après tout la Reine ne pouvoit pas faire autrement, puisque le Comte l'avoit enlevée; & avoit couché avec elle contre sa volonté. Je ne puis dire ni comment, ni par quelles loix le Comte se fit séparer de sa femme, sœur du Comte de Huntley.

Un peu auparavant, le Comte de Murray avoit obtenu la permission d'aller en France. Le Secrétaire Lidington avoit été longtems banni de la Cour, & y fut rétabli par les bons offices de mon frere Robert, qui fit valoir à la Reine le grand crédit qu'il avoit en Angleterre; & quoique mon frere n'y fût pas moins accrédité que lui, il n'étoit cependant pas de l'humeur de ces Courtisans ambitieux, qui prennent tout pour eux, & ne veulent rien partager.

avec les autres : aussi ſçavoit-il que Lidington n'étoit criminel que parce que le Comte de Bothwel lui vouloit du mal. Peu de tems après ſon retour , le Comte penſa le tuer dans la chambre de la Reine , & ſi cette Princeſſe ne ſe fût miſe entre eux, c'en étoit fait de lui. C'eſt pourquoi il s'enfuit de nouveau , & ſe cacha chez le Comte d'Athol.

Pour moi je ne me montrai pas ſouvent à la Cour , mais j'y allai par hazard le jour des nôces. Je me trouvai au ſouper du Comte de Bothwel qui avoit été fait Duc d'Orkny : il me fit des complimens ſur mon arrivée , & me dit , que l'on me voyoit ſi rarement à la Cour , qu'on pouvoit m'y traiter d'étranger ; il me pria de me mettre à table & de ſouper avec lui. Le Comte de Huntley Grand Chancelier, & pluſieurs autres étoient préſens. Je m'en excuſai, en diſant que j'avois déjà ſoupé : il me préſenta un verre de vin , & ajouta que j'avois beſoin de prendre des forces, parce que les ſoins que je prenois du bien public m'avoient fort maigri. Je répliquai que chaque membre devoit ſervir à quelque uſage , mais que pour le

bien public on s'en repositoit principalement sur lui & sur le reste de la Noblesse. *Je sçavois bien*, répondit-il, *qu'il n'y a point de trou où vous ne puissiez trouver une cheville.* Après cela il adressa la parole aux Dames, & leur tint des discours si sales, qu'elles le laisserent bientôt tout seul. J'en fis autant, & montai à la chambre de la Reine qui témoigna être bien-aise de mon arrivée.

La cérémonie du mariage se fit au Palais de Halyroodhouse par Adam Bothvvel, Evêque d'Orckny dans la grande sale où le Conseil s'assembloit ordinairement. Les cérémonies s'en firent à la maniere des Protestans, & non dans la Chapelle, suivant le rit des Catholiques Romains, comme on en avoit usé pour le mariage du feu Roi. Après la cérémonie, Bothvvel, jadis Comte, & alors Duc d'Orckny, fit tout ce qu'il pût pour avoir le jeune prince entre ses mains; mais Milord Marr son Gouverneur, homme de grande probité ne voulut pas y consentir, alléguant pour excuse, qu'il ne l'osoit faire sans le consentement des Etats du Royaume. Ceux qui avoient l'autorité en main le tour-

mentotent tellement, qu'il se trouvoit fort embarrassé. Il s'en plaignit à moi, & me pria de l'aider de mes conseils : il me dit qu'il avoit pris la résolution de ne pas livrer le Prince entre les mains d'un homme qui avoit massacré son pere, & qui s'étoit vanté publiquement, que, si une fois il étoit maître de sa personne, il l'empêcheroit bien de venger la mort de son pere. Je répondis à Milord Marr, que si je pouvois faire quelque chose en sa faveur il n'avoit qu'à parler : & comme il voulut sçavoir mes sentimens sur les moyens de mettre le Prince en sûreté, je lui dis, que j'étois grand ami de Jacque Balfour, & que je sçavois qu'il y avoit de la méfintelligence entre Bothwell & lui, & que j'étois persuadé que cette méfintelligence adroitement ménagée, pourroit être employée à la sûreté du Prince. Il y avoit au commencement une forte amitié entre eux, ce qui avoit fait obtenir à Balfour le Gouvernement du Château d'Edimbourg ; mais celui-ci n'ayant pas voulu avoir part au meurtre du Roi, il étoit devenu suspect à Bothwell qui travailloit fort à lui faire ôter

ce gouvernement pour le donner au Lord Beenstoun. Je lui conseillai ensuite de dire qu'il ne pouvoit délivrer le Prince à moins qu'on ne lui assignât un lieu, où il pût être sûrement gardé. Je fis plus ; je me rendis à Edimbourg pour m'aboucher avec Jacques Balfour : je lui conseillai de ne point se laisser ôter le gouvernement du Château, vû qu'en s'y maintenant il pourroit sauver le Prince & la Reine elle-même. On traitoit déjà cette Princesse si mal, & avec tant de mépris, qu'un jour en présence d'Arthur Areskin, je lui entendis demander un poignard pour se tuer, menaçant qu'autrement elle se jetteroit par les fenêtres. » Aujourd'hui ajoutai-je, il n'y a pas d'autre parti à prendre » pour vous, que de vous maintenir » dans la possession du Château. C'est » le moyen le plus sûr de servir le Prince & la Reine, & d'obliger la Noblesse qui a dessein de couronner le Prince, & de poursuivre Bothwel comme le meurtrier de son Roi. Si » vous en agissez autrement, on vous » accusera d'être complice de ce meurtre, & vous ne sçauriez éviter le soup-

» çon d'y avoir trempé, puis qu'on
» sçait la grande familiarité qui étoit
» entre vous & le Comte. C'est pour-
» quoi vous devez croire que c'est un
» grand bonheur pour vous de lui
» être devenu suspect, & qu'il pense à
» vous ôter le gouvernement du Châ-
» teau, & à le mettre entre les mains
» de Hepburn Seigneur de Beenstoun,
» suivant ce qui m'en a été dit par le
» Lord de Witlaw, Gouverneur du
» Château de Dumbar. Tout cela,
» dis-je, peut servir à votre justifica-
» tion, si vous voulez en profiter, &
» faire du Château d'Edimbourg une
» place de sûreté pour le Prince, au
» lieu que Bothwel en voudroit faire
» le lieu de sa captivité & de sa perte.

Jacque Balfour se rendit à mes raisons, & promit d'aider à poursuivre les meurtriers, pourvû que le Lord de la Grange voulût lui donner sa parole, qu'il le protegeroit, en cas que la Noblesse voulût lui faire un crime de sa conduite passée, qui n'avoit pas toujours été conforme à leurs intentions. Il m'assura que sans cela il n'oseroit se fier aux Nobles.

Le

Le Comte de Marr en fut aussi-tôt averti par son frere Alexandre Areskine ; celui-ci fort inquiet du Prince , vint me trouver à minuit , car les gens de bien , ne pouvoient alors se voir le jour. Cependant le Comte fut sommé avec menaces de rendre le Prince , & à la fin il y consentit , mais pour gagner du tems il exigea qu'on mettroit au Château d'Édimbourg (unique place , où le Prince pouvoit être sûrement gardé) un Gouverneur sans reproche , & sur lequel on pût compter. On s'étoit flatté , que cette réponse arrêteroit la fureur des meurtriers , jusqu'à ce que les Nobles pussent être en état de les punir , & de couronner le Prince , comme ils avoient déjà résolu dans une assemblée secrète qu'ils avoient tenue. Mais Bothwel en fut informé ; un des Seigneurs l'avertit même qu'on l'alloit investir à Halyroodhouse , pour s'assurer de sa personne. Cette nouvelle le fit songer à se sauver lui-même , plutôt qu'à se rendre maître de la personne du Prince. Il se retira d'abord au Château de Bervick , & delà à Dumbar , menant par tout la Reine avec lui.

Toute l'Ecosse crioit vengeance contre les assassins du Roy, mais peu de gens se mettoient en peine d'y travailler efficacement: Les reproches des Nations voisines firent à la fin sortir les Ecossois de leur léthargie: & ils se mirent sérieusement en devoir de ne pas laisser un crime si énorme impuni. Entre les autres Princes, le Roy de France écrivit une Lettre à M. du Croc son Ambassadeur en Ecosse, où il témoignoit s'étonner fort de ce qu'un si détestable meurtre, commis en la personne du Roy, restoit impuni, & de ce qu'il n'y avoit point en Ecosse des Sujets assez fideles pour venger une action si horrible? Cette remontrance obligea les Seigneurs qui avoient formé un parti opposé à Bothwel, à prendre les armes, & à remettre à cet Ambassadeur un Ecrit signé de chacun d'eux, où ils promettoient de faire tous leurs efforts pour exterminer les assassins de leur Roy; M. du Croc fut prié d'envoyer cet écrit au Roy son Maître. Ils s'assemblerent jusqu'au nombre de 3000 hommes, & marcherent droit à Edim-

Gourg : là ils firent publier une Proclamation, dans laquelle ils faisoient valoir la justice de leur cause. En même tems on fit courir quantité de Placards tant en Vers qu'en Prose pour engager les Ecoissois à s'intéresser pour une si bonne cause.

Le Comte de Bothwel ayant la Reine avec lui, crut pouvoir assembler un plus grand nombre de troupes, que n'en avoit la Noblesse. Aussi ordonna-t-il à ceux de Merse, de Louthian & des autres Cantons, où il avoit quelque autorité, de se ranger sous les drapeaux de la Reine. Mais cette Proclamation ne fit gueres d'effet, & ceux qui comparurent, n'étoient nullement disposés à se faire tuer pour la querelle du Comte. Il s'approcha néanmoins d'Edimbourg, avec la Reine; les Nobles sortirent de la Ville à pied, bien résolus de le combattre.

Les deux armées ne campèrent gueres loin de Carbery, le Comte étoit posté fort avantageusement sur une colline, dans un lieu étroit, où il ne pouvoit être attaqué que de front. Les

Nobles Confédérés avoient leur Camp au pied de la colline.

Quoique la Reine fût présente, on pouvoit pourtant douter, si c'étoit son armée; car beaucoup de ceux qui étoient avec elle, étoient persuadés, qu'elle entretenoit une intelligence secrète avec les Confédérés, particulièrement ceux qui sçavoient la maniere indigne, avec laquelle le Comte la traitoit depuis son mariage. Il étoit devenu si soupçonneux & si brutal, qu'il ne laissa jamais passer un jour sans la maltraiter, & sans lui faire verser des larmes. Par cette conduite il s'étoit rendu odieux à tout le monde. Les uns le détestoient; les autres croyoient de bonne foi que la Reine ne demandoit pas mieux que d'en être délivrée, quoique la honte l'empêchât de se déclarer.

Les choses étant en ces termes, M^r. de la Grange fit le tour de la colline avec 200 chevaux, que Drumlanrig, Cesfoord, & Gouldinknouws avoient amenés, & se posta entre le Camp du Comte, & la Ville de Dumbar,

pour faire une diversion de ce côté-là, quand les Nobles Confédérés viendroient attaquer le Camp sur la colline.

Dès que la Reine apprit que c'étoit la Grange qui commandoit cette troupe, elle envoya vers lui le Lord d'Ormistoun, pour lui dire, qu'elle seroit bien aise de lui parler, & qu'il pourroit venir sans rien craindre : ce qu'il fit après avoir communiqué la chose aux Seigneurs de son parti, & obtenu leur agrément.

Durant son entretien avec la Reine, Bothwel ordonna à un Soldat de tirer sur lui, mais Marie s'en aperçut, & empêcha par ses cris, & par les prières qu'elle fit au Comte, qu'on ne violât le fauf-conduit qu'elle avoit donné. M. de la Grange déclara dans cette entrevûe à la Reine, que tous les Nobles étoient résolus de la servir & de l'honorer, pourvû qu'elle voulût abandonner Bothwel, qui étoit le meurtrier de son mari, & qui, selon les Loix, ne pouvoit être son époux, étant déjà marié avec la sœur du Comte de Huntley. Le Comte écouta une partie de ce discours & of-

fit le combat à celui, qui oseroit soutenir, qu'il avoit tué le Roy. „ Vous „ aurez bien-tôt une réponse là-dessus, lui répliqua la Grange, & se retirant immédiatement après, il descendit la colline, & fit son rapport aux Nobles Confédérez, qui lui permirent de se battre avec le Comte. M. de la Grange lui envoya donc un Cartel, à quoi l'autre répondit, qu'il n'étoit ni Comte, ni Lord, mais Baron seulement, & qu'ainsi il y avoit trop d'inégalité entre leurs personnes. Il fit la même réponse à Tullibardine, & quand à la fin Mylord Linsay le défia, ce qui ôta tout prétexte de refuser le combat, le cœur lui manqua, & l'on connût que son bras n'étoit pas si vaillant que sa langue.

La Reine fit revenir là-dessus M. de la Grange, & lui dit, que si les Nobles consentoient à ce qu'il avoit promis, elle quitteroit Bothwel & viendrait se rendre à leur Camp. M. de la Grange demanda aux Nobles, s'il pouvoit garantir leurs promesses, & ayant obtenu leur consentement, il remonta sur la colline & vit partir le Comte.

de Bothwel. A'ors étant allé trouver les Nobles pour la seconde fois, il eut ordre d'aller recevoir la Reine, qui vint au-devant de lui, & lui dit : Lord de la Grange, je me rends à vous aux conditions, que vous m'avez proposées de la part des Nobles. Là-dessus elle lui donna la main, qu'il baïsa d'une maniere fort respectueuse. il prit ensuite le cheval de sa Majesté par la bride, & la mena vers les Nobles, qui vinrent audevant d'elle.

Elle fut d'abord traitée avec tout le respect qui lui étoit dû, & quelques Soldats ayant voulu l'insulter, M. de la Grange & quelques autres mieux instruits de leur devoir, tirèrent leur épée, & leur imposèrent silence. La Reine fut conduite sur le soir à Edimbourg, & logée chez le Prevôt. Lorsqu'elle traversoit la Ville la populace l'accabla de tant d'injures qu'on ne pouvoit la regarder sans pitié. Elle eut beau leur dire qu'elle étoit leur Reine légitime, que tous les gens de bien lui portoient le respect qu'ils lui devoient, & qu'ils ne souffriroient pas qu'on lui fit insulte. Mal-

gré cela, il y en eût qui lui présentèrent devant les yeux une espèce de tableau, ou d'enseigne, où l'on voyoit le Roi mort sous un arbre, & le jeune Prince à genoux, avec ces paroles ; *Juge & venge ma cause, ô Seigneur !* On dit que cette même nuit la Reine écrivit au Comte de Bothwel & qu'elle promit de l'argent à un de ses Gardes, s'il vouloit lui faire rendre sa Lettre à Dumbar. Elle nommoit dans cette Lettre Bothwel *son cher Cœur*, elle lui disoit qu'elle ne l'oublieroit & ne l'abandonneroit jamais ; qu'elle avoit été forcée de s'éloigner pour quelque tems de lui, pour le mettre à l'abri des maux, dont elle l'avoit vû menacer, & qu'elle le prioit de s'en consoler & de se bien tenir sur ses gardes. Le Soldat délivra cette Lettre aux Nobles confédérés, contre la promesse qu'il avoit faite à la Reine, & ceux-ci s'en servirent pour l'envoyer à Lockleven, où elle fut étroitement gardée. Elle appelloit cela une contravention à la parole, que les Nobles lui avoient donnée. Eux au contraire disoient que la Reine avoit manqué la première à la sienne,

fienne, en écrivant au Comte, qu'elle ne l'abandonneroit jamais, quoiqu'elle leur eût promis de l'oublier. M. de la Grange tâchoit pourtant de l'excuser de son mieux. „ La Reine, disoit-
 „ il, n'a-t-elle pas abandonné le Com-
 „ te en effet ? & faut-il s'étonner
 „ qu'elle lui donne encore quelques
 „ larmes ? Si l'on en use bien avec
 „ elle, il n'y a point de doute,
 „ qu'elle ne le déteste bientôt elle-
 „ même, mais il faut pour cela qu'on
 „ lui fasse connoître d'une manière
 „ respectueuse combien de honte & de
 „ malheurs cet homme lui a attirés. Il
 ajouta qu'il étoit d'avis qu'on la traitât
 avec douceur & avec respect. Les No-
 bles lui répondirent qu'il y alloit de
 leurs biens & de leur vie, & qu'ainsi
 il étoit nécessaire de s'assurer de la
 personne de la Reine, & que, quand
 elle auroit abandonné & oublié tout
 de bon le Comte, il seroit tems
 alors de changer de conduite à son
 égard. M. de la Grange en fut si cha-
 grin & si mécontent, que s'il n'avoit
 vu cette Lettre fatale, il auroit sur le
 champ quitté leur parti. Mais voyant

que tout consistoit à se défaire promptement de Bothwel, qui avoit quitté Dumbar, & s'étoit retiré dans le Sheatland, il équipa deux vaisseaux & le poursuivit avec toute la diligence possible. La Reine lui écrivit en ce tems-là une Lettre, pour se plaindre du traitement qu'on lui faisoit contre la parole donnée. M. de la Grange lui répondit, qu'il avoit déjà fait le même reproche aux Seigneurs Confederés, mais qu'une Lettre qu'on lui avoit montrée; écrite de sa propre main au Comte de Bothwel, lui avoit fermé la bouche, d'autant plus qu'elle y promettoit en des termes fort tendres, de ne l'abandonner & de ne l'oublier jamais; qu'au reste il s'étonnoit qu'elle ne sentît pas, que le Comte ne pouvoit être son mari légitime, puisqu'il étoit déjà marié à une autre femme, qu'il avoit répudiée sans cause légitime; il ajoutoit qu'elle ne pouvoit pas douter qu'il ne fût le meurtrier de son époux: qu'ainsi il la supplioit très-humblement de l'effacer entièrement de son esprit, puisque sans cela

DE MELVIL, LIV. III. 265
il lui seroit impossible de regagner
l'estime, l'amour & l'obéissance de ses
Sujets.

Il ajouta plusieurs autres bons avis ,
qui marquoient suffisamment la passion
& le zele , qu'il avoit pour son ser-
vice. La Reine pleura à chaudes lar-
mes en lisant cette Lettre. Ce n'est
pas qu'elle ne comprît fort bien , que
ce qu'on lui conseilloit , étoit le meil-
leur , mais il lui étoit impossible de
se surmonter tout d'un coup.

Les deux vaisseaux de M. de la
Grange étant en état de faire voile ,
il s'embarqua : parmi ceux qui l'ac-
compagnèrent , il n'y en avoit point
qui le fissent de meilleur cœur que le
Lord Tullibardine & Adam Bothwel ,
Evêque d'Orckny , ils prirent la route
de cette Isle ; mais ayant appris que
le Comte s'étoit retiré dans le Sheat-
land , ils tournèrent de ce côté-là.
Ayant à la fin découvert son vais-
seau , M. de la Grange , qui ne vou-
loit pas perdre de tems , ordonna con-
tre l'avis du Pilote , qu'on lâchât
toutes les voiles. La Côte étoit dan-
gereuse & semée d'écueils , de sorte

Bb ij

que pour avoir voulu faire trop de diligence, le vaisseau échoua, & quoiqu'il ne perît personne, cet accident donna néanmoins au Comte le tems d'échapper dans une chaloupe. Son vaisseau fut pris, & on se saisit du Lord de Tallow, de Jean Hephurn, de Bártoun, d'Algleesh, & de plusieurs Domestiques du Comte de Bothwel. Pour lui, il prit la route de Danemarck, où il fut renfermé dans une étroite prison. Sa raison s'y égara, & il y mourut misérablement.

La Grange s'en retourna avec le vaisseau de Bothwel & avec ses Domestiques, & ses autres complices que j'ai déjà nommés : ils déclarèrent d'abord toutes les circonstances du meurtre du Roy. Les Nobles Confédérés en firent part incontinent au Roy de France, charmés de pouvoir lui donner cette preuve de leur diligence, & de leur zele à vanger ce cruel assassinat.

Les Nobles s'étant assurés de la personne de la Reine, comme je l'ai dit, délibérèrent sur les moyens de lui faire abdiquer la Couronne, & de

l'engager à la résigner à son fils. Ils crurent, que mon frère Robert, qui avoit toujours conservé quelque accès auprès de la Reine, seroit plus propre qu'un autre à y réussir. Mais il s'en excusa honnêtement, & Mylord Lindsay fut chargé de cette commission : on lui recommanda de proposer d'abord la chose avec douceur, mais supposé qu'elle n'y voulût pas consentir de bonne grace, de changer de ton, & de lui parler sans ménagement.

Les Comtes d'Athol & de Marr, le Secrétaire Lidington & M. de la Grange, qui étoient bien intentionnés pour la Reine, en avertirent mon frère, & lui conseillèrent de représenter avec franchise à la Reine, que tout ce qu'elle promettoit, ou signeroit en prison, ne pouvoit lui être préjudiciable, & deviendroit nul dès qu'elle seroit en liberté. Il leur répondit, qu'il ne lui donneroit pas cet avis comme de son chef, mais comme autorisé par les personnes les mieux intentionnées pour son service. La Reine fit d'abord quelque diffi-

culté de suivre ce conseil, du moins elle parut en faire : mais lorsqu'elle vit que Mylord Lindsay approchoit & qu'il parloit d'un ton fier & menaçant, elle se rendit à la nécessité, & dit à mon frere, qu'elle ne vouloit pas marchander avec lui, voyant bien que tout ce qu'elle feroit dans sa prison seroit nul. Ainsi en présence de Milord Lindsay, elle signa son abdication, & remit le Gouvernement du Royaume entre les mains du Prince son fi's & de certains Seigneurs, nommés dans l'acte de renonciation, pour être Gouverneurs du Prince & du Royaume. La Reine désira seulement que Milord Murray, qui étoit alors en France, fût déclaré Régent d'Ecosse.

Les Seigneurs après cette démarche résolurent de faire couronner le Prince, & ils écrivirent en France pour faire revenir le Comte de Murray. Il s'étoit retiré dans ce Royaume après la mort du Roi, prévoyant les troubles que cette catastrophe devoit produire. En même tems il se fit une assemblée de certains nobles à Hamilton :

Milord Hamilton, Milord Pasky, Jean Hamilton Evêque de Saint André, Milord Fleemin, Boid & plusieurs autres s'y trouvèrent. Les Seigneurs qui avoient fait couronner le jeune Prince, & qui s'appellèrent les Seigneurs du Roi, résolurent de me députer vers les Hamiltoniens. Je refusai d'abord cette commission, mais enfin je l'acceptai par le conseil du Secrétaire Lidington, de M. de la Grange, & de quelques autres, qui favorisoient en secret la Reine, & qui jugeoient qu'il étoit de son intérêt que le calme fut remis dans le Royaume, & que sans cela la vie même de la Reine ne seroit pas en sûreté; car il y avoit beaucoup d'apparence que ces Seigneurs assemblés à Hamilton se déclareroient pour elle, & que ces divisions allumeroient une guerre civile.

Quand je fus arrivé à Hamilton, je leur exposai le sujet de ma commission, qui comprenoit les articles suivans : que depuis le meurtre du Roi, tous nos voisins murmuroient contre nous, & que le Roi de France & la Reine d'Angleterre vouloient plus que tous les autres, qu'on recherchât les Auteurs d'un crime.

si abominable & qu'on les punît : que les Seigneurs confédérés avoient trouvé que le Comte de Bothwel & quelques autres en étoient coupables, & qu'ils avoient puni ceux dont ils avoient pû se saisir : que ce qui étoit arrivé depuis étoit connu dans tout le Pays : que la Reine avoit résigné sa couronne à son fils : que les confédérés avoient résolu de faire couronner ce Prince au plutôt, mais que ne voulant préjudicier aux droits ni aux prérogatives de personne, ils s'étoient crus obligés de faire part de ce dessein aux Seigneurs assemblés à Hamilton, en les invitant de se joindre à eux, & d'assister au couronnement du Roi, afin d'y maintenir leurs propres privilèges, en procurant la paix & le repos du Royaume. Quelques-uns des plus jeunes répondirent, qu'il ne pouvoient pas croire que la Reine eût abdiqué sa couronne, & qu'en cas qu'elle l'eût faite, cette démarche ne pouvoit être d'aucune validité, puisqu'elle l'avoit fait par violence. Mais l'Evêque qui avoit plus de capacité & d'expérience qu'eux, leur fit connoître qu'ils se trompoient, & que les

Seigneurs assemblés à Sterlin n'avoient rien fait que de juste & de légitime. ensuite ayant délibéré en particulier avec les autres, il revint, & me répondit en ces termes : » Nous sommes fort
» redevables aux Nobles qui vous
» ont député vers nous pour nous com-
» muniquer des choses qui ne peuvent
» que nous être agréables ; nous som-
» mes résolus de concourir avec eux au
» même but, pourvû qu'ils nous don-
» nent fureté pour les choses que vous
» venez de nous dire en leur nom : ce
» fera le moyen de nous faire inter-
» prêter en bonne part ce qu'ils ont
» fait jusqu'ici, & ce qu'ils ont résolu
» de faire. S'ils nous avoient commu-
» niqué leur dessein, nous aurions
» aussi pris part à l'exécution, & nous
» n'aurions pas été les derniers à pour-
» suivre les meurtriers du Roi. D'ail-
» leurs, si nous sommes assemblés ici,
» ce n'est pas pour offenser les Seigneurs
» confédérés, mais pour nous tenir
» seulement sur nos gardes, ayant ap-
» pris qu'un si grand nombre de No-
» bles, de Barons & de Bourgeois s'é-
» toient assemblés, sans qu'on nous eût

„ fait connoître pour quel deſſein.

J'arrivai avec cette réponſe à Sterlin. Tous ceux qui étoient bien intentionnés en parurent ſatisfaits, mais les autres diſoient que j'avois embelli la choſe , & rapporté une réponſe beaucoup plus obligeante qu'elle ne l'étoit en effet ; de ſorte qu'on vit clairement que dès lors il y avoit déjà de la diſſention parmi eux. Ceux qui ſuivoient les ſentimens & les intrigues de la Cour d'Angleterre, ne travailloient pas à rétablir la paix dans le Royaume , & il y en avoit qui vouloient pouſſer fort loin leur animoſité contre la maiſon d'Hamilton, dans l'eſpérance de pêcher en eau trouble. Les Hamiltons qui étoient déterminés à obſerver ce qu'ils m'avoient promis, ſe virent rebutés & entierement exclus du conſeil des confédérés : on ne voulut ni leur permettre d'aſſiſter au couronnement du Prince , ni même leur donner un acte de ſûreté, que cette irrégularité ne leur ſeroit pas préjudiciable à l'avenir : ce qui cauſa dans la ſuite beaucoup de malheurs & de troubles. Ainſi les Hamiltons voyant qu'on les maltraitoit , & qu'on ne ſoucioit point de leur

amitié , ni même de leur assistance , firent une faction à part pour leur sûreté & leur propre défense , & attirèrent dans leur parti la plupart de ceux qui étoient demeurés neutres jusqu'alors. Les Seigneurs de cette faction furent appelés les Seigneurs de la Reine.

J'ai dit ci-dessus qu'on avoit écrit au Comte de Murray pour le faire revenir en Ecosse. Dès qu'on eut appris qu'il étoit à Londres , les Seigneurs confédérés me députèrent pour l'aller recevoir à Berwick , & pour lui apprendre qu'on lui destinoit la dignité de Regent. Je n'étois pas fâché de me voir chargé de cette commission. Cette démarche avoit été concertée par des gens bien intentionnés , qui croyoient qu'il étoit à propos de lui donner de bonne heure de sages avis. Mon instruction portoit que je devois informer le Comte des démarches auxquelles les Royalistes s'étoient portés , l'instruire de la situation présente des affaires , & lui persuader de ne point traiter avec la Reine sans leur participation. Car ils avoient lieu de craindre qu'il ne se laissât fléchir , & qu'il ne la traitât pas aussi durement que

quelques-uns des membres de l'assemblée le vouloient.

Cependant il y en avoit quelques-uns parmi eux qui persisteroient toujours dans le respect qu'ils devoient à leur Reine, & qui plaignoient ses malheurs. Aussi ne s'étoient-ils joints aux autres, que pour sauver la vie du Prince qui étoit en danger, & pour punir les meurtriers de son pere. De ce nombre étoient les Comtes de Marr & d'Athol, le Secrétaire Lidington, les Lords de Tullibardine & de la Grange. Ceux-ci me donnèrent une instruction particuliere pour le Comte, & m'ordonnèrent de le prier de leur part de traiter la Reine avec douceur & avec respect, & de lui procurer tous les avantages qu'on pourroit. Ils ne prétendoient pas lui conseiller de manquer en aucune façon aux Seigneurs de la ligue tant qu'ils en useroient bien avec lui, mais ils lui recommandoient de se mettre seulement en état de balancer leur crédit en cas de besoin, & supposé qu'ils voulussent se mutiner un jour pour n'avoir pas obtenu de lui toutes les grâces qu'ils pourroient lui demander, J'eus

ordre de lui représenter qu'il se trou-
veroit toujours bien de s'en être tenu
avec la Reine à des termes d'accom-
modement, vû que la crainte que les
Royalistes auroient qu'il ne la remît en
liberté les rendroit plus souples & plus
dépendans de sa volonté. Le Comte de
Murray parût goûter cet avis, mais il
feignit de n'avoir aucune envie d'être
Regent; & il refusa d'abord cette di-
gnité. J'étois pourtant bien informé par
quelques-uns de sa suite, qu'il avoit été
bien aise d'apprendre qu'on la lui avoit
destinée. Sur ces entrelaites, arriva un
Ambassadeur de France, qui avoit or-
dre de consoler la Reine prisonniere,
& d'interceder pour elle: mais il s'en
acquitta si froidement, que tout le mon-
de en fut surpris. En effet, il dit aux
Seigneurs confédérés qu'il n'étoit point
venu pour leur nuire, & que l'an-
cienne alliance qui étoit entre la France
& l'Ecosse n'étoit faite avec aucun Prin-
ce, mais entre les Etats des deux Royau-
mes, & entre ceux qui regnoient ou
qui gouvernoient dans le tems présent.

Le Comte de Murray ayant pris l'a-
vis de ses amis, se laissa enfin persuader
d'accepter la Regence; mais quand il

alla voir la Reine à Lockleven, au lieu de la traiter avec douceur, suivant le conseil qu'on lui avoit donné, il l'accabla d'abord d'injures & de reproches, & lui causa la plus vive douleur qu'elle eut peut-être jamais ressentie; & nous-mêmes, nous perdîmes ses bonnes grâces pour lui avoir témoigné que nous n'étions pas satisfaits de sa conduite. Les injures qu'il dit à la Reine étoient d'une nature à rompre pour jamais toute amitié & toute confiance entre elle & lui.

J'ai dit que les propositions des Seigneurs assemblés à Hamilton furent rejetées, & que les Seigneurs du parti royaliste ne voulurent point les admettre dans leur confédération. Car le grand nombre des factieux l'avoit emporté sur le petit nombre des gens sensés & raisonnables: c'est ce qui obligea ces Seigneurs de s'assembler à Dumbarton, & de se liguier contre ceux qu'on nommoit les Seigneurs du Roi. Le but, ou le prétexte de cette ligue fut de remettre la Reine en liberté. Jamais ils ne l'auroient entrepris, si les confédérés les eussent traités avec plus de ménage-

ment. Cette démarche néanmoins toute favorable qu'elle paroïssoit pour la Reine , ne laissa pas de mettre sa vie en danger , & causa à la fin sa perte ; car l'espérance qu'on lui donnoit par-là d'augmenter le nombre de ses partisans & de ses amis quand elle seroit en liberté ; lui fit embrasser les moyens d'échapper de prison , avant que les conjonctures fussent assez favorables , & qu'elle eut travaillé comme il falloit à regagner l'estime & l'affection de ses sujets. Cependant le Regent , tout severe qu'il avoit été dans sa premiere entrevûe avec la Reine , ne laissoit pas de s'adoucir , & avec le tems la Reine auroit pû le gagner par ses caresses , par sa prudence , & par les bons offices de ses amis. L'acte d'affociation des Seigneurs assemblés à Hamilton étoit conçu en ces termes.

„ Considérant d'un côté que notre
 „ Reine est retenue prisonniere à Lock-
 „ leven , & que la plupart de ses fideles
 „ sujets ne peuvent avoir aucun accès
 „ auprès d'elle , & croyant d'autre part
 „ qu'il est de notre devoir de travailler
 „ à la liberté & à la sureté de sa Ma-

„ jecté : Nous Comtes, Lords & Barons
 „ soussignés, promettons & jurons d'em-
 „ ployer tout notre pouvoir & tous les
 „ moyens raisonnables pour qu'elle soit
 „ remise en liberté, à des conditions
 „ qui puissent être compatibles avec
 „ l'honneur de la Reine, avec le bien
 „ de tout le Royaume, & avec la sûreté
 „ de ces Nobles qui la tiennent prison-
 „ niere, afin qu'après cela notre Royau-
 „ me puisse être gouverné conjointe-
 „ ment par la Reine & par la Noblesse,
 „ d'une maniere que le repos & la justice
 „ y soient rétablis. Mais si ces nobles qui
 „ la retiennent aujourd'hui en prison,
 „ refusent de la remettre en liberté à
 „ des conditions aussi équitables que
 „ celles que nous venons d'alléguer ; en
 „ ce cas là nous employerons nos per-
 „ sonnes, nos enfans, nos amis, nos
 „ domestiques & nos Vassaux, avec nos
 „ corps & nos vies pour la remettre en
 „ liberté, de la maniere susdite, pour
 „ concourir aussi au châiment des
 „ meurtriers du Roi, & pour travail-
 „ ler ensemble à la sûreté du Prince,
 „ en sorte que nous en puissions répon-
 „ dre devant Dieu, & à notre propre
 „ honneur,

» honneur. Pour cet effet, nous nous as-
 » sisterons mutuellement de tout notre
 » pouvoir, & si l'on veut nous attaquer
 » tous ensemble, ou quelques-uns de
 » nous en particulier, pour avoir agi en
 » conséquence, nous promettons & ju-
 » rons de nous assister, & de nous défen-
 » dre réciproquement, sous peine d'infamie & de parjure. Ainsi Dieu nous soit
 » en aide ; en témoignage de quoi, nous
 » avons souscrit & signé le présent écrit
 » de nos propres mains. *A Dumbarton.*

St. ANDRE'. FLEEMING.

ARGILE. HERRIS.

HUNTLEY. SHIRLING.

ARBROTH. KILLWONNING.

GALLWAY. WILL: HAMILTON, &

ROSS. SANCHIR CHEVALIER.

Ce fut ce petit nombre d'hommes
 qui donnèrent naissance à une nouvelle
 faction que grossirent dans la suite tous
 ceux qui étoient mécontents du gouver-
 nement, ou qui avoient quelque démê-
 lé particulier avec quelque Lord royal.

liste. La plupart ne s'y engagèrent que par caprice, sans songer au bien du Royaume ou de la Religion.

La Cour d'Angleterre souffloit le feu de tous côtés, offrant son secours aux deux partis. En public elle feignoit d'être pour la faction des Royalistes, qui étoit la plus forte & la plus considérable. En secret, elle animoit ceux qui s'étoient déclarés pour la Reine. Elle leur faisoit entendre que leur cause étoit la plus juste, & que sans la Reine il n'y avoit point d'autorité légitime en Ecosse.

Personne ne peut mieux sçavoir ces intrigues que moi. Je voyois familièrement tous les Ambassadeurs Anglois qui furent envoyés en Ecosse. Je les avois connus longtems auparavant en France durant leur banissement, sous le Regne de la Reine Marie. C'étoient les sieurs Randolph, Nicolas Throgmorton, Dayson, Killigrew, & le Maréchal de Berwick; Nicolas Throgmorton étoit de tous ces Ministres celui qui avoit le plus d'honneur & de franchise: il ne cherchoit qu'à maintenir l'union & la paix entre l'Angleterre & l'Ecosse, & il étoit

pleinement convaincu, que personne ne pouvoit avec plus de droit prétendre à la succession d'Elizabeth, que notre Reine & son fr's. Aussi quand il voyoit que Randolph semoit la discorde de tous côtés, il nous l'avoit avec franchise à mon frere & à moi, & il ne pouvoit voir sans indignation toutes les menées & toutes les intrigues de ce Ministre. Il ne haïssoit gueres moins les autres Conseillers d'Elizabeth, & il nous informoit exactement de toutes les résolutions qu'on prenoit en Ang'leterre, pour troubler de plus en plus la paix de l'Ecosse. Il nous raconta un jour qu'un des principaux membres du Conseil avoit proposé de fomentier les troubles de l'Ecosse, aussi bien que ceux de la France & des Pays-Bas, en donnant de l'assistance au parti le plus foible, & que cette politique étoit comme nécessaire, pour le bien du Royaume d'Angleterre, vû que par-là ce Royaume ne se rendroit pas seulement considérable, mais jouiroit en même-tems d'un profond repos, & s'enrichiroit des pertes de ses voisins. Il ajouta que cet avis fut approuvé de la plupart des membres du

Conseil , mais qu'un d'entre eux , plus homme de bien que les autres , dit franchement : que cette maxime qui étoit bonne pour les Payens , ne convenoit nullement à des Chrétiens , & même qui plus est , qu'elle n'étoit pas aussi utile qu'elle leur paroissoit : premièrement , dit-il , » la France est un Royaume si puissant , que s'il connoissoit ses » forces , il seroit en état d'opprimer » tous ses voisins ; (a) ainsi , si nous » nous mêlons trop de ses affaires , elle » pourroit tourner toutes ses forces » contre nous-mêmes , à moins que nous » ne voulussions donner de plus grands » secours au Prince de Condé , ce qui nous » seroit trop à charge. Quant aux Pays- » Bas , les troubles qui l'agitent nous » sont préjudiciables , vû qu'ils incom- » modent notre commerce , l'unique

(a) Si la France étoit un Royaume si puissant sous le règne agité & si orageux de Charles IX , que doit-on penser de cette Monarchie aujourd'hui qu'elle est tranquille au dedans , qu'elle est augmentée de plusieurs Provinces , & que la Maison de Bourbon possède une partie des Etats , & toute la puissance de la Maison d'Autriche ,

„ source de nos richesses. Pour ce qui
 „ est de l'Ecosse, il est manifestement
 „ contre notre intérêt de broüiller ce
 „ Royaume pendant la Régence du
 „ Comte de Murray qui est dans nos
 „ intérêts , & qui, pourvû qu'on le
 „ laisse agir , sera toujours prêt à nous
 „ assister dans le besoin.

Un autre membre du Conseil ré-
 pondit : „ que tout cela étoit vrai ,
 „ mais que le Comte de Murray n'é-
 „ toit pas immortel , & qu'ainsi il se-
 „ roit bon de donner toujours de la
 „ besogne à l'Ecosse. Cet avis l'ayant
 emporté , regla désormais la conduite
 de la Cour d'Angleterre. Aussi les gens
 d'esprit en Ecosse s'en apperçurent-ils
 bien , & la conduite de cette Cour n'é-
 toit pas équivoque ; mais plusieurs at-
 tres aveuglés par leurs propres passions,
 ne le comprirent que sur la fin de la
 tragedie : toujours échauffés & envenî-
 més les uns contre les autres , ils ne
 cherchoient qu'à se déchirer cruelle-
 ment.

Le Comte de Murray ayant accepté
 la Régence , fit de grandes instances
 pour qu'on lui remît entre les mains

toutes les Places fortes du Royaume , & particulièrement les Châteaux d'Edimbourg, de Dumbar & de Dumbarton. Celui d'Edimbourg étoit toujours demeuré entre les mains de Jacques Balfour qui avoit concouru avec les Nobles pour faire poursuivre les meurtriers du Roi ; il étoit encore de leur parti & de celui du Régent, mais celui-ci ne vouloit pas lui laisser ce gouvernement, & Balfour ne consentoit à le rendre, qu'à condition que M. de la Grange en seroit pourvu. En effet la Grange étoit l'homme sur l'amitié de qui Balfour se reposoit le plus. Cet article lui fut accordé par le Régent, à qui ce Château & les autres places fortes furent livrées immédiatement après. Ensuite il s'appliqua à exterminer les voleurs & à rétablir la sûreté sur les frontieres. Il ne s'appliqua pas moins à faire administrer la justice au dedans, mais il ne s'attacha pas assez à réunir les esprits sous l'autorité Royale. Il auroit pû y réussir facilement, s'il eût voulu procurer à ceux du parti contraire une sûreté entiere pour leurs biens & pour leurs vies ; par-là il ne les auroit

pas mis dans la nécessité d'être sur la défensive. Mais malheureusement parmi ceux qui l'environnoient, il y en avoit plusieurs qui n'avoient en vûë que leurs propres intérêts, & cui vouloient profiter de l'occasion qu'ils croyoient avoir dans les mains de s'enrichir des dépouilles d'autrui. L'avarice & l'ambition les avoient tellement aveuglés, qu'ils se figuroient que les choses étoient aussi faciles que leurs desseins étoient violens. Par malheur le Régent se laissoit gouverner par ces esprits broüillons, & par cette conduite il augmentoit le nombre des mécontens, qui grossissoient & fortifioient le parti contraire. Ceux de ce parti profitoient des fautes de ce Régent, soit pour autoriser leurs démarches dans l'esprit du peuple, soit pour augmenter leur nombre, & ils faisoient leur possible pour tirer la Reine de sa prison; mais ils se pressèrent trop, & les choses n'étoient pas encore arrivées à leur maturité.

Le Régent en fut souvent averti par ceux-mêmes qui étoient du parti contraire, & qui se flattoient qu'ils regagneroient ses bonnes grâces par cette

voye. Mais il s'étoit tellement accoutumé à prêter l'oreille à ses flatteurs, qu'il étoit devenu sourd à tout ce qui pouvoit venir d'ailleurs. Sur ces entre-faites, la Reine échappa de sa prison, par le moyen de George Duglas, beau-frere du Régent avec lequel il vivoit fort mal. On soupçonna la mere de Duglas d'avoir aussi trempé dans son évafion. Milord Seatoun & quelques autres de la maison d'Hamilton, accompagnés de leurs Vaffaux, reçurent la Reine à la fortie de Lochleween, & l'escortèrent jusqu'à Hamilton.

Le Régent étoit alors à Glafcow où il faisoit adminiftrer la juftice. Mais ayant appris cette nouvelle, il ne fongea plus qu'à lever des troupes & à publier des proclamations. M. de Beaumont Ambaffadeur de France que j'avois conduit à Glafcow, & à qui j'avois procuré la liberté de voir la Reine dans fa prison, fut fort étonné de voir tant de monde afsemblé en fi peu de tems dans ce Royaume, où il n'avoit encore été que dix jours. Il portoit d'un parti à l'autre des propositions de paix, mais elles n'eurent aucun effet. La Reine n'étoit nullement

nullement résolue de hasarder le combat : elle vouloit seulement se rendre au Château de Dumbarton , & y attendre que ses sujets rentraissent peu à peu dans leur devoir ; mais l'Evêque de Saint André , de la maison des Hamiltons , & les autres Seigneurs de cette ligue se voyant plus forts en nombre que leurs ennemis , résolurent d'en venir aux-mains. Ils se flattoient , qu'en gagnant la bataille , ils pourroient s'assurer de la personne du Régent leur grand ennemi , & gouverner ensuite la Reine & tout le Royaume à leur gré. Il y en avoit même qui croyoient que l'Evêque avoit dessein de marier la Reine avec Milord Hamilton , en cas que la victoire se déclarât pour leur parti. La Reine même , comme le bruit s'en répandit alors , avoit témoigné l'appréhender , & l'on dit que c'est pour cette raison qu'elle avoit voulu se faire conduire à Dumbarton. Le jour que la bataille se donna , elle me fit dire par l'Ambassadeur de France , qu'elle souhaitoit que le Secrétaire Lidington & M. de la Grange ouvrissent une conférence , où les Commissaires des deux

partis pussent terminer les différends à l'amiable & sans effusion de sang ; que de son côté elle députeroit Milord Herris & quelques autres. Elle me fit écrire par mon frere à peu près dans les mêmes termes le matin même qui précéda la bataille. Mais cette armée qui se disoit celle de la Reine s'avança si fierement & si près de l'autre , que le combat fut inévitable.

Le Régent marchoit à pied avec tous ses gens : il n'y avoit que le Lord de la Grange, Alexandre Hume, & Manderstoun , avec environ 200 autres qui composassent le corps de la Cavalerie. La Grange qui avoit déjà reconnu le Pays , fit prendre à chaque cavalier un fantassin en croupe , & les mena avec beaucoup de diligence jusqu'au bas de la coline , où il y avoit un défilé par où l'ennemi devoit absolument passer ; là , & dans quelques jardins & quelques cabannes des environs , il posta ses fantassins si avantageusement , que l'avant-garde ennemie qui s'avançoit en bon ordre perdit beaucoup de monde , & n'osant guère s'arrêter dans un endroit où il faisoit si chaud , les soldats avoient

déjà perdu haleine lorsqu'ils rencontrèrent l'avant-garde du Régent. En cet endroit le brave de Hume combattit à pied la pique à la main, & fit des prodiges de valeur. Son beau-frere le Lord de Cesfoord ne montra pas moins de courage. Hume ayant été renversé, Cesfoord le releva. Le combat fut fort opiniatre de ce côté-là, & les soldats après avoir déchargé leurs mousquets, s'en servirent comme de massues pour assommer leurs ennemis. Hume y reçut plusieurs blessures.

Du côté de la Reine, le Comte d'Argile commandoit le corps de bataille, & le Lord d'Arbroth l'avant-garde. Du côté des ennemis le Régent conduisoit le corps de bataille & le Comte de Mortoun l'avant-garde. Le premier connoissant la grande expérience de M. de la Grange, lui avoit recommandé de veiller à tout, d'encourager les soldats, & de soutenir ceux qui commenceroient à plier. Il s'aperçut que dès le premier choc l'aîle droite de l'avant-garde du Régent qui étoit composée des milices de la Baro-
nie de Ranthrow avoit du dessous : il

D d ij

marcha de ce côté-là , & leur cria „ cou-
 „ rage mes enfans , l'ennemi plie , te-
 „ nez bon quelque tems , bientôt vous
 „ allez être renforcés. „ De-là il alla
 trouver le Régent , & lui dit , que les
 ennemis étoient en désordre , qu'ils
 commençoient à se retirer derrière le
 village , & qu'il se faisoit fort de les
 mettre en fuite pourvû qu'on lui don-
 nât une poignée de gens pour les atta-
 quer. Dans le moment Milord Lind-
 say , le Lord de Lockleven , Jacque
 Balfour & les domestiques du Régent
 se joignirent à lui , le suivirent , & ren-
 forcèrent cette aîle qui s'étoit laissé
 ébranler. Après un combat très opi-
 niâtre , l'ennemi fut poussé & mis en
 déroute. Il n'y avoit pas assez de Ca-
 valerie pour les poursuivre , & d'ailleurs
 le Régent crioit à ses soldats *ne tuez
 personne , faites quartier.* De son côté ,
 M. de la Grange n'aimoit pas le sang ;
 de sorte que le carnage ne fut pas fort-
 grand. Ce fut dans l'endroit où M. de
 la Grange avoit si avantageusement
 posté de l'Infanterie , au passage du dé-
 filé que la Reine perdit plus de monde.
 Cette défaite la découragea telle-

ment, qu'elle quitta entièrement la partie, & que fuyant de Ville en Ville, elle ne s'arrêta point qu'elle ne fut arrivée en Angleterre : elle crut que c'étoit la plus sûre retraite qu'elle pût choisir ; vû les belles promesses qu'Elizabeth lui avoit faites, soit avant sa prison, soit depuis ; mais tout le monde vit dans la suite combien ces promesses étoient peu sincères : car non-seulement elle refusa de voir notre Reine après avoir si souvent témoigné une grande impatience de lui parler, mais elle la fit mettre en prison, & à la fin elle lui fit trancher la tête.

Cela me rappelle le souvenir d'une chose que mon frere Robert m'a racontée. Dans le tems qu'il s'appliquoit le plus à rétablir une bonne intelligence entre les deux Reines, & qu'on parloit de ménager entre elles une entrevûe ; un Ecossois nommé Bassintoun qui avoit beaucoup voyagé, & qui passoit pour un grand astrologue, le vint trouver, & lui dit : „ On m'a parlé si avantageusement de votre personne, Monsieur, que „ j'ai pour vous toute l'amitié possible. „ Ainsi je ne puis me dispenser de vous

„ apprendre que toutes vos peines sont
 „ inutiles , & que votre négociation
 „ n'aura point de succès ; car première-
 „ ment les deux Reines ne s'abouche-
 „ ront jamais , & jamais elles ne s'ai-
 „ meront ; il y aura toujours de la
 „ jalousie & de l'inimitié entre elles , &
 „ cette querelle finira par la captivité
 „ & par la ruine de votre Reine. C'est
 „ ce qu'elle doit attendre de la Reine
 „ d'Angleterre. Mon frere lui dit à ce
 „ sujet qu'il n'avoit aucune envie de sça-
 „ voir les choses qui s'apprennent à l'é-
 „ cole du diable , que toutes ces pré-
 „ tendues connoissances étoient autant
 „ d'impostures , & qu'il convenoit mal à
 „ un Chrétien de se mêler de ces sortes
 „ de sciences : „ N'ayez pas une si mau-
 „ vaïse opinion de moi , repliqua Bassin-
 „ toun ; je suis Chrétien , de la même Re-
 „ ligion que vous ; je crains Dieu , & je ne
 „ me suis jamais attaché à des sciences
 „ défendues comme vous semblez le
 „ croire , mais à celles que Melanchton ,
 „ ce grand Théologien croit être permi-
 „ ses , & qui s'enseignent publiquement
 „ dans les Académies Chrétiennes. C'est
 „ par ces sciences , où , comme dans tou-
 „ tes autres , les uns réussissent , & les

„ autres non , que j'ai appris que la
 „ Couronne d'Angleterre parviendra
 „ enfin de droit à un Ecoffois , & qu'à
 „ l'heure que je vous parle , ceux qui
 „ doivent posséder de grands héritages
 „ en Angleterre sont déjà nés. Mais
 „ hélas ! il sera répandu bien du sang
 „ avant que cela arrive , & si les regles
 „ de mon ait sont sûres , le Roi d'Es-
 „ pagne se mêlera de l'affaire , & pour
 „ payement de son secours , se fera
 „ donner une partie du butin , qu'il sera
 „ très difficile de retirer ensuite de ses
 „ mains.

La Reine s'étant ensuite démise du
 Gouvernement de la maniere que j'ai
 dit ci-dessus , & le Comte de Murray
 ayant été créé Régent du Royaume ,
 c'est de lui , & de sa conduite que je
 dois parler après la fuite de la Reine.

Après la bataille de Langside , le Ré-
 gent parcourut le pays , & s'empara
 des Terres & des Biens confisqués sur
 ceux qui s'étoient trouvés le jour du
 combat dans l'armée de la Reine. Quel-
 ques-unes de leurs maisons furent ra-
 sées & leurs Terres distribuées aux créa-
 tures du Régent.

La Cour d'Angleterre étoit alors fort clairvoyante, & le Secrétaire Cecil étoit trop habile pour ne pas connoître bientôt ceux qui avoient quelque crédit auprès du Régent. C'étoient pour la plupart des gens autant dépourvus d'honneur & de probité, que pleins d'ambition & d'avarice. Aussi avoient-ils fait une ligue entre eux pour s'affister & pour s'avancer les uns les autres aux dépens des gens de bien qui n'avoient pas voulu s'engager avec eux dans leurs intrigues : leur but étoit principalement d'exterminer les plus honnêtes gens du Royaume, quelques services qu'ils eussent anciennement rendus au Régent. La Cour d'Angleterre n'eut pas de peine à corrompre de tels hommes : & ce furent ces courtisans mercenaires qui engagèrent le Régent à aller lui-même en Angleterre pour y accuser sa Reine légitime devant Elisabeth & devant son conseil, au grand deshonneur de sa Nation & de son Roi. Elisabeth qui avoit eu la perfidie de retenir prisonnière une Reine qui venoit chercher un azile dans ses bras, avoit besoin de quelque prétexte pour justifier une con-

duite si étrange, & pour fermer la bouche aux Ambassadeurs des Puissances Etrangères, qui lui en faisoient continuellement des reproches.

Plusieurs Seigneurs suivirent le Régent en Angleterre : à sçavoir le Comte de Mortoun, Milord Lindsay, le Lord de Locklewen, l'Evêque d'Orckny, l'Abbé de Dumfarnling, Jacques Macgil, Henri Balneaus, George Buchanan, le Lord de Pittarow, George Douglas, Evêque de Muray, Jean Wood, Secrétaire du Régent, Nicolas Elphinstoun, le Secrétaire Lidington, Alexandre Hay, Alexandre Hume, Noorth-Berwick, le Lord de Gleesh, & plusieurs autres Barons & Gentils hommes. Les uns firent le voyage par curiosité, les autres pour plaire au Régent & pour lui faire leur cour : il y en eut qui ne pouvant le dissuader de cette folle démarche, espérèrent qu'on pourroit en Angleterre lui faire donner de meilleurs conseils par ceux qui souhaitoient sincèrement la paix, & qui favorisoient les droits de notre Reine & ceux de son fils ; car il faut sçavoir que les Seigneurs de la Reine, (c'est ainsi qu'on nommoit ses Partisans) qui s'étoient rendus en Angleterre

pour défendre sa cause, n'avoient ni assez de crédit, ni assez d'habitudes dans ce Royaume. Ils n'osoient même s'ouvrir qu'à un petit nombre de gens, dont la probité & la discrétion leur étoient connues. Les plus considérables de ces Seigneurs, étoient Herreis, Boid, Fleming, Levingstoun, l'Evêque de Ross & Robert Melvil mon frere qui rendoit à la Reine prisonniere tous les bons offices dont il étoit capable.

Le Duc de Norfolck, le Comte de Suffex, & plusieurs autres Seigneurs du Conseil d'Elizabeth, furent envoyés à Yorck en qualité de Commissaires, pour y entendre ce qu'on auroit à déposer contre la Reine d'Ecosse, & pour juger les differends qui divisoient les Lords du Roi & ceux de la Reine.

Le premier jour de la conférence, le Duc de Norfolck dit au Régent qu'il falloit commencer par rendre hommage à Elisabeth, au nom du Roi d'Ecosse, ajoutant que la chose étoit juste, puisqu'un Régent d'Ecosse venoit lui-même se soumettre au tribunal de l'Angleterre. Le Régent fut confus de cette proposition, & demeura interdit. Mais le Secrétaire Lidington prit la parole, &

repliqua au Duc , que quand on auroit restitué aux Ecoſſois le Pays de Huntingtoun , & les autres Terres qu'ils avoient anciennement poſſédées en Angleterre , ils rendroient alors hommage pour ces Terres , & non pas pour le Royaume d'Ecoſſe qui étoit un Royaume plus libre & plus indépendant que celui d'Angleterre , & qui n'avoit jamais été ſujet à payer au Pape le denier de Saint Pierre.

On ſ'apperçut bientôt que le Duc de Norfolck ne cherchoit qu'à gagner du tems , & qu'il évitoit d'entrer dans la diſcuſſion d'une affaire ſi odieuſe. Auſſi le tems fit bien connoître qu'il avoit ſes raiſons , mais il ne trouvoit , à ce qu'il a dit depuis , aucun homme aſſez ſenſé & aſſez prudent pour pouvoir lui ouvrir ſon cœur. Il réſolut pourtant à la fin de ſ'expliquer avec le Secrétaire Lidington : „ Il lui dit , qu'il l'avoit tou-
 „ jours connu pour homme d'eſprit , mais
 „ que depuis qu'il étoit venu accuſer ſa
 „ propre Reine , il ne ſçavoit plus qu'en
 „ croire. Y a-t-il en Angleterre , conti-
 „ nua-t-il , des Juges compétens pour
 „ juger la cauſe d'une Reine d'Ecoſſe ;

„ & pourrions-nous nous résoudre à
 „ deshonnorer la mere d'un Prince qui
 „ doit être un jour notre Roi? Com-
 „ ment pourrions-nous excuser no-
 „ tre conduite , si nous rendions son
 „ droit & son titre douteux , en atta-
 „ quant l'honneur de sa mere? Vous
 „ auriez mieux fait , vous qui êtes ses
 „ sujets , de couvrir ses foiblesses si elle
 „ en a , & de laisser le soin de les rele-
 „ ver , ou de les punir à Dieu seul qui
 „ est le Juge légitime des Rois.

Lidington tâcha d'excuser sa con-
 duite , & il le pouvoit faire plus légiti-
 mement que personne ; puisqu'il n'é-
 toit venu avec les autres que pour em-
 pêcher cette accusation , & dans l'espé-
 rance de trouver en Angleterre des gens
 capables de porter le Regent à se dé-
 fister d'une entreprise si odieuse , ce que
 M. de la Grange , & plusieurs autres
 Ecoissois avoient tenté inutilement. A
 cette déclaration , il ajouta , qu'il étoit
 charmé d'apprendre que le Duc lui-
 même étoit de ce sentiment , & qu'il
 le supplioit d'en parler au Régent , qui
 ne s'étoit déterminé à cette démarche
 que par le conseil de quelques gens mal

intentionnés qu'il avoit autour de lui, & qui dans le fond, du moins pour la plupart étoient ses ennemis. Le Duc demanda là-dessus si le Regent étoit un homme capable de garder un secret, & Lidington lui ayant répondu de sa discrétion, il résolut de conférer avec lui le lendemain. Il commença par le faire souvenir de l'amitié qu'ils avoient contractée au Siège de Leith, où ils se joignirent pour chasser les François d'Ecosse : ensuite le Régent lui ayant promis le secret, & l'ayant assuré qu'il seroit son ami jusqu'au tombeau, le Duc lui déclara, que sans prétendre manquer à la fidélité qu'il devoit à la Reine d'Angleterre, il osoit lui dire que cette Princesse ne se mettoit guères en peine de ce qui pourroit arriver après sa mort, ni des troubles qui pourroient s'élever, si l'affaire de la succession demouroit indécidée ; qu'il étoit pourtant nécessaire d'y songer, & que le plus sûr moyen de prévenir une infinité de maux seroit de regler cet article. Qu'on avoit tenté la chose dans plusieurs Parlemens, mais que ç'avoit toujours été au grand mécontentement de la Reine, qui

aimoit mieux laisser cette affaire indé-
cise , se souciant fort peu du sang , qui
pourroit être répandu après sa mort.
„ Tout le droit est du côté de la Reine
„ & du Roi d'Ecosse son fils , ajouta-
„ t-il , & la chose seroit déjà hors de
„ contestation , si les malheureux acci-
„ dens qui sont survenus n'avoient rom-
„ pu toutes ces mesures. Mais cela n'em-
„ pêche pas que tout ce que nous som-
„ mes encore de gens de qualité bien in-
„ tentionnés, ne travaillions de concert à
„ rétablir les choses, & que nous ne fas-
„ sions tout ce qui dépendra de nous
„ pour le bien & l'avantage de notre Pa-
„ trie , comme nous y sommes obligés.
„ Mais à quoi pensez-vous, vous autres ,
„ quand vous venez accuser ici votre
„ propre Reine ? En effet , quand mê-
„ me elle auroit fait , ou souffert qu'on
„ fît tort à son mari , il ne falloit pas
„ pousser la chose à un point qui fut pré-
„ judiciable au Prince son fils , sur le-
„ quel l'Angleterre a les yeux attachés.
„ Je suis envoyé ici , continua-t-il , pour
„ entendre ce que vous avez à dire
„ contre votre Reine , mais jamais la
„ mienne ni moi ne donnerons aucune

„ décision sur cette affaire , & pour vous
 „ en convaincre , lorsqu'à la première
 „ conférence je vous demanderai que
 „ vous nous délivriez les chefs d'accusa-
 „ tion par écrit , vous n'avez qu'à éxi-
 „ ger préalablement un acte signé de la
 „ main d'Elizabeth , où elle promette
 „ de prononcer la Sentence immédiate-
 „ ment après que vous aurez justifié les
 „ chefs de votre accusation , & dire
 „ qu'autrement vous ne les communi-
 „ querez point. Or, si elle refuse de vous
 „ accorder ce point, comme elle le fera
 „ infailliblement, vous n'aurez plus sujet
 „ de douter de la vérité de ce que je
 „ viens de vous dire , & vous aurez en
 „ même-tems un juste prétexte de ne
 „ pas passer outre.

Le Régent prit cet avis du Duc en bonne part , & n'en dit rien qu'au Secrétaire Lidington & à moi. Il nous en fit part le même soir , & il nous témoigna en même-tems qu'il étoit résolu de se régler là-dessus. De notre côté nous ne manquâmes pas de le confirmer dans un si bon dessein. Dans la seconde conférence , le Duc demanda les chefs d'accusation , ainsi qu'on étoit convenu , & le Régent insista pour qu'on lui déli-

vrât l'acte dont je viens de parler. Ceux de son parti voyant qu'on perdoit du tems, & qu'il falloit attendre la réponse de la Reine d'Angleterre, en étoient mal satisfaits, & en rejettoient la faute sur Lidington. Enfin cette réponse arriva : elle portoit que la Reine d'Angleterre ne manquoit jamais à sa parole, & que c'étoit lui faire injure que de vouloir prendre des furetés avec elle par écrit. Le Secrétaire Cécil & Jean Wood, Secrétaire du Régent trouvoient cela fort étrange ; c'est pourquoi il fut arrêté entre eux (a) qu'on prieroit les Commissaires des deux côtés de quitter Yorck, & de se rendre à la Cour même, afin d'y terminer l'affaire plus promptement.

Le Régent ayant trouvé que ce que le Duc de Norfolck lui avoit dit, étoit vrai, se lia plus étroitement avec lui, & à la fin ils convinrent entre eux en présence de Lidington : que le Régent n'accuseroit point la Reine d'Ecosse ; que le Duc feroit la paix du Régent avec Marie, & lui feroit obtenir d'elle la confirmation de la Régence ; que le

(a) Voyez la note de la page 306.

Duc & lui vivoient en freres d'une même Religion, tendans tous au même but, & agissant de conceit entre eux, l'un en gouvernant l'Ecosse, & l'autre l'Angleterre, le tout à la gloire de Dieu & au bien des deux Royaumes & de leurs Princes, afin que la postérité pût dire un jour à leur honneur, qu'il avoient été les instrumens dont Dieu s'étoit servi pour assurer le repos des peuples de la Grande Bretagne.

De tous les Princes de l'Europe qui n'étoient pas souverains, le Duc de Norfolk étoit alors le plus heureux: il gouvernoit Elizabeth & toute sa Cour; il étoit en même-tems l'ame du Conseil, & il dispofoit également des deux factions qui partageoient l'Angleterre, c'est-à-dire, des Protestans & des Catholiques, aussi bien que de la Ville de Londres & de tout le peuple. Les Gens de qualité, qui professoient la Religion Romaine, étoient presque tous de ses parens, & il les ménageoit avec beaucoup de prudence. Pour les Protestans, ils étoient si convaincus de sa piété & de ses bonnes mœurs, qu'il en étoit généralement estimé.

Le Régent étant arrivé à la Cour d'Angleterre, qui étoit alors à Hamptoncourt, fut vivement sollicité de délivrer les chefs d'accusation : ceux qui étoient auprès de lui le tourmentoient encore plus là-dessus. Ils trouvoient étrange qu'il traitât cette affaire avec tant de nonchalance : mais un des Seigneurs de la faction de la Reine les instruisit enfin de tout ce qui s'étoit passé entre le Duc de Norfolck & le Régent. Ce Duc en avoit fait confidence lui-même à la Reine d'Ecosse, & elle confia ce secret à un de ses Partisans, qui en avertit le Comte de Mortoun. Celui-ci se piqua de ce que le Régent, sans sa participation & à l'insçu des autres confédérés avoit pris de tels engagements ; mais au lieu de s'en plaindre au Régent même, il conféra avec M. Jean Wood & quelques autres de sa cabale, & le résultat de leurs délibérations fut que Jean Wood avertiroit le Secrétaire Cécil de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il le prieroit de hâter la procédure, à quoi il étoit déjà assez porté de lui-même. Cependant ils ne cessèrent point de tourmenter le Régent jusqu'à ce

qu'ils l'eussent engagé à communiquer les articles en question. Ils tâcherent de lui persuader qu'Elisabeth ne manqueroit pas de prononcer, dès que les chefs d'accusation seroient délivrés. Il y en avoit de plus fins, qui l'assuroient du contraire pour le sonder seulement, & pour voir ce qu'il feroit en cas qu'on lui refusât l'acte de sureté qu'il avoit demandé. Jean Wood soutenoit toujours que cet acte étoit déjà expédié dans toutes les formes & prêt à être délivré, & qu'il garderoit les Pièces du Procès, & ne les communiqueroit point que la Reine d'Angleterre n'eût communiqué l'acte que le Régent demandoit. Le reste des Conseillers & des Seigneurs qui étoient du parti du Régent, étoient convenus entre eux que dès que le Duc de Norfolck demanderoit les articles en question, ils crieroient tous à la fois qu'il les falloit délivrer.

Nous rappellâmes Lidington & moi au Régent les engagements qu'il avoit contractés avec le Duc de Norfolck. Il nous répondit : qu'il ne les oublieroit point, & que les choses n'iroient pas

plus loin. Dès qu'il entra dans l'assemblée avec son Conseil, le Duc de Norfolk demanda communication des chefs d'accusation, (a) le Régent dit, qu'il les délivreroit dès qu'il auroit l'acte qu'il avoit demandé, signé de la main de la Reine. On repliqua que la parole de cette Princesse devoit suffire, & qu'elle ne s'étoit jamais gouvernée d'une manière qui pût la faire soupçonner de mauvaise foi. Ensuite tous les Conseillers s'écrierent, *quoi donc, voudroit-on se défier de notre Reine qui a déjà donné tant de preuves de son amitié pour l'Ecosse?* Ceux du Conseil du Régent s'écrierent de la même manière. Alors le Secrétaire Cécil demanda s'ils avoient sur eux les articles d'accusation; à quoi Jean Wood répondit qu'il les avoit. Ensuite les tirant de sa poche; & les

(a) Melvil auroit dû marquer que le Duc de Norfolk ne présida point à la conférence tenue à Hamptoncourt. Elisabeth, qui fut avertie de ses liaisons avec les Députés d'Ecosse, lui retira ses pouvoirs, & lui substitua Cécil. Il est même probable que ce fut ce dernier qui en qualité de Président de la commission requit qu'on lui délivrât les articles..

montrant à l'assemblée, *les voilà*, dit-il, *mais je ne les d'livrerai point qu'on n'ait donné l'acte que le Régent demande.* Alors l'Evêque d'Orckny se jetta sur les papiers, & dit à Wood en se retirant : *ce sera moi qui les d'livrerai.* Wood courut après lui, comme s'il eût voulu les reprendre, mais l'Evêque s'approcha de la table des Commissaires, & leur remit les Pieces du procès. En cette occasion le Chambellan d'Angleterre raillant l'Evêque, *vous êtes un honnête homme*, lui dit-il, *& vous savez fort bien courir.* Par cette raillerie, il faisoit non-seulement allusion à ce que l'Evêque venoit de faire, mais à la précipitation avec laquelle il avoit fui, lorsque le vaisseau de la Grange échoua, dans le tems qu'on poursuivoit Bothwel. (a)

Henri Balneaus fut le seul qui voulut sincerement s'opposer à cette violence. Il fit entrer Lidington qui s'étoit tenu jusque-là dans l'antichambre. Celui-ci s'approchant du Régent, lui dit en

(a) J'ai fait ici quelques additions au texte qui étoit trop coupé, & qui n'auroit pas été intelligible.

particulier, que pour le coup il étoit perdu d'honneur, & que d'ailleurs il mettoit sa vie en danger, en ménageant si peu un personnage aussi considérable que le Duc de Norfolk.

Le Régent ayant réfléchi sur la fausse démarche, où venoit de l'engager sa trop grande facilité, s'en repentit. Il pria les Commissaires de lui rendre les chefs d'accusation auxquels il avoit, disoit-il quelque chose à ajouter, mais on lui répondit qu'on garderoit ce qu'on tenoit, & qu'on seroit toujours prêt à recevoir les additions qu'il voudroit donner. Pendant toute cette comédie, le Duc de Norfolk avoit de la peine à garder contenance, tandis que Wood & le Secrétaire Cécil sourioient malignement, & se témoignoit mutuellement leur satisfaction. Tous ceux qui composoient le Conseil du Régent les imitèrent. Il n'y eut que Lidington qui parût inquiet & chagrin. Le Régent sortit du Conseil les larmes aux yeux, & se retira à Kingstoun où étoit son quartier. Ses amis ne sçurent comment s'y prendre pour le consoler.

La Reine d'Angleterre fut très satis-

faite d'être arrivée à ses fins, en effet les Pièces qu'elle avoit en main lui fournissoient un prétexte de retenir notre Reine, & en même tems de quoi fermer la bouche aux Ambassadeurs, qui lui reprochoient toujours le traitement qu'elle faisoit à Marie. Outre cela elle s'applaudissoit en secret de voir la Reine d'Ecosse deshonorée par ses propres sujets, quoiqu'elle blâmât au fond la conduite du Régent & celle de ses associés; en sorte qu'elle ne voulut plus conférer avec eux. Aussi envoya-t-elle d'abord consoler notre Reine, la priant de ne pas regarder sa détention comme un malheur, & la faisant assurer qu'elle seroit toujours mieux en Angleterre, quoique captive, que libre en Ecosse, parmi des sujets ingrats qui l'avoient accusée injustement; que pour elle elle étoit si convaincuë de son innocence, qu'elle ne l'en estimoit pas moins; qu'elle détesteroit toujours ses accusateurs, qui en avoient si mal agi avec elle; qu'elle ne prétendoit ni la juger, ni prononcer contre elle; que les articles de l'accusation seroient tenus secrets, & qu'elle la prioit de supporter patiem-

ment sa détention, puisqu'elle étoit plus à portée, étant en Ang'eterre, de recueillir la succession de ce Royaume qui lui appartenoit.

Ainsi le Régent ne retira d'autre fruit de cette honteuse démarche que le mépris d'Elisabeth & de son Conseil, & il perdit en même tems les bonnes graces du Duc de Norfolck & la confiance de ses meilleurs amis. Il fut obligé de s'arrêter tristement à Kingstoun sans argent & même sans espérance d'en avoir. Ce fut dans ce même tems que pour comble de malheur, Elisabeth fut informée de la convention secrète passée entre lui & le Duc de Norfolck. Le comte de Mortoun engagea un Ministre nommé Jean Willock à en avertir le Comte de Huntingtintoun. Celui-ci le fit dire à la Reine par le Comte de Leicester.

Le Duc de Norfolck voyant que le Régent lui avoit manqué de parole, & que ses intrigues étoient découvertes, commença à tenir un langage plus hardi & plus sincère. Il déclara donc ouvertement qu'il vouloit servir & honorer Elizabeth tant qu'elle vivroit, mais qu'après

qu'après sa mort il prétendoit mettre la Couronne d'Angleterre sur la tête de la Reine Marie, qui en étoit l'héritière légitime. Il dit la même chose au Secrétaire Cécil, ajoutant qu'il pouvoit le rapporter à la Reine, s'il le vouloit : Cécil répondit qu'il n'avoit nulle envie de faire le personnage de délateur, mais qu'il vouloit bien entrer dans ses intérêts, & le servir en tout ce qu'il voudroit ordonner à ce sujet. Norfolck reprimanda ensuite Throgmorton comme un homme qu'il croioit uniquement attaché à la Reine, & celui-ci fut obligé d'entremettre le Comte de Leicester & le Comte de Pembrock pour faire la paix avec le Duc. Le Comte de Pembrock étoit lié si étroitement avec le Duc de Norfolck, qu'il ne voulut jamais révéler ce que le Comte de Huntingtoun lui avoit dit touchant cette affaire, quoiqu'en lui faisant cette confidence on eut ajouté qu'il falloit le redire à Elizabeth.

Le Duc après y avoir murement pensé, crût qu'il devoit avouer lui-même toute l'intrigue à la Reine. Il lui dit donc franchement, que pendant sa vie

il la respecteroit comme sa souveraine , la serviroit avec une fidélité inviolable , & ne l'offenseroit jamais : mais en même tems il lui déclara qu'après sa mort il étoit résolu de s'attacher au service de la Reine d'Ecosse son héritière légitime , vû qu'il étoit pleinement convaincu qu'elle seule pourroit prétendre à juste titre à sa succession , & que ceux qui voudroient lui disputer son droit se rendroient responsables des guerres civiles qui en pourroient naître , & de tout le sang qui seroit un jour répandu pour cette cause. Ce langage ne devoit pas plaire à Elisabeth. Elle dissimula néanmoins , jugeant qu'il n'étoit pas encore tems de témoigner au Duc son ressentiment.

Tout commerce entre le Duc & le Régent étoit interrompu , & celui-ci étoit dans le dernier besoin : M. Throgmorton , homme d'un grand jugement & d'une expérience consommée , qui avoit toujours travaillé à l'union des deux Royaumes , entreprit de reconcilier ces deux Seigneurs. Il sçavoit d'ailleurs que les Comtes de Leicester & de Pembrock , le Secrétaire Cécil , & tous

les Seigneurs de la Cour étoient dans les intérêts du Duc de Norfolck, & que la Reine elle-même n'avoit pas osé désapprouver les sentimens de ce Seigneur. D'abord le Duc fit difficulté de renouer avec le Régent, mais à la fin il se laissa persuader aux raisons de Throgmorton. De l'autre côté, le Régent qui avoit perdu tous ses amis en Angleterre, & qui manquoit de tout, étoit bien aise de recouvrer l'amitié du Duc. Throgmorton ménagea secrètement une entrevûe, dans laquelle le Régent avoüa sa faute, en la rejetant sur l'importunité de ses prétendus amis auxquels il n'avoit pû résister. Le Duc pour lui épargner l'embarras d'une plus ample justification, l'interrompit, & lui dit, qu'il sçavoit que quelques membres du Conseil d'Angleterre, de concert avec ceux qui étoient au tour de lui, avoient surpris sa facilité; qu'au reste s'il vouloit lui promettre d'être plus exact & plus discret à l'avenir, il consentiroit volontiers à s'unir à lui contre les auteurs de cette basse intrigue. Le Régent promit tout ce qu'on voulut, & leur amitié se renoüa. Le Duc lui

qu'il recevroit des lettres du Duc de Norfolck, il les feroit tenir en Angleterre. Sur ces entrefaites, le Duc écrivit à la Reine d'Ecosse pour l'avertir de son accommodement avec le Régent, & pour la prier de ne point trouver mauvais qu'il le laissât se retirer en sûreté avec les siens.

Ce Duc commandoit alors dans cette partie septentrionale de l'Angleterre, & il lui auroit été facile de mettre notre Reine en liberté. Dans le tems qu'il étoit mal avec le Régent, il avoit ordonné au Comte de Westmorland de dresser une embuscade à Murray, à son retour, & de le tuer avec ceux de sa suite qui avoient le plus contribué à l'accusation de la Reine; mais s'étant réconcilié avec lui, il revoqua cet ordre, & il défendoit à Westmorland de rien entreprendre contre le Régent. Il se trouva néanmoins sur notre route avec un grand nombre de Cavaliers, pour nous faire connoître qu'on étoit en état de nous nuire si on l'eût voulu.

Le Régent étant de retour en Ecosse, Jean Wood son Secrétaire fit jouer tant de ressorts, qu'il se fit députer en An-

gleterre où il apporta toutes les lettres que le Duc de Norfolck avoit écrites au Comte de Murray. Il eut recours au crédit de Balneus pour obtenir du Régent l'Evêché de Murray, non pas, à ce qu'il disoit, pour augmenter son revenu, mais pour s'attirer plus de considération à la Cour d'Angleterre. Mais Balneus, qui étoit dans le fond aussi honnête homme que l'autre le vouloit paroître, ne pouvoit souffrir Jean Wood, depuis que Milord Lindsay lui avoit appris qu'il étoit un de ceux qui avoient conseillé au Régent de trahir le Duc de Norfolck, en lui représentant que les promesses faites par la crainte n'obligent point.

Peu de tems après le retour du Secrétaire Wood, qui fut bien récompensé de ses peines, le Duc de Norfolck reçut ordre de se rendre à la Cour. Sur quoi il dépêcha promptement un Express au Secrétaire Cécil pour lui demander son avis sur ce voyage, car il se fioit beaucoup à lui, & il le croyoit dans ses intérêts. Cécil lui répondit qu'il n'y avoit rien à craindre, qu'il pourroit venir & s'en retourner en toute

liberté, & que personne n'auroit la volonté ni l'audace de l'offenser. Le Duc se fiant à la parole de Cécil, se rendit à la Cour avec son train ordinaire, où il ne seroit allé que bien accompagné s'il avoit eu quelque défiance. Le Secrétaire Cécil représenta à la Reine que la bonne politique & les conjonctures présentes exigeoient qu'elle se servît de son autorité pour faire arrêter le Duc par ses propres gardes, vû qu'il ne croyoit pas que personne fût assez hardi pour l'entreprendre. Il ajouta que si elle ne le faisoit conduire à la tour, elle étoit en danger de perdre sa Couronne. La Reine suivant ce conseil, fit mettre le Duc en prison dans un tems où il croyoit avoir toute l'Angleterre à sa dévotion; & à la fin elle lui fit trancher la tête: il mourut avec de grands sentimens de piété dans la Religion Protestante qu'il avoit toujours professée. Ce ne fut pas le seul mauvais effet que produisirent les intrigues de Jean Wood. Il se tint une grande assemblée à Perth, où le Régent voulut accuser Lidington comme complice du Duc de Norfolck. Mais Lidington avoit tant d'amis en ce tems-

là, qu'on n'osa rien entreprendre contre lui. Cependant il se tint depuis sur ses gardes, & il se retira chez le Comte d'Athol, où le Régent ne laissoit pas de lui écrire de tems en tems, comme s'il eût encore été son ami. Un jour le Régent étant à Sterling, lui écrivit de s'y rendre pour faire quelques dépêches pour la Cour d'Angleterre : mais à peine fut-il arrivé, qu'un certain Capitaine nommé Crawford, poussé par les ennemis de Lidington, l'accusa d'avoir trempé dans le meurtre du feu Roi : & sur cette accusation, on le mit en prison : on fit le même traitement à Jacques Balfour, qui ne s'y attendoit nullement.

Milord Doun en avertit d'abord M. de la Grange, & lui conseilla de se tenir sur ses gardes, vû qu'il sçavoit de bonne part que le Régent étoit résolu de lui ôter le Gouvernement du Château, pour le donner au Lord de Drumwhafel.

La Grange avoit reçu auparavant quelques avis assez conformes à ceux que Milord Doun lui donnoit ; cependant il n'en avoit voulu rien croire.

Mais quand il apprit l'emprisonnement de Lidington & de Balfour, il commença à craindre que tout le reste ne se vérifiât. Il eut volontiers renoncé à la Cour & au Gouvernement du Château, mais l'amitié qu'il portoit au Secrétaire Lidington, & la parole qu'il avoit donnée à Balfour de le protéger, lui firent prendre d'autres mesures. Il sçavoit qu'on les poursuivoit injustement, & qu'ils n'étoient criminels, que parce qu'ils possédoient des biens & des Charges qui étoient fort à la bienséance de leurs ennemis. Balfour pria M. de la Grange de se souvenir que ce n'avoit été que sur sa parole qu'il s'étoit jetté dans le parti des Seigneurs & du Régent, & que sans lui il ne se seroit jamais fié à leurs promesses, eussent-elles été confirmées par les Ecrits les plus authentiques. M. de la Grange envoya à ce sujet un Gentilhomme au Régent. Celui-ci dit pour s'excuser, que le Conseil étoit si prévenu contre Lidington & contre Balfour, qu'il n'étoit plus le maître de cette affaire; que c'étoit contre sa volonté qu'on les avoit accusés de l'assassinat du Roi, qu'il lui en diroit d'a-

vantage quand il pourroit lui parler lui-même, & qu'il le prioit de suspendre jusque-là son jugement. Cependant le Régent & son Conseil étoient résolus de passer outre, & en vouloient à la vie de ces deux personnes. La Grange en fut averti, & ne manqua pas de faire de nouvelles instances en leur faveur. Il fit entendre au Régent qu'il étoit plus juste de poursuivre pour le fait de la mort du Roi le Comte de Mortoun & Archibald Douglas, & que si ceux-ci vouloient soutenir les armes à la main leur innocence, il étoit prêt de se battre en duel contre Douglas, comme Milord Herreis étoit prêt de se battre contre le Comte de Mortoun. Les remontrances de la Grange arrêterent pendant quelque tems les Juges. Le Régent continua de soutenir que son Conseil agissoit en cette affaire contre son intention, & que pour cet effet il vouloit faire transférer Balfour au Château de Saint André, & Lidington à Edimbourg, pour y être gardés par la Grange. Le Régent se rendit affectivement à Edimbourg, & mena Lidington avec lui, espérant par ce stratagème attirer M. de la Grange

hors du Château : car on s'étoit flatté qu'il viendrait le lendemain recevoir le Secrétaire , & en ce cas là , selon les avis que la Grange en avoit reçus , on l'auroit retenu jusqu'à ce que Drumwhafel eût pris possession du Château : ensuite on l'auroit renvoyé chez lui , en lui conférant la prébende de Pittenween.

Le Comte de Mortoun avoit à l'insçu du Régent aposté quatre hommes pour tuer M. de la Grange quand il entreroit dans le Palais. Jusque-là la Grange n'avoit rien voulu croire au préjudice du Régent , s'imaginant que son naturel doux & facile, s'étoit laissé emporter à la violence & à l'importunité des Conseillers qu'il avoit auprès de lui. Mais ayant appris qu'on menoit Lidington à Tantoloun , il sortit du Château avec une Compagnie de Soldats , il le tira des mains de ses gardes , & le conduisit lui-même dans le Château : car s'il est vrai , dit-il en lui-même , que le mauvais traitement qu'on fait au Secrétaire Lidington déplaît au Régent , il sera fort aisé de le voir hors des mains de ses ennemis , sans qu'on puisse l'accuser d'avoir procuré son évasion. Mais si le Ré-

gent nous en impose, & qu'il s'entende avec les ennemis de Lidington, il levera le masque à cette nouvelle, & on verra quelles mesures il faudra prendre avec lui : du moins sera-t-il toujours bon d'avoir sauvé la vie à un ami.

Le Régent & ses Conseillers ayant appris que M. de la Grange avoit enlevé Lidington, en furent fort alarmés, car ils ne doutoient point que toute leur intrigue ne fût découverte. Dans cet embarras il fut résolu que le Régent dissimuleroit son ressentiment jusqu'à une meilleure occasion, & qu'il iroit le lendemain au Château. Car il osoit bien se fier à la Grange, quoique M. de la Grange ne voulût plus se fier à lui. Dans cette entrevûe, le Régent parla d'un ton plus doux qu'à l'ordinaire, ce qui augmenta la défiance de M. de la Grange.

Ce pas étant fait, on délibéra dans le Conseil du Régent sur les moyens de surprendre la Grange, & on lui dressa quelques pièges : mais il fut toujours averti assez-tôt pour pouvoir s'en garantir, & il se tint sur ses gardes. C'est ainsi que le Régent perdoit tous les

jours quelques-uns de ses meilleurs
 amis, & qu'il augmentoit le nombre de
 ceux qui ne l'étoient pas. Dans ce mê-
 me tems le Duc de Chatellerault, qui
 avoit fait sa paix par l'entremise de Mi-
 lord Herreis, se rendit à Edimbourg
 sur la parole du Régent, pour assister à
 une assemblée dans laquelle on devoit
 délibérer sur les moyens de pacifier les
 troubles du Royaume. Il étoit accom-
 pagné du Lord Herreis; quoiqu'ils eus-
 sent été mandés tous deux, ils furent
 arrêtés & menés en prison. M. de la
 Grange trouvant ce procédé aussi irré-
 gulier qu'injuste, en témoigna son mé-
 contentement à Jean Wood, mais
 „ celui-ci lui répondit qu'il s'étonnoit
 „ qu'il se fachât pour si peu de chose, &
 „ qu'on ne devoit rien souhaiter da-
 „ vantage sous la domination du Ré-
 „ gent, sinon qu'il exterminât ces sor-
 „ tes de gens. Je vous entens, repliqua
 „ la Grange, & je vois jusqu'où va votre
 „ probité. Je ne vois parmi vous autres
 „ que de l'envie, de l'avarice, de l'am-
 „ bition: & par ces belles pratiques
 „ vous viendrez à bout de perdre le
 „ Régent & tout le Royaume. L'em-

prisonnement du Duc de Chatelleraud & du Lord Herreis arriva longtems avant celui du Secrétaire Lidington, & cette franchise de M. de la Grange lui attira la haine de cette dangereuse faction. Aussi non-seulement dans cette occasion, mais dans toutes les autres il s'éleva toujours avec force contre leurs infames pratiques. Le Secrétaire Lidington en étoit haï pour la même raison, & comme il avoit plus d'esprit qu'eux, ils croyoient avoir plus de raison de le haïr. L'emprisonnement du Duc de Chatelleraud & de Milord Herreis, attira beaucoup d'ennemis au Régent. Ceux-ci conspirèrent d'autant plus hardiment contre lui, qu'ils le voyoient si facile & si prompt à se défaire de ses meilleurs amis.

C'étoit une chose digne de compassion de voir ce bon Régent naturellement zélé pour le bien public, si mal conseillé par ceux qui étoient autour de lui. On le voyoit courir à grands pas à sa perte. Pour son malheur il aimoit trop les flatteurs, & il ne pouvoit entendre la vérité, non pas même de la bouche de ses meilleurs amis : ce qui

fit juger à bien des gens qu'il étoit près de sa ruine, & ce qui me fit aussi songer aux moyens de la prévenir.

Je sçavois, que le Regent étoit fort inquiet de l'enlèvement de Lidington, & que la juste défiance de M. de la Grange encourageoit ses ennemis à conspirer contre lui. Je le priai donc de se rappeler le souvenir de toutes les perfidies, & de toutes les indignes pratiques des personnes qui l'environnoient. Combien de fois il s'en étoit fâché lui-même, & combien il avoit perdu d'amis par les mauvaises manœuvres de ces gens-là; qu'il étoit aisé de juger, que son autorité en étoit diminuée, & que la fierté de ses ennemis en étoit accrue; qu'il étoit à craindre, que ses envieux le voyant privé de ces meilleurs amis, n'eussent à la fin la hardiesse d'attenter sur sa propre personne. « Si
 » vous voulez prévenir ces malheurs,
 » ajoutai-je, je crois que ce que vous
 » pouvez faire de mieux, est d'exiler
 » Lidington en France sous caution de
 » 2000 livres sterling, qu'il sera obligé
 » de payer s'il revient en Ecosse. Il

„ laissera en même tems son fils pour
 „ garant de la parole qu'il donnera
 „ de ne point troubler le repos du
 „ Pays; & pour ce qui est de Bal-
 „ four, vous le bannirez de la même
 „ maniere, ou vous le remettrez en li-
 „ berté, si vous le trouvez à propos;
 „ quand vous ferez délivré d'eux,
 „ vous proposerez à M. de la Grange
 „ de remettre le Gouvernement du
 „ Château d'Edimbourg entre les
 „ mains de celui qu'il voudra choisir
 „ lui-même. Alors on verra que tout
 „ le Pays est à votre dévotion, ceux
 „ de vos amis, dont la fidélité est ébran-
 „ lée par la crainte, se rassureront, &
 „ vos ennemis perdront tout à la fois
 „ & le prétexte & le courage de se
 „ liguier contre vous.

„ Le Régent répondit, qu'il ne
 „ vouloit point de mal à Lidington,
 „ & qu'ainsi il n'étoit point nécessaire
 „ de le bannir; qu'il remettroit Bal-
 „ four en liberté, & qu'il avoit trop
 „ d'obligation à M. de la Grange, &
 „ trop de preuves de sa fidélité pour se
 „ dénier de lui, & lui ôter son Gouver-
 „ nement; que même il songeoit si
 „ peu

peu à l'en dépouiller, que s'il ne l'avoit pas déjà, il le lui donneroit préféablement à tout autre.

Ce qui m'obligea de proposer la liberté de Balfour & le banissement de Lidington, étoit que le premier avoit déjà gagné ses ennemis par de grosses sommes, & qu'il avoit arrêté par-là leur furie. Lidington n'avoit point voulu suivre son exemple, quoique Balneaus le lui eût conseillé.

Le Régent m'ayant assuré qu'il ne se défioit ni de la Grange ni de Lidington, se rendit au Château, & conféra familièrement avec eux sur plusieurs affaires : il leur rappella leur fortune passée & les périls qu'ils avoient courus ensemble, tant il avoit appris l'art de feindre. Néanmoins la contrainte qu'il faisoit en cela à son naturel, ne pouvoit pas échapper aux yeux de ceux qui le connoissoient depuis si longtems, & qui étoient les plus grands instrumens & les plus fermes appuis de sa fortune ; l'un par sa prudence, & l'autre par sa bravoure. Le Régent s'étant privé lui-même de ces deux appuis, on pouvoit dire de lui avec vérité, qu'il

avoit fait tout ce qu'un homme d'esprit pouvoit faire pour avancer sa propre chute.

Il avoit été au commencement de sa Régence doux & affable ; plein de beaux sentimens , de bonté , de sagesse & de fermeté. En effet dans sa jeunesse il n'avoit eu auprès de lui que des hommes éclairés & pleins d'honneur. Lorsqu'il parvint à un âge plus mûr , les troubles qui agitoient alors le Royaume , firent que les gens de bien commencèrent à songer à lui ; on sçavoit qu'il étoit bien élevé , & on avoit grande opinion de sa pieté & de ses bonnes mœurs. Mais lorsqu'il devint Régent , il fut environné de flatteurs , & se laissa entraîner à une sottise vanité. Ses anciens amis qui vouloient lui parler vrai , se rendoient par-là odieux ; enfin il sembloit qu'il étoit devenu sourd à toute autre chose qu'à ce qui pouvoit flatter sa vanité. Je lui disois quelquefois qu'il ressembloit à un homme qui joue à la paume sans sçavoir le jeu : il court incessamment après la balle sans la prendre , au lieu qu'un bon joueur qui la juge , la relève à coup sûr & sans peine.

parce qu'il ne fait point un pas inutile.

En effet il se donnoit ordinairement beaucoup de peine pour peu de chose. On l'avertit plusieurs fois de la dernière conspiration qui se trama contre lui, mais il n'en vouloit rien croire. Ses favoris ne l'entretenoient que d'idées flatteuses, & tâchoient de lui persuader que rien n'égalait le bonheur de son Règne. Il se laissa donc tellement endormir par ces discours flatteurs, qu'il ne pouvoit plus ouvrir ni les yeux ni les oreilles aux présages & aux avertissemens qui lui annonçoient sa malheureuse destinée. C'est ce qui encouragea un certain homme de Bodwellhough, nommé . . . Hamilton à l'attendre sur son passage à Lithquo, & à lui tirer un coup de fusil, dont il mourut la nuit suivante. Ses Conseillers & ses domestiques étoient avertis aussi bien que lui de cette entreprise, ils en connoissoient l'auteur, & ils sçavoient en quel tems & en quel lieu elle devoit s'exécuter. Néanmoins les amis du Régent s'en mirent si peu en peine, qu'ils ne remarquèrent pas seulement la maison d'où le coup étoit

Parti , & qui plus est , ils laissèrent échapper l'assassin : c'est cependant à de tels amis , que le Régent avoit sacrifié son crédit , son honneur & sa vie.

Ce bon Régent , car il méritoit ce titre , me prioit souvent de lui rappeler quelques Sentences de Salomon , entre autres il se plaisoit fort aux suivantes : „ Un pesant joug a été mis sur
 „ les enfans d'Adam , depuis le jour
 „ qu'ils sortent du ventre de leur mere ,
 „ jusqu'au jour de leur sépulture , où
 „ ils rentrent dans la terre , cette mere
 „ commune de tous les hommes.

„ Celui qui s'habille de pourpre &
 „ qui porte une Couronne en est aussi
 „ peu dispensé que celui , qui ne se couvre
 „ que de toile.

„ Il n'y a dans la vie des hommes
 „ que de l'inquiétude , de la crainte ,
 „ de la défiance , & nos chagrins ne
 „ finissent qu'avec notre vie.

„ Chacun doit songer à ses affaires.

„ Il y a des gens , qui ne voyent
 „ que par les yeux d'autrui , & qui
 „ n'entendent que par les oreilles de
 „ leurs prétendus amis : ils semblent

„ marcher dans les ténèbres , & ils ne
 „ peuvent jamais bien discerner les
 „ choses : ils sont ordinairement la
 „ dupe de leurs Conseillers , & il sem-
 „ ble qu'ils ne commandent aux au-
 „ très hommes , que pour devenir les
 „ esclaves des passions déreglées de leurs
 „ Ministres. Le même Salomon ajou-
 „ te : qu'à cause des excès & des in-
 „ justices de ces sortes de Ministres , un
 „ Etat change souvent de Maître.

„ Et dans un autre lieu : Le Sage
 „ prévient le mal & l'évite , au lieu
 „ que l'insensé s'obstine , & s'attire toute
 „ sorte de maux.

„ La sagesse & la prévoyance ne
 „ viennent que de Dieu , qui fait tom-
 „ ber dans l'erreur & dans l'avengle-
 „ ment ceux qu'il veut châtier de leurs
 „ crimes.

„ Le fol croit tout facilement , &
 „ son esprit ne se nourrit que de
 „ chimères. Le Sage examine tout
 „ avant que de s'engager dans quel-
 „ que démarche , & sçait fort bien
 „ distinguer ceux qui parlent pour eux-
 „ mêmes , d'avec ceux qui donnent des
 „ avis désintéressés.

C'est pourquoi la Sagesse dit chez le même Salomon : *Je marche avec*
„prévoyance, & je m'étudie à connoi-
„tre le cœur de ceux qui me conseil-
„lent. Comme si elle vouloit dire :
„Je ne me laisse pas tromper par les
„flatteurs, & je me garde bien de
„m'élever, au préjudice des personnes sin-
„ceres & fideles, comme font les Princes
„foibles, qui ne se reglent pas sur le
„Conseil d'Isocrate, qui dit : Que les
„Souverains doivent mettre au rang
„de leurs meilleurs amis ceux qui
„leur parlent avec franchise, pourvu
„que ce soit avec respect & avec sou-
„mission.

Plutarque conseille à Trajan :
„De ne pas tant suivre l'avis de ceux,
„qu'il aime, que de ceux dont il est
„aimé : Théopompe répondit à cé-
lui, qui vouloit sçavoir de lui ce
qu'il falloit faire pour bien gouverner :
„Permettez aux gens de bien de vous
„dire la verité. Tel Prince, tel Su-
jet : Et si ceux-ci ne sont pas bons,
le blâme en rejaillit sur le Prince. . .
Je m'émancipois quelquefois à lui dire
„que ses flatteurs le gâtoient, & le

rendoient sourd aux conseils de ses
vrais amis, qu'il étoit très-difficile
de remettre dans le bon chemin
un homme qui abonde dans son
sens ; qu'il ne devoit pas se laisser
ébloüir par l'éclat de sa gloire, vû que
l'orgueil & la présomption conduisent
les hommes à leur perte : qu'il feroit
mieux de suivre l'avis de ses anciens
amis, & qu'il s'en trouveroit bien :
qu'il n'avoit qu'à se représenter à lui-
même combien il avoit perdu de son
crédit, & combien ses affaires étoient
en mauvais état depuis qu'il n'écou-
toit que des flatteurs qui s'embaras-
soient peu de ses affaires, pourvû qu'il
fissent les leurs. » Un jour Je lui dis :
Je vous ai représenté en revenant de
Dumfries le danger où étoit le Royau-
me & votre propre personne, mais vous
avez négligé mes avis. Cependant je
m'apperçois que le péril augmente de
jour en jour, & si vous n'y remédiez
de bonne heure, en vous servant des
moyens que je vous ai proposés,
vous êtes un homme perdu. C'est
pourquoi songez-y sérieusement, &
prenez en bonne part les avis d'un

334 MEMOIRES DE MELVIL, LIV III.

» homme qui vous a donné des preu-
 » ves de sa fidélité dans le tems même
 » où il sembloit que vos amis & votre
 » fortune vous eussent également aban-
 » donné ; mais surtout priez Dieu qu'il
 » vous inspire , comme je l'en prie. de
 » bon cœur pour vous.

Je lui alléguois de tems en tems ces
 sentences , & il les prenoit en aussi bon-
 ne part que si elles lui fussent adressées
 par le plus grand Philosophe du monde.
 Il me pria de faire un petit recueil de
 tous ces passages qu'il étoit résolu de
 porter toujours sur lui , mais il fut as-
 assiné avant que je pusse achever le
 recueil.

Fin du I. Tome.

